L. BOURLIAGUET

LA MAISON QUI CHANTE

HACHETTE

LA MAISON QUI CHANTE

DU MÊME AUTEUR

dans la même collection :

LE MOULIN DE CATUCLADE

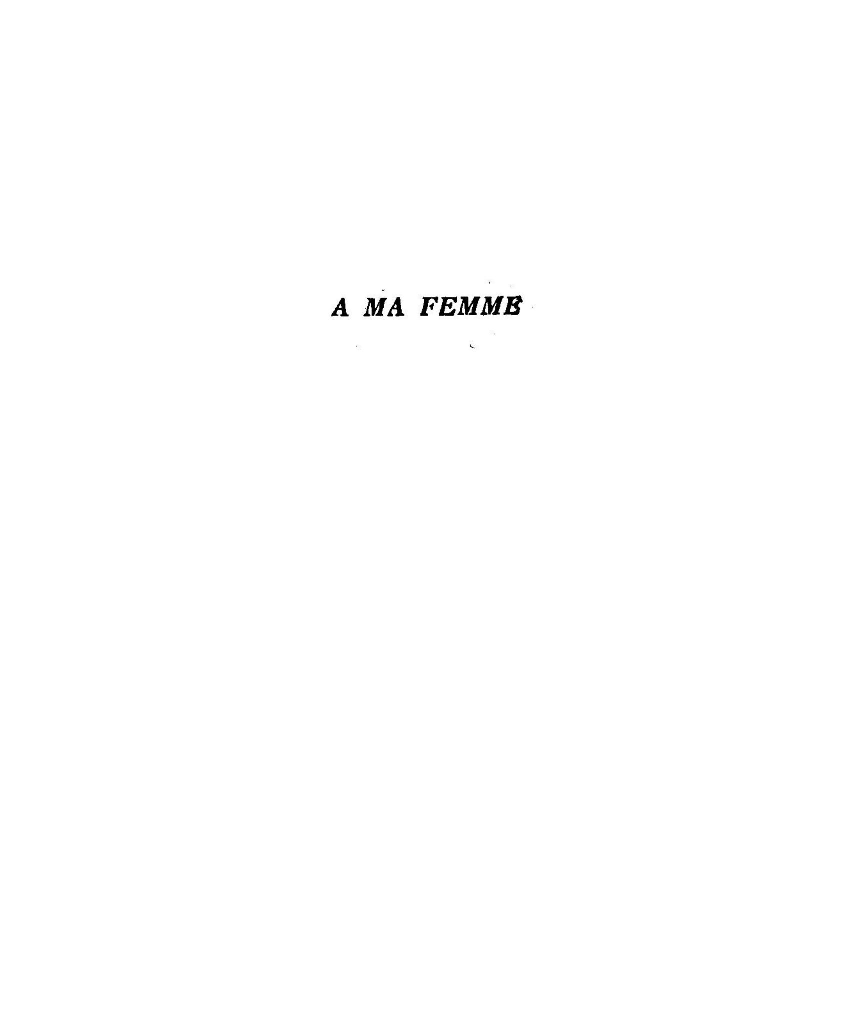
L. BOURLIAGUET

LA MAISON QUI CHANTE

ILLUSTRATIONS DE A. CHAZELLE



HACHETTE



A MA FEMME

LA MAISON QUI CHANTE

Le fils de la poule blanche n'a jamais mieux dormi que moi dans ses langes, car la maison où je naquis était tout entière un berceau. Le tic-tac de la roue d'un moulin apprit à mon cœur à battre avec régularité, et c'est une cadence à laquelle il restera fidèle jusqu'à son dernier mouvement.

Mais... « tic-tac, tic-tac... » est-ce bien la vraie voix d'un moulin? Cela est trop sec, trop net, trop froid.... Imaginez la rumeur innombrable des eaux en travail, le bruissement de la roue, le heurt régulier des bois, la course écrasante de la meule, les échos du bâtiment qui tremble de toute sa carcasse..., cela vous donne une espèce de mélopée sourde et prenante, monotone comme un chant d'église; et c'est en vérité la messe du blé de Dieu et du pain des hommes : qui a été meunier, comme un prêtre, en est marqué pour la vie.

Le Moulin du Lac était assis au bord de la Viviane, là où un grand îlot la partage en deux bras. Il tendait sa digue sur le plus large; l'eau, ainsi captée en une forte écluse, ne pouvait aller plus loin sans s'être un

instant pliée au labeur qu'on attendait d'elle. Ah! c'est une vaillante, l'eau! Mais c'est aussi une folle de sa liberté, elle aime courir, rêver, comme son frère le Vent, et il n'est que les meuniers et les marins pour savoir les prendre l'un et l'autre par l'attrait d'un jouet, une planche, une roue, une aile, et les contraindre à un effort, bref avant de les laisser courre ailleurs, partout et nulle part.

Au-delà de l'îlot, passait le bras mort qui, asséché en été, devenait alors une sorte de chemin de sable et de cailloux. En réalité, la Viviane travaillait à le boucher, et à relier ferme l'îlot à la grande plaine de labours et de prairies qui s'étalait sur la rive droite. Maintenant, il vous faut planter ses bords de longs peupliers et de hauts chênes poussés si serrés qu'ils étaient étirés et sveltes, certains penchés par l'affouillement des berges, avec des airs d'immenses rames prêtes à battre l'eau. Vaine image! point de batellerie sur la Viviane! Rien que des bachots minuscules qu'utilisaient les pêcheurs de chevesnes, et des espèces de lourds pétrins flottants dont se servaient les meuniers pour jeter l'épervier dans les profonds.

Le Moulin du Lac se trouvait être le premier en amont, là où la rivière sort des gorges étroites du Limousin et entre en Périgord par la large et riante vallée des Sept-Molles. Cela rendait mon père maître de l'eau. « Sept-Molles » vient de ce qu'il y avait en aval six autres moulins qui, pour battre, devaient tenir compte de sa volonté, selon qu'il retenait ou lâchait son écluse : d'où une sourde hostilité dont vous verrez bientôt les effets.

Devant notre porte passait la petite route qui suit la rivière, et, immédiatement sur l'autre talus, s'éle-

vait le Terme, haute colline boisée dont la base, juste en face du moulin, ouvrait ses entrailles calcaires en une grotte naturelle que nous avions transformée en écurie, cave, volière, resserre pour la charrette, lieu de bûches et de fagots : car tout le coteau ainsi nommé Le Terme, était nôtre, nous fournissant de bois l'hiver, de truffes à Noël, et faisant de mon père le « Seigneur d'une montagne », comme disaient plaisamment les gens du pays.

En suivant cette route sur main gauche, entre des labours empanachés de noyers, on arrivait en cinq cents pas au petit bourg de Saint-Yole, où nous irons bientôt ensemble.

Qu'ajouter à cette aquarelle? Une grande vallée verte, douce comme le creux qu'un chat paresseux laisse dans le foin, se relevant de part et d'autre en côteaux aux pentes de plus en plus sèches, aux crêtes tout à fait stériles, hauts lieux de genévriers et de moutons. Mais sur le sol profond de la plaine, partout des hameaux, des fermes, des jardins, des labours, des prairies, des vignes en bataillons de chasseurs alpins sur les premiers penchants; enfin, universellement répandus, les uns plantés par les hommes, les autres par les rats, des noyers en boules vertes; et par là-dessus, le grand ciel bleu qui est la doublure de tous les beaux pays du monde.

*
* *

Maintenant, entrons au moulin. Prenez garde, il y a trois marches de pierre usées, creusées par les sabots des générations : qui trébuche sur l'une d'elles, d'un coup de tête ouvre la porte.

C'est une bâtisse carrée, à demi assise dans la rivière qu'elle boit d'une grande bouche que barre une grille de fer; là-dessus un vieux toit de tuiles plates, devenues brunes, sous lesquelles les poutres ont travaillé, et qui paraît ondulé, froissé, fripé comme le chapeau des gens coléreux qui, souvent, le pétrissent et le jettent par terre.

Tout le rez-de-chaussée est moulin, moulin d'un modèle antique, mécanisme d'une simplicité robuste et primitive. Cette grande roue couchée sur le plancher a soixante-douze dents qui font tourner, sous la cage aux meules, une lanterne de douze fuseaux de fer qui, par son arbre, imprime la rotation ainsi reçue à la meule supérieure, couchée sur l'autre horizontalement. Et cette grande roue plate reçoit elle-même sa force, par le moyen de son arbre, d'une seconde lanterne de dix-huit fuseaux sur lesquels mordent directement les dents, ou aluchons, de la grande roue à aubes que meut l'eau de la Viviane : mais ces engrenages-là sont sous le plancher, que l'on sent creux, avec une profondeur et une fraîcheur d'eau noire.... Comment expliquer cela plus clairement? C'est trois fois le mouvement horizontal devenant vertical, et trois fois le mouvement vertical rede-

venant horizontal. Si la tête vous tourne aussi, hé! croyez-vous que la meunerie s'apprend en trois lignes? Et que serait-ce si je vous décrivais une minoterie moderne?... Il y a un faux étage à échelle pour charger commodément la trémie du grain des sacs hissés là par corde et par poulie. Une poussière frumentaire recouvre tout, incruste le bois, empreint le fer d'une fausse rouille, imprègne les toiles d'araignée à les rendre nourrissantes comme des crêpes, épaissit l'air d'un encens sec qui donne soif, peint en gris le meunier. Oui! oui! les écoliers qui écrivent par routine que « le meunier est blanc » se trompent : il ne l'est — comme tout le monde — que les jours où il neige dru.

A droite de la porte d'entrée, un escalier, un coude, et c'est la vaste pièce de l'étage, cuisine et chambre, notre logis. Une grande cheminée rustique y bée avec deux coffres à sel en guise de sièges de coin, des landiers énormes et trapus, forgés pour porter des troncs d'arbre, et une suie si épaisse, si dure et si lustrée qu'elle semble dater des volcans primitifs. La longue table, rectangulaire entre ses deux bancs, porte encore le trou où, jadis, s'encastrait la marmite : chacun y puisait à bras allongé, en un repas commun semblable à celui des canards. Adossé à contre-jour, le buffet à vaisselier semble une collection de lunes mortes. Les grands lits sont enveloppés de si amples rideaux que, s'il s'en décroche quelqu'un, on est pris dessous comme s'il s'agissait d'une charretée de foin renversée.

Le tout éclairé par un petit fenestron d'où arrive un jour rendu verdâtre par les grands peupliers de l'îlot en face : silhouettes vagues et noires; dans cette

ambiance de chlorophylle; nous vivions un peu comme les pèlerins de Rabelais, enfouis dans le saladier d'un géant. Selon le mot de M. Papon, tout prenait dans ces demi-ténèbres le relief d'avoir été peint par Rembrandt; la moindre clarté y revêtait une valeur exceptionnelle, révélant doucement le volume des choses : les fromages posés sur la table y paraissaient d'une blancheur polaire, le moindre mouvement y restait en partie mystérieux. Le soleil ne s'y hasardait courtement que vers midi, lorsqu'il allait surplomber le Terme : alors sa coulée semblait un filon d'or dans une mine de charbon. Avec cela, beaucoup de mouches à cause du fumier voisin et de l'étable, un nuage ivre, un chœur vibrant; on avalait la bestiole en parlant, en mangeant sa soupe, en buvant son vin; c'était un des inconvénients du Lac, supporté par habitude. Le soir brillait le caleil, la lampe romaine, main de cuivre contenant une mèche couchée dans de l'huile de navette, et qui donnait autant de fumée que de clarté : tout le monde mouchait noir le lendemain.

Au-dessus, le grenier. Ah! mes amis! quel fouillis de meubles mangés des vers c'était alors! Blutoir détraqué, rouets brisés, cinq ou six berceaux ne berçant plus, vieux coffres défoncés, bourrés de paperasses, escabeaux boiteux, paniers percés, telle était cette région impénétrable où seules les chattes pouvaient se glisser. Elles y déposaient leurs petits qui avaient tout le loisir de devenir farouches dans cette solitude, de sorte que nous n'avons jamais su combien nous en avions : peut-être une douzaine, que nous connaissions mal, tels ces paroissiens que M. le curé de Saint-Yole ne voit en son église

qu'aux fêtes carillonnées. La plupart d'ailleurs ne nous restaient pas : trop nombreux pour être bien nourris, ils s'en allaient, devenaient sauvages dans le Terme et finissaient par s'établir chats garenniers.

Tel était le Moulin du Lac. Et maintenant, ouvrons la vanne, lançons la meule : bruissement de déluge, ébranlement, il semble que toute la maison va s'effondrer, partir et dériver au fil de l'eau,... les lourdes pierres rondes commencent leur course de plus en plus rapide,... puis tout ce fracas s'ordonne, se cadence, devient régulier, l'oreille s'y habitue, une espèce de silence second s'installe dans la monotonie et je peux enfin entendre ce que me crie mon père le meunier :

« Petit! va me chercher ma pipe que j'ai oubliée dans la cuisine.... »

***

Ce que mon père n'oublia jamais et nous transmit fidèlement en ses récits des soirs d'hiver au coin du feu, de la façon dont il l'avait reçue lui-même de son père, c'est la tradition orale de notre famille, issue de la vicomté de Comborn, en Limousin.

Pour gueux que nous fussions, nous savions compter nos aïeux en remontant jusqu'au xve siècle. Ils s'appelaient alors « Quenouille », qui devint en Périgord « Comborn » par substitution de notre lieu d'origine à notre nom patronymique.

Vers 1440 s'était passée une chose terrible qui fut

répétée de génération en génération, et dont voici ce que je sais :

Deux frères Quenouille, las de vivre misérablement sous les vicomtes de Comborn, dans la région d'Estivaux, s'enfuirent, suivirent le cours de la Vézère et arrivèrent ainsi en Périgord. L'un, Jehan Quenouille, s'installa avec sa famille à Ogre, hameau perdu dans le Causse, entre Excideuil et Thiviers, région pour lors vide d'habitants et où terres et maisons étaient à prendre; l'autre, Quirin, suivant un autre chemin avec les siens, trouva le Moulin du Lac saccagé par les guerres, sans propriétaire connu, et remit sa meule en mouvement. Mon père m'a souvent assuré que c'était celle qu'on voyait, antique, usée, à demi enfoncée en terre, devant la grotte du Terme, où elle servait de plateau pour décharger les sacs de blé.

La fuite de deux serfs est petite perte pour un grand seigneur. Celle des frères Quenouille et de leur charnalité eût pu passer inaperçue si le Périgord d'alors, rendu désert par la guerre de Cent Ans, n'avait constitué une région d'appel pour les misérables qu'oppressaient les vicomtes limousins. Ceux de Comborn étaient de véritables fauves féodaux. Il partait ainsi beaucoup de monde en une sorte d'émigration individuelle, furtive et continue, dont Rochechouart, Aubusson, Ventadour et Turenne finirent par s'apercevoir : ils découplèrent leurs limiers les plus féroces pour rechercher les fugitifs en Périgord.

Jehan Quenouille, découvert à Ogre, s'enferma dans sa chaumière, résista, tua un des estafiers et périt avec tous les siens dans l'incendie que les autres allumèrent pour se venger et en finir au plus vite.

Quirin, prévenu à temps de leur apparition dans la vallée des Sept-Molles, s'enfuit avec sa femme et ses cinq enfants vers le Bourbançon.

C'est, à quelques kilomètres du Lac, un ruisseau étrange, avec des gours redoutables, dont on prétend que nul n'a jamais pu toucher le fond; aujourd'hui une étendue solitaire d'eau et de broussailles où les charrettes s'embourbent; autrefois, un vaste marécage aux profondeurs épaissies par les herbages aquatiques, parsemé d'îlots de sable et de boue, empanaché de saules, d'osiers, et recouvert d'une forêt de roseaux. Qui s'y aventurait payait de la noyade ou de l'enlisement sa témérité.

Quirin venait à peine de mettre sa famille tremblante à l'abri, au plus mouvant de ce vaste piège, que les cavaliers de Comborn y entrèrent sur ses traces, sans le moindre pressentiment du danger, bien que ce fût sur la fin du jour. Il en résulta qu'échauffés par la proximité de leur gibier qu'ils croyaient à chaque instant rejoindre, passant d'îlot en îlot, pataugeant, s'enfonçant, guéant, sacrant et jurant, ils se trouvèrent complètement égarés, quand tomba la nuit.

Alors, dit notre tradition, qui se hausse ici à la légende, Quirin et les siens, blottis sur un dos de vase durcie qu'enveloppaient de partout des eaux profondes, empêchés de fuir plus loin, condamnés enfin à être repris là comme au fond d'une nasse, assistèrent à un fait prodigieux : ils virent surgir du fond des eaux tièdes les plus inattendus, les plus sinistres et les plus beaux défenseurs : des feux follets! Ces formes de flamme effrayantes de légèreté, de mobilité, de grâce, ces serpents, ces arborescences de feu, ces jongleurs des ténèbres se levèrent sur le

marécage, enveloppèrent les dix ou douze cavaliers sur l'îlot où ils discutaient et gesticulaient, parurent s'attacher à leurs gestes, apeurèrent les chevaux sans doute encore plus que les hommes, et ce fut une débandade si violente, cris, appels, jaillissements, clapotements, glouglous de noyade, hennissements furieux, tardives invocations à la Vierge, que, disait mon père en contant ceci : « les grenouilles du Bourbançon de trois nuits n'osèrent chanter, ou chantèrent faux ». Deux cavaliers se noyèrent, qui remontèrent sur l'eau neuf jours après et attirèrent sur le marécage tous les corbeaux du pays; les autres s'en revinrent en Limousin, « si crottés, si noirs et puants de vase, si tremblants aussi d'avoir vu le diable, qu'il fallut bien que les plus méfiants se rendissent à ce qu'ils en disaient ».

Quirin passa avec les siens de longs jours dans le marécage. Quand il jugea que la battue féodale était terminée, il rentra en son moulin. C'est de lui que nous descendons.

Meuniers de père en fils près de cinq siècles, à la même place, n'est-ce pas beau?

Naturellement cette sombre et lumineuse histoire de feux follets avait enfiévré mon imagination d'enfant : je n'avais pas peur de ces mystérieux saltimbanques; n'étaient-ils pas nos amis? nos protecteurs?... J'eusse voulu en voir un. J'ai souvent été à l'espie de ces clowns brillants des chaudes nuits d'été.... Mais le seul que j'aie jamais entrevu était au milieu de la Viviane, et c'était la petite flamme du briquet de mon père qui, aidé de Joachim, braconnait en barque sur l'écluse.

*
* *

Une autre particularité du Lac mettait ma jeune tête en travail : la fontaine de Crésins.

C'était une eau glacée pour avoir longtemps cheminé sous terre, et qui sourdait à la base du Terme, dans un vaste et profond bassin creusé en cône comme le sont les trous d'obus : si dangereux avec ses bords escarpés que grande défense m'était faite d'y aller seul, sous menace d'en voir surgir une « Faramine qui m'entraînerait et me noyerait ».

Cette eau mystérieuse, une fois calmé le bref bouillonnement de sa surgie, était d'une transparence telle qu'on distinguait parfaitement sous trois mètres d'épaisseur l'ondulation d'algues légères et rares, collée aux cailloux du fond. Et cette pureté, avec sa froideur mortelle, donnait une idée — lourde de rêverie — de l'énormité du filtre calcaire qu'elle avait dû traverser pour en arriver là, à cette vasque d'où elle s'épanchait en ruisseau dans un petit pré, passait sous la route par un conduit et se perdait dans les eaux brunes de la Viviane.

Telle, la fontaine de Crésins avait fait fermenter d'autres cervelles avant la mienne, et elle avait sa légende que je ne fais que transcrire ici, d'après la version que M. Papon prit la peine d'écrire et dont j'ai gardé une copie tracée de ma grosse écriture d'écolier, à l'encre violette. Cela porte le titre surprenant de

L'ARC-EN-CIEL DES TÉNÈBRES

Braves gens, l'arc-en-ciel qui croyait briller pour toutes les créatures vivantes, apprit un jour, avec surprise, qu'il existait dans des rivières souterraines des poissons aux petits yeux tristes, qui n'avaient jamais contemplé sa splendeur.

Ces poissons-là n'avaient non plus aucune idée de la lumière blanche qui baigne doucement toute chose sur la surface de la terre.

L'arc-en-ciel apprit cela des gouttes de pluie qui tombent des nuages, s'infiltrent, suivent les ruisseaux et les lacs du sous-sol, reparaissent avec les sources, reviennent à la mer avec les fleuves, s'évaporent en nuées, partent sur le vent... et recommencent le même voyage aérien et souterrain.... Il décida donc d'envoyer aux poissons-aux-petits-yeux-tristes un message lumineux qui leur donnerait, au fond de leurs ténèbres, un tel éblouissement multicolore qu'ils ne pourraient plus vivre dans leur nuit, et viendraient augmenter le nombre de ses admirateurs.

Il choisit le Terme du Lac, l'eau souterraine de la fontaine de Crésins, et, naturellement, des gouttes d'eau furent ses messagères.

L'arc-en-ciel en choisit huit parmi des milliards d'autres qui tombaient à la fin d'un orage, traversées par la lumière du soleil couchant.

La première s'emplit de lumière parfaite, c'est-à-dire de lumière blanche. Celle-là aurait les autres pour suivantes.

La seconde retint le violet de l'arc-en-ciel;
La troisième, l'indigo;
La quatrième, le bleu;
La cinquième, le vert;

La sixième, le jaune;
La septième, l'orangé;
La huitième, le rouge.

Et les huit gouttes, ainsi chargées de leurs grains lumineux, tombèrent sur le sol et s'infiltrèrent bien ensemble dans la profondeur du Terme.

Alors, braves gens, elles cheminèrent tout d'abord péniblement dans la terre épaisse et à travers le calcaire, à la queue leu leu comme des rats, bien resserrées sur elles-mêmes pour ne point laisser perdre leur trésor. Puis elles se trouvèrent suspendues à la voûte d'une caverne vaste comme une église, d'où pendaient d'immenses stalactites, certaines travaillées et fouillées par les eaux comme des dentelles de pierre. Glissant le long de la plus grande, elles arrivèrent ainsi à la pointe qui effleurait la surface des eaux souterraines, la goutte chargée de la pure lumière la première : et là, cette goutte blanche, se tenant suspendue comme au nez la perle de roupie, appela les poissons.

Les poissons-aux-petits-yeux-tristes étaient occupés à chercher dans leurs eaux ténébreuses les menus vers dont ils se nourrissaient. Quoi d'étonnant qu'il y ait des vers au centre de la terre, puisque ce n'est après tout qu'une grosse pomme ronde? Déjà surpris de voir se mouvoir des lueurs sur la grande stalactite, ils se rassemblèrent, béants :

La Goutte blanche leur dit :

« O poissons des ténèbres, poissons souterrains, poissons-aux-petits-yeux-tristes, je vous annonce une bonne nouvelle : l'arc-en-ciel nous envoie vers vous pour donner à vos yeux la preuve de son existence et de sa splendeur. Et que ceux d'entre vous qui vou-

dront ensuite le voir lui-même renoncent à cette rivière noire, en sortent, et vivent dans les rivières claires, toujours baignées de la lumière que je porte! Il leur suffira de s'abandonner au courant au lieu de s'y retenir du frein de leurs nageoires.... Allons, mes sœurs! »

A ce signal, s'unissant en une seule goutte, les sept suivantes lâchèrent en même temps leurs grains violets, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge; et les poissons-aux-petits-yeux-tristes, déjà ravis de la pure lumière qui sortait de la goutte blanche, virent bien autre chose : un petit arc-en-ciel qui brillait, suave et vif, dans les ténèbres souterraines. Puis, après ce court éblouissement, cette illumination céleste s'éteignit et on entendit le doyen des poissons-aux-petits-yeux-tristes qui demandait à la Goutte blanche :

« Est-ce qu'il y a beaucoup de vers dans l'arc-en-ciel? »

La Goutte blanche, avant de se lâcher de la stalactite avec ses suivantes pour se fondre dans la rivière noire, répondit :

« Oh! oui, dans l'arc-en-ciel il y a beaucoup de vert! »

Restés seuls :

« Ainsi, se dirent les poissons souterrains, non seulement l'arc-en-ciel est splendide, mais encore on y trouve beaucoup de vers!... Lâchons-nous donc sur nos nageoires comme la Goutte blanche nous l'a dit, suivons le courant, et voguons vers lui, dans les pays clairs.... »

Mais le doyen, qui se jugeait trop vieux pour quitter la rivière noire où il avait passé sa vie et qui, sur le point de devenir aveugle, ne pensait pas jouir long-

temps de l'arc-en-ciel, le doyen ne se souciait pas de conduire son peuple vers la lumière où il pensait perdre son autorité. Il s'écria :

« Mes enfants, ce que vous venez de voir n'est qu'une illusion! L'arc-en-ciel qui a brillé à vos yeux n'est pas le vrai! Le vrai, je me charge de vous le montrer là où il est, c'est-à-dire dans notre rivière souterraine. Que chacun de vous aille donc à ses occupations habituelles : je vous rassemblerai quand le moment sera venu. »

Et les poissons-aux-petits-yeux-tristes, pressés de raconter ces événements à ceux de leurs frères qui n'y avaient pas assisté, se dispersèrent avec docilité.

Alors le doyen, aidé de quelques vieux poissons en qui il avait confiance, fouillant du museau le sable de la rivière noire, les cherchant comme des truffes, découvrit et rassembla toutes les pierres précieuses qu'il fallait pour composer un arc-en-ciel.

L'Améthyste violette et une autre indigo;

le Saphir bleu;

l'Emeraude verte (« Mettez-en cinq ou six, dit le doyen, vous comprendrez bientôt pourquoi. »);

la Topaze jaune;

le Grenat orangé;

le Rubis rouge.

Et, rassemblés en un demi-cercle sur le fond de la rivière, ces pierres précieuses se mirent à luire doucement dans les ténèbres, formant une espèce d'arc-en-ciel terne et sombre où le vert dominait à cause des cinq émeraudes. Après quoi le doyen rassembla tous les poissons autour de cette merveille.

Les poissons-aux-petits-yeux-tristes vinrent, regar-

dèrent et le doyen leur dit, pendant qu'ils contemplaient son œuvre :

« Mes enfants, ce que les gouttes d'eau vous ont montré n'était qu'un mensonge. L'arc-en-ciel vrai, le voici! il brille en notre rivière noire. Il n'est donc pas besoin d'aller le chercher ailleurs!

— Oh! qu'il est beau! » chevrotèrent ensemble les vieux poissons qui l'avaient aidé; et, entraînés, les autres trouvèrent qu'il en était bien ainsi.

« Qu'il est beau! qu'il reluit! qu'il étincelle! »

Pourtant un poissonnet demanda timidement :

« Est-ce qu'il y a beaucoup de vers dedans?

— Beaucoup de vert? se récria le doyen, serais-tu aveugle?... ne vois-tu pas, tête d'alevin, qu'il en éclate! »

Et les autres de rire. Quelle question stupide! Et oubliant l'arc-en-ciel resplendissant et la pure lumière blanche, ils restèrent dans la rivière noire, entre leurs ténèbres et ces vagues lueurs qui leur suffisaient.

Depuis son message, au-dehors, là où la rivière noire sort à Crésins et s'étale à la douce lumière blanche, l'arc-en-ciel brille de temps à autre dans la nue, espérant voir venir à lui les poissons-aux-petits-yeux-tristes pour en faire des petits-poissons-aux-yeux-gais. Mais rien ne paraît hors du souterrain. L'arc-en-ciel alors se décourage, s'efface doucement en murmurant :

« Ils me préfèrent donc les ténèbres de leur boîte!... seraient-ce des sardines? »

Telle est la légende de la fontaine de Crésins, qui a un instant interrompu mon récit : mais il le sera encore par les quelques contes de la Nane restés gra-

vés dans ma mémoire. Sommes-nous pressés? et une petite fable, sortie du cœur et de l'esprit des bonnes gens du peuple des campagnes, ne mérite-t-elle pas d'être cueillie en chemin comme une fleur de l'herbe? Je ne m'adresse pas ici à des gens pressés, je ne veux pour lecteurs que des rêveurs, des distraits et des poètes.

*
* *

Ma mère étant morte en me donnant le jour, la Nane, notre servante, régnait sur la cuisine, l'armoire, le jardinet et la volaille du Lac.

Une très vieille femme que l'âge avait cassée sur une vertèbre plutôt que courbée sur toutes, de sorte qu'elle semblait bossue de naissance. Mais on voyait bien que c'étaient les ans qui avaient si fort rapproché son menton de son nez qu'elle semblait avaler sa propre bouche, dont les lèvres rentrées ne se voyaient plus. Il ne lui restait plus de jeune, de frais, que deux yeux noirs pétillants d'intelligence et de malice. D'une santé parfaite, elle était toujours gaie, la langue bien ensalivée, agile à la réponse; au demeurant ne sachant rien lire en dehors de ce que les bêtes écrivent dans la rosée, le vent sur l'eau, et les étoiles dans le ciel; reliée en un vieux cuir sain, ridé, quadrillé par place, qui l'assurait de devenir centenaire. Elle portait le mouchoir de tête noir commun alors aux vieilles femmes de la région, mais enroulé en une sorte de turban qui lui donnait l'air d'être coiffée d'un sabot. Le dimanche, lorsqu'elle le troquait contre une

coiffe blanche pour aller à la messe, on pouvait constater qu'à plus de soixante-quinze ans, elle avait encore de beaux cheveux noirs, plats et luisants.

Quand je vois aujourd'hui, autour de moi, tant de gens qui perdent les leurs à trente ans, sont myopes à quinze, physiquement épuisés à quarante, je pense que le mode actuel d'existence tourne sur l'humanité comme une meule dévoratrice, et que la vie simple, monotone et douce d'autrefois avait du bon.

Toutefois ma démonstration n'est pas encore faite. A quoi bon devenir vieux, fût-ce en parfaite santé, si l'esprit n'y trouve aucun gain qui lui soit propre. Or, ce que j'ai observé en la Nane, en mon père, en mon maître d'école M. Papon, en mainte autre personne de ce bon, ancien et profond terroir, c'est une activité de l'intelligence naturelle et parfaite comme le miel. Ces gens-là, n'étant jamais pressés, avaient le loisir d'observer autour d'eux le ciel, la terre, les plantes, les bêtes, le retour à point nommé de tel fait déjà noté, les lents mécanismes de la création et les subtiles interprétations qui s'en dégagent. Il en résultait une véritable élaboration poétique dont je vais donner quelques exemples que j'ai retenus : ainsi naissaient parmi ces Périgourdins de petites fables surprenantes, et ma foi, souvent aussi belles que celles des Grecs.

Et je n'envisage là qu'un aspect de leurs richesses mentales : car la Nane et mon père savaient par cœur tout ce qui constituait le fonds spirituel du pays, contes, légendes, petits apologues, bribes d'histoire conservées par la tradition orale, locutions pittoresques, proverbes lourds de sagesse concentrée; mais tout cela a été recueilli en d'autres livres, et celui-ci



ELLE ÉTAIT TOUJOURS GAIE....

n'est que le récit de mes années heureuses, suivies de revers, et de la façon dont ces temps tristes furent surmontés.

J'en reviens donc au pouvoir d'inventer de la Nane. Cette bonne femme, qui fût ma mère en esprit, me dévidait des contes en m'habillant le matin, le soir au coin du feu pour m'endormir, ou même me les « faisait gagner » pour me convaincre de surmonter mon peu d'appétit et de manger ma soupe. On en constituerait un gros livre qui pourrait inspirer de la modestie à certains écrivains moins fertiles en trouvailles originales. Les vrais troubadours, trouvères, troveörs, sont devenus rares. La Fontaine lui-même, prétend M. Papon, n'a fait que prêter sa grâce inimitable aux trouvailles des autres. Le fait cru est là : il faut *trouver, inventer,* tirer quelque chose de rien, sinon on n'est qu'un arrangeur. Prenons un exemple : une fourchette, une cuiller,... mettez-vous là-dessus à la place de la Nane, voyez ce qu'un tel sujet vous inspire.... Non, vous ne trouverez rien! D'ailleurs « on vous appelle au téléphone! » La Nane, elle, que rien ne troublait jamais en son travail d'esprit, en avait fait ceci, qu'elle disait en patois, et que j'affaiblis hélas! en le couchant en français :

« En ce temps-là, petit, la fourchette et la cuiller se disputaient sans cesse sur notre table, si bien que j'étais obligée de les mettre, l'une à droite, l'autre à gauche de l'assiette de ton père. La fourchette prétendait être plus utile que la cuiller; et la cuiller soutenait le contraire.

« Elles décidèrent un jour d'aller demander à leurs grandes sœurs du jardin, la fourche et la pelle, de juger leur querelle.

« Les voilà parties. Moi, je tournais le dos.

« En route, une pie les aperçut, l'aspect brillant de ces objets l'attira. Elle s'approcha et saisit la cuiller dans son bec pour l'emporter dans son nid.

« — Au secours! » cria la pauvre cuiller.

« Alors, la vaillante fourchette donna dans le croupion de la pie un tel coup de ses quatre pointes que l'oiseau lâcha prise et se sauva en jacassant de douleur.

« — Bravo, fourchette! dit la cuiller, tout attendrie. « Que tu piques bien! »

« Un peu plus loin, pour franchir la rigole où ton père puise l'eau de ses arrosages, les deux voyageuses s'embarquèrent dans une nacelle qui n'était qu'une écorce de melon creusée par un rat.

« Ce bateau s'emplit et s'enfonça.

« — Nous coulons! cria la fourchette. Et nous « allons nous rouiller au fond!

« — Courage! » répondit la cuiller. Et elle écopa sans arrêt l'eau dans la barque pour la rejeter dans la rigole, si bien qu'on put revenir au bord avant le naufrage.

« — Bravo, cuiller! dit la fourchette tout attendrie. « Que tu puises bien! »

« Chacune ayant ainsi reconnu le vrai mérite de l'autre, elles jugèrent inutile d'aller plus loin, rentrèrent à la cuisine; et c'est depuis cette aventure que, les voyant devenues de bonnes amies, je les place ensemble côte à côte, à droite de l'assiette de ton père. »

A partir de ce conte, ces deux ustensiles de table prirent figure de petites personnes à mes yeux : je les sentais vivre. Puis un doute mordit mon cœur. Je

voulus savoir si ce voyage avait réellement eu lieu, m'étonnant qu'elles ne bougeassent plus.

« Elles se reposent! me dit la Nane en riant, il faut cent ans à une fourchette et à une cuiller pour se remettre d'un voyage d'un jour. Hé! leurs jambes sont si minces qu'on ne les voit pas! » Et elle se dépêcha de me détourner de ce travail critique, si désastreux pour les faiseurs de fables, en me contant « Girouetti-Girouetta », qui se passait sur les toits du petit château de Saint-Yole, dont on voyait les tourelles entre deux noyers au bout de la plaine, sur l'autre rive de la Viviane.

Le marquis de Saint-Yole avait fait placer deux girouettes sur sa maison. Il nommait l'une Girouetti, l'autre Girouetta.

Il les regardait chaque matin, et disait, satisfait :

« Oh! oh! Girouetti et Girouetta sont d'accord : Vent d'est : prenons notre canne! »

Ou bien :

« Diantre! Girouetti et Girouetta m'annoncent ensemble vent d'ouest.... N'oublions pas notre parapluie! »

Et tous les mois, il commandait à son domestique de monter sur le toit avec une burette pour offrir aux deux girouettes quelques gouttes d'huile. Les girouettes raffolent de cette liqueur. Il n'y montait pas lui-même, petit, crainte de se casser le cou!

Or, un beau jour, les deux sœurs se disputèrent :

« C'est moi qu'il consulte! dit Girouetti.

— C'est en moi qu'il a confiance! dit Girouetta.

— Vaniteuse!

— Orgueilleuse!

— Fi! fi! je ne te regarde plus!

— Fu! fu! je te tourne le dos! »

Et les voilà indiquant l'une le sud, l'autre le nord.

Le marquis fit sa promenade sans canne, ce qui lui valut d'être mordu par un chien, et sans parapluie, ce qui lui valut de se mouiller.

Il rentra furieux et, à partir de ce jour-là, n'accorda plus un seul regard aux girouettes. Il prit le vent :

de la fumée de sa pipe;

de la poussière soulevée sur les chemins par la course des moutons;

au printemps, de l'envol du pollen jaune des pins;

en été, du passage des fils de la Vierge;

en automne, du tourbillon des feuilles mortes;

en hiver, de la direction des flocons de neige.

Et les girouettes ne reçurent plus la moindre goutte d'huile. Elles s'en plaignirent.

« Sottes que vous êtes! leur cria le marquis. Quand le couvreur viendra reviser ma toiture, je vous ferai dévisser et jeter à la ferraille! »

Alors, prises de peur, elles se remirent à tourner. Mais point d'huile!... Craac.... Craaaac.... C'est depuis ce temps-là que les girouettes grincent si lamentablement au vent des nuits pluvieuses. De jour, on ne les entend pas — ou on n'y fait pas attention — car de jour, il y a tant d'autres choses qui grincent!

Bien entendu, la profonde sagesse enclose dans ces récits naïfs, je ne l'ai reconnue que plus tard. Comment aurais-je seulement senti la somme d'expérience humaine exprimée par ces petits drames? Il faut être déjà un vieil homme pour comprendre une fable destinée à des enfants!...

Toutefois, ces « petites jambes » des objets mis en scène « si minces qu'on ne les voit pas », la Nane me rendit l'immense service de m'en apprendre l'existence; je m'efforçais de les voir pour mon propre compte : ainsi fut animé l'univers à mes yeux. Je prêtai des jambes, des bras, une tête — une âme et un cœur — à toute chose. Cette vieille femme m'a enseigné le moyen de ne jamais m'ennuyer sur le chemin de la vie : n'y aurait-il que des pierres, je les vois vivre, je m'intéresse à ce qu'elles disent, je le leur souffle quand elles sont embarrassées. Mais parce qu'il me tarde de reprendre le fil de mon récit, je ne rapporterai que cet autre et dernier conte qui, après les fourchettes, les cuillers et les girouettes, met en action notre propre moulin et les poissons d'alentour.

« Notre moulin, petit, as-tu remarqué que, posé sur la rivière et ouvrant son arcade comme une bouche noire, il semble l'avaler toute? C'est du moins ce qu'il en semble aux poissons. Ils en ont peur et restent là où ils sont nés, ceux de plus haut, plus haut, ceux de plus bas, plus bas, sans se hasarder jamais à le dépasser. Et chacun d'eux ne connaît donc que son canton.

« Or, il arriva qu'une anguille, pêchée en une mare par un galopin de Saint-Yole, s'échappa du panier, et, glissant sur le sol, fut assez heureuse pour gagner la Viviane. Curieuse de savoir où elle se trouvait, elle demanda aux poissons qui habitaient en amont du moulin :

« — Gentils nageurs pas bavards, d'où vient et où « va votre rivière babillarde?

« — Elle vient d'une source, répondirent les pois-

« sons de l'amont et va se fourrer dans la grande « bouche noire d'un moulin qui, s'il le pouvait, l'ogre! « nous avalerait avec elle.. »

« Hé! c'était tout ce qu'ils savaient, les pauvres!

« L'anguille eut peur de l'ogre, elle aussi, et, pour redescendre la rivière, fit un grand détour par les prés en rampant comme un serpent. Arrivée plus bas que le moulin, elle demanda aux autres poissons, ceux de l'aval :

« — Gentils porteurs d'écailles, d'où vient et où « va votre rivière aux reflets d'argent?

« — Elle est vomie par un moulin, et, courante, « au diable s'en va! » répondirent les poissons de l'aval.

« Hé! les pauvres, c'était tout ce qu'ils savaient!

« L'anguille commença d'avoir mal à la tête.

« Je n'y comprends plus rien! Cette rivière vient- « elle d'une source ou est-elle vomie par un moulin? « Est-elle avalée par un ogre ou par le diable? »

« Et elle n'en aurait jamais rien su s'il ne s'était mis à pleuvoir. La Viviane sortit de son lit, couvrit le pays, et, pour la première fois, les poissons de l'amont et ceux de l'aval se trouvèrent réunis en contournant le moulin par les prés inondés. Groupés en un creux autour de l'anguille, ils se mirent à discuter confusément. Ceux de l'amont criaient :

« — La rivière vient d'une source et va-t'au moulin! »

« Et ceux de l'aval :

« — La rivière vient du moulin et va-t'au diable! »

Il y eut même des bagarres, nageoires foulées, écailles arrachées, queues tordues. Pendant ce temps, l'eau se retirait sournoisement. Les poissons se trou-

vèrent prisonniers dans le fond du pré où ton père les prit à la main. Ils comprirent que leur dispute allait se terminer dans ma poêle; et, comme je les écaillais, j'entendis un vieux barbeau dire à l'anguille, prise elle aussi :

« O écervelée que tu es! Tu recherchais où va la « rivière, alors que la seule question qui importe « est : *Où va le poisson?* »

Tels étaient, représentés par ces trois créations naïves, les récits qui bercèrent mon enfance. Mais la Nane avait d'autres talents. Je n'en veux rapporter qu'un :

Quand, sous la poule couveuse, toute la couvée était déjà sortie au milieu de sa « vaisselle » — entendez les coquilles cassées —, s'il restait un poussin paresseux, empêtré dans son « emballage », alors la vieille femme s'en saisissait, l'aidait à naître par effraction, d'un ongle prudent, écaille par écaille, et bientôt apparaissait le pauvre petit être ramassé sur soi, roulé, plié, replié, masse informe de chair et de duvet où s'ouvrait un petit bec angoissé que la Nane humectait de salive, du bout du doigt. Ayant ainsi exercé tout ce qu'un être humain peut pour un poulet naissant, elle s'arrêtait prudemment, crainte de faire saigner, ce qui l'eût tué, disait-elle; elle le replaçait sous la poule, laissant le soin du reste à la nature : et le petit volatile finissait de sortir tout à fait de son œuf, le duvet sec, l'œil vif, les pattes prêtes et le bec déjà audacieux parmi la turbulence de ses frères.... Plus tard, lorsque impatient de brusquer une affaire, bien souvent je me suis rappelé la sagesse de la Nane et son dicton favori :

Il faut laisser faire aux choses
Sans trop y mettre les doigts;
Toute seule fleurit la rose,
Tout seul grimpe le petit pois.

Que ceux qui veulent surtout des aventures sautent trente pages de ce livre. Moi, je reconstruis pour la seconde fois le Moulin du Lac dans ma tête et sur le papier. Je ne suis pas pressé. Je veux maintenant peindre ces jours d'affluence où trois ou quatre clients se rencontraient, et, venus pour une mouture d'une heure ou deux, passaient en fait toute la journée à bavarder, discuter, parfois se fâcher avec mon père, ou faire semblant. Je dis « faire semblant », parce que les Périgourdins, comme tous les Méridionaux, aiment ces pétarades verbales qui les désennuient quand la chasse est fermée.

Cela faisait un rassemblement de mulets et d'ânes devant la grotte, et, sous la piqûre des mouches, d'incessants frissons de grelots secoués. Ces bêtes restaient là, attachées à la paroi par le moyen d'anneaux de fer scellés à cet effet, patientes, pensives, les naseaux bas, flairant les meules usées devant elles, avec un air de se dire :

« Celles-là, après avoir longtemps tourné, se reposent paisiblement en leur vieillesse. Puisse notre sort ressembler au leur ! »

Cependant, c'étaient des allées et venues de gros sabots dans le moulin, des conversations criées pour dominer le bruit des meules : les clients de mon père surveillaient de près l'opération farinière, crainte d'être trompés, et ne se gênaient pas pour dire « voleur comme un meunier! » ce dont Comborn ne s'émouvait pas. Cela se terminait dans la cuisine,

autour d'une bouteille de vin du pays, en une longue conversation sous le nuage bleu du tabac, ruisseau de paroles où je buvais avidement comme l'agneau de la fable : la comparaison est juste, vous allez le voir, puisqu'un jour, le long de ces abondantes salives, m'apparut le loup.

A écouter ainsi parler les grands comme si j'avais eu des trémies pour oreilles, mon esprit s'élargissait, faisait bulle. Et premièrement j'entendais sonner des noms de villes, de villages, de hameaux inconnus : hé! je n'étais jamais sorti à plus de cent pas du Lac, mon horizon était resté celui d'un grillon des prés! De sorte qu'il me fallait imaginer tous ces détails, c'est-à-dire construire dans ma tête une carte du pays qui ne pouvait être que merveilleuse. Quel étonnement de découvrir que le monde était si grand, si varié, si curieux! C'était comme un travail de broderie en couleurs vives. Eh bien, mes amis! devenu homme, je le continue : car c'est par l'imagination que je me représente l'Inde, l'Australie, l'Afrique, les Amériques, les Pôles, lieux où je n'ai jamais mis les pieds, ne les mettrai jamais. Nous devons tous en passer par là, grands enfants que nous sommes : notre représentation de l'univers, atteinte la soixantaine, est aussi puérilement peinte que celle que nous nous faisions de notre paroisse à six ans; et, à ce que j'ai lu, les savants à longues lunettes sont obligés de broder eux aussi pour prendre des autres mondes une idée qui ne vaut peut-être pas un éternuement de roitelet.

Et je découvrais aussi les habitants du pays, la population, fourmilière humaine, par-delà les trente ou quarante personnes que je connaissais réellement.

On parlait d'individus qui n'étaient jamais venus au moulin. Quelle multitude et quelles disparates! Des grands, des petits, des gras, des maigres, des blonds, des bruns, des rousseaux, qu'on dépeignait comme ceci et que je voyais comme cela, à ma façon, et tels que, pour ceux dont je fis connaissance par la suite, j'eus en tête deux images qui ne se ressemblaient point et qui se confondaient, s'embarrassaient.

Je crois bien que maintenant, que me voilà homme fait, lorsque je ressuscite en ma songerie ces êtres depuis longtemps disparus, c'est la tête que je leur prêtais à six ans que je pose sur leurs épaules, et non la vraie.

En les citant, on les jugeait. Et voici bien une autre découverte : l'infinie diversité des esprits et des cœurs, les bons et les méchants, les intelligents et les sots, les actifs et les paresseux, les pleutres et les énergiques, les vaillants et les lâches. Ainsi, l'étiquette d'un homme n'est pas sur son nez; son regard, ses cheveux, son attitude, sa démarche, ses gestes, le son de sa voix, tout cela n'est pas argent comptant; l'important n'est pas même ce qu'il dit ni ce qu'il fait, mais bien *ce qu'il pense,* ce qu'il cache en son plus creux, en son plus profond, en son plus secret — ce qu'il faut deviner! N'est-ce pas ici le même travail de broderie cité plus haut? Que de risques d'erreurs! Nous avons en tête une mappemonde des terres et des mers, fausse pour les neuf dixièmes, et un registre moral de nos semblables dont presque toutes les pages sont à déchirer.

Cela m'était facile à discerner lorsque, un des clients de mon père partant le premier, ceux qui restaient autour de la table tenaient sur son compte des

propos surprenants : devant lui, langue gantée de miel : derrière lui, chaussée de fiel. Mon père, lorsque la conversation prenait ainsi le sentier aux cailloux tranchants, se taisait par prudence de bon meunier et par noblesse d'homme sage, et souvent même, s'avisant de ma présence, me recommandait d'aller voir si quelque mule ne s'était pas détachée.

Mais le loup? Le voici : un jour, l'on parla d'une chose affreuse, inconcevable, incroyable pour un esprit d'enfant : l'assassinat d'un homme par un autre homme. Il s'agissait d'une affaire lamentablement crapuleuse : un certain Afriquet se glisse avec un complice chez un vieillard habitant seul dans un hameau lointain, en est cordialement reçu, invité à boire un verre de vin, et profite de ce que son hôte a le dos tourné pour l'assommer, piller son logis et y mettre le feu. Les gendarmes — qui me faisaient grand-peur quand je les voyais passer à cheval devant le moulin —, n'ont aucune peine à deviner le coupable, l'arrêter, le confondre. Derrière la silhouette des gendarmes, je discernai celle des juges, et enfin, plus redoutable encore, la haute et rouge stature du bourreau, car la fin de ce drame fut un grand coup sourd de guillotine, dans une aube pluvieuse, devant la prison de Périgueux. Sinistre histoire dont tout le monde parlait et ressassait. L'idée du crime, l'existence de l'assassin — du loup social, du loup humain — en attendiez-vous un plus laid? — me fut ainsi révélée à trois ans, le long de propos que j'écoutais d'une oreille passionnée.

Choses gaies, choses tristes, tout cela était dit en beau patois périgourdin, où la Nane mêlait ses glapissements, tournant autour de la table, servant les

hommes, jouant la mouche du coche de la conversation. Que je voudrais pouvoir vous faire sentir le goût de raisin, de figue et de noix qu'a cette langue lestement fouettée! Et par moments passait un proverbe, une locution imagée, comme luit parfois sous l'eau le flanc argenté d'un chevesne. « Il devine les fêtes quand elles sont passées! » disait-on parfois d'un sot. D'un miséreux : « Il est tant pauvre que Dieu le cherche pour le tuer! » D'un timide qui n'a pas su se frayer chemin : « Seigneur de nul lieu, faute de coudes. » D'un paresseux : « C'est Cognefétu, qui ne fait rien et qui se tue. » D'un joueur : « Il battrait les cartes les pieds dans l'eau. » La Nane en savait beaucoup. Je m'arrête sur celui qu'affectionnait mon père et qu'il servait en conclusion quand les gens se plaignaient de tout, du temps, des récoltes, des affaires, du maire, de l'instituteur, du curé, car les plaintes de l'homme sont aussi continuelles que celles de l'eau et du vent : « Tout s'arrangera, mes amis, disait-il. Laissez faire à Dieu qui est homme d'âge! »

***

Barbe de chèvre! j'allais oublier de placer ici les trois aventures qui m'advinrent en ce temps-là! Elles se rattachent pourtant à ce que je viens d'écrire puisque ce fut une autre façon d'aller vers les nouveautés, mais cette fois par les yeux plutôt que par les oreilles, dans les faits et non plus dans les rêves, en m'y engageant tout entier.

La première fut celle du géant.

Au-delà de la fontaine de Crésins s'ouvrait un vallon descendant où coulait une petite rivière nommée la Gardonnette, à vrai dire un gros et charmant ruisseau. Jusque-là, je ne l'avais qu'entrevu parce qu'il était, à cause de la source de Crésins, dans une direction interdite, mais j'en avais assez vu pour qu'il occupât mon esprit. Cette grande conque penchée de prés verts, cette ligne touffue de saules, d'aunes et de peupliers, ces hauteurs agricoles ou forestières d'où il descendait par de nombreuses cascades, tout cela avait pour moi l'attrait mystérieux que durent ressentir ceux qui découvrirent les grands fleuves africains. La Nane, qui se doutait de mon envie d'y patrouiller, me disait souvent :

« Je te défends d'aller à la Gardonnette!

— Pourquoi, Nane?

— Tu y ferais une mauvaise rencontre!

— Il y a donc des « cocrodiles » dans la Gardonnette? (Ainsi la vieille femme les nommait.)

— Non, mais il y a des serpents! »

Or, ses serpents commençaient à s'user, elle me dit un jour :

« De l'autre côté habite le géant! »

Je reçus une commotion en apprenant ainsi que cet être redoutable, *le géant,* jusque-là rencontré seulement dans les contes de la Nane, existait et vivait à si peu de distance de notre moulin! Et ce devint une hantise en ma petite tête.

Le résultat fut qu'en un jour de désobéissance résolue j'allai jusqu'au vert vallon de la Gardonnette, un peu transi d'avant-peur, m'attendant à voir se dresser d'un moment à l'autre, derrière l'escorte

végétale du ruisseau, une stature effrayante, tournée vers moi, penchée sur moi, me regardant avec des yeux terribles, une grande bouche rouge, quelque chose comme un orage montant ou la masse colossale et trapue d'un chêne à tête d'homme.

Bref, m'étant approché du ruisseau, je vis sous la charmille des arbres que la Nane avait dit vrai : une preuve de l'existence, de la présence, de la proximité du géant était là, tombée en travers du ruisseau comme un pont de bois fait d'une poutre : il avait perdu à cet endroit même sa « taille de boulanger ».

Qui me comprendrait si je ne disais qu'en ces temps-là les boulangers allaient d'un hameau à l'autre en des voitures bâchées, cornant aux carrefours pour appeler les gens des fermes dispersées? Ils livraient leur pain à crédit et, pour s'y reconnaître avec les illettrés, nombreux alors, tenaient comptabilité à l'aide de deux planchettes ajustées sous le couteau pour une commune marque. Une fois séparées, ces tailles devaient porter le même nombre d'encoches. Or, j'en avais une devant moi, immense, tailladée profond, et qui ne pouvait être qu'à l'usage d'un géant.

Je fus alors illuminé par un de ces raisonnements enfantins dont la logique a une force irrésistible; et, descendant dans le lit de la Gardonnette, je la traversai d'un saut en me disant :

« Le géant a perdu sa taille. Il doit en être très ennuyé. Il la cherche certainement. Je lui fais signe qu'elle est là et je me sauve. Mais il me saura gré de l'avoir aidé à la retrouver et il deviendra mon ami.... Ah! si j'ai le géant pour ami, quelle tête fera la Nane! Elle n'osera plus me gronder! »

Et, hardiment, je m'enfonçai dans la rive gauche du « fleuve africain ».

Au-delà de la Gardonnette, le terrain montait par des pelouses vers des bois de châtaigniers. Solitude. Dans une clairière vaguement défrichée m'apparut une petite bicoque qui ne pouvait être la demeure d'un géant. Je résolus d'aller jusque-là.

Enjambant des lignes désordonnées de haricots et de pommes de terre que grillait l'ardent soleil de l'après-midi, je fus très surpris de voir tourner au milieu de ces cultures dérisoires, dans cet air brûlant où ne passait aucun souffle, une sorte de moulin qui n'était autre que les mouvements convulsifs, saccadés, d'un manche d'outil dépassant sous l'épaule d'un petit homme occupé à sarcler. Un tout petit homme incroyable, rendu absolument chauve par une pelade féroce, la tête énorme, le buste bossu, et seulement des moignons de jambes sur de grands pieds, de sorte que le fond de ses culottes traînait par terre. Par mon âme, j'étais aussi grand que lui! Il me tournait le dos et sarclait, sarclait, sarclait, comme une poule qui s'est juré de trouver un ver. Non! c'était plutôt à un pingouin qu'il ressemblait!... Une brindille craqua sec sous mes pas : à ce bruit, surpris, mon nabot lâcha son outil, fit un bond de côté et tourna vers moi une face brune, plate, où la bouche édentée, les narines poilues, les yeux bleus, n'étaient plus que des ronds dilatés par la peur.

« Fils de loup, me dit-il en patois, tu m'as trahi[1]! »

1. Surpris.

Et, les peaux retombant, je ne vis plus sur cette physionomie grenouillarde que les quatre V qui la composaient. Il respira, me regarda par des fentes et me demanda enfin d'une bonne voix :

« Qui es-tu? Et que veux-tu?

— Je suis Elie Comborn et je cherche le géant. »

Il me répondit avec simplicité :

« Le géant, c'est moi! »

Je crus qu'il plaisantait :

« Hé! vous êtes tout petit! »

Il se mit à rire, bon diable :

« Pas toujours, pas toujours! Tiens... d'ici... où je me trouve, je peux toucher de la main cette citrouille que tu vois là-bas. Je te le montrerai dans une heure! »

La citrouille était assise dans ses feuilles, loin au bout du champ. Là-dessus, ma religion fut faite : c'était un géant qui avait puissance de se métamorphoser à de certains moments. J'eus envie de m'en aller sans attendre, crainte que son caractère, qui me semblait pacifique, ne changeât avec ses dimensions. Mais il reprit :

« Tu avais une commission du meunier pour moi?

— Non..., je voulais vous voir.

— Je ne suis pas une bête bien curieuse.... Enfin, puisque c'est comme ça, viens, je vais te faire manger des crêpes.... »

Et j'eus beau me débattre, il fallut le suivre en sa tanière qui à elle seule valait la visite : grabat, table boiteuse, hardes, outils, légumes en tas sur le sol battu, peaux de lapins suspendues aux solives, telle enfin qu'il eût fallu y user un torchon, deux balais et trois jours pour la nettoyer et la mettre en ordre,

avec la gueule enfumée d'un petit four paysan dans le fond. Il tira d'une commode défoncée qui lui servait de resserre une platée de crêpes de blé noir qu'il enduisit de miel et me força de manger froides, arrosées d'un vin pointu dont il but et me fit boire plus que de raison.

« C'est le moment du mérande[1] », me disait-il pour m'encourager, la bouche pleine, la joue gonflée du côté où il avait encore quelques chicots.

A la fin de cette crevaille improvisée, j'étais un peu gris, lui aussi, et nous nous trouvions les meilleurs amis du monde.

« Viens voir mes pensionnaires », me dit-il.

Et il me montra, dans des caisses devenues cages, une cinquantaine de lapins qui, le nez palpitant, les oreilles droites, montaient les uns sur les autres pour discerner si nous leur apportions à manger. Il empoigna le doyen de la bande par ses deux anses réunies en une seule main et le tira dehors pour me le faire admirer : mais c'était un vieux mâle très lourd qui se débattait avec énergie, de sorte que mon géant perdit l'équilibre et tomba sur le nez. Il rejeta péniblement son faix dans la cage, en le maudissant, et me dit qu'il était temps d'aller chercher la chèvre, car le soleil baissait.

Je le suivis jusqu'à une vieille bique attachée au tronc d'un cerisier sauvage qui avait poussé dans une haie. Elle ne paraissait pas contente de son repas, car, dès que le géant l'eut en main, elle se mit à courir vers un pré voisin en entraînant son maître, malgré ses cris et sa résistance désespérée. Il n'était

1. Collation de l'après-midi.

pas plus haut qu'elle; elle eût pu lui servir de monture.

« Aide-moi, fils de loup! aide-moi donc! Ramasse ma trique. »

Avec la massue du géant, je barrai la route à la chèvre qui consentit enfin sous mes coups à virer de bord et à prendre le chemin du retour.

Toutes ces marques de faiblesse me faisaient douter de mon homme et la hardiesse dont m'emplissait un doigt de vin de trop me conduisit à désirer l'épreuve décisive. Dès qu'il eut refermé la porte de l'étable et repris sa pioche là où je l'avais rejoint, je le provoquai :

« Puisque tu es le géant, touche la citrouille là-bas! »

Il leva le bras et me dit en ricanant : « Vois, je la touche! »

Effectivement, de son ombre que le soleil couchant allongeait démesurément sur les piteuses cultures, il touchait la citrouille. Sa noire silhouette était devenue géante, mais lui, il restait un petit homme hideux qui se fût perdu dans un champ de navets.

A ce moment, au-delà des aunes de la Gardonnette, j'entendis une clameur sauvage qui mit instantanément mes jambes en mouvement. Epouvantée de ma disparition, la Nane glapissait mon nom à tous les échos : « Elie! Elie! Elie! » Ainsi rappelé à la réalité, et la cervelle secouée par ma course, il me vint la sensation que j'étais parti trop tôt, que la longue ombre noire du petit homme à la chèvre, étant sa forme véritable, s'était redressée du sol derrière moi, mise à ma poursuite, allongeant enfin pour me saisir

le bras immense qui avait touché la citrouille. Et c'est un gamin fou de peur que la Nane reçut dans la niche de son tablier, au bout de la taille de boulanger qu'elle venait de franchir à ma recherche.

« Le géant! Nane, le géant!

— Eh quoi, polisson?

— Il me suit, il me suit!

— Il ne te rattrapera pas, il a les jambes trop courtes! »

J'osai me retourner. Nous étions seuls. Je repris mon souffle.

« Nane, pourquoi l'appelle-t-on le géant, puisque c'est un nain? »

Elle se mit à rire, heureuse de m'avoir retrouvé sain et sec :

« Que veux-tu que je te dise? Le Jehan est son nom, comme Comborn est le tien. Le Jean, si tu aimes mieux. »

Je ne compris bien cette astuce que plus tard.

« Mais sa taille de boulanger, là, sur la rivière?

— Sa taille de boulanger? Viadaze! cet enfant déparle! Une taille, ça? Tu ne vois pas que c'est une passerelle avec des encoches pour qu'on ne glisse pas? »

***

Par la suite, le Jehan devint mon ami, et la Nane me permit de lui faire de petites visites en son misérable et pittoresque logis.

« Tant pis pour toi si tu en rapportes des puces! »

Et maintenant, mon aventure du Terme. Quel enfant ayant sa maison natale couverte par l'ombre d'une « montagne » dont le père est le « seigneur », n'éprouverait l'impérieuse envie de l'escalader, fouiller et surtout dominer par la pointe, pour planer orgueilleusement du regard sur tout le pays d'alentour? Mais ici encore la terrible pancarte de la Nane : « Défense d'y monter. » Et, pour justification de cet interdit : « Hé! c'est là qu'est le Trou du Diable! »

Le « Trou du Diable », je l'imaginais comme une espèce de taupinière de charbon pour l'avoir vu dessiné ainsi dans de très vieux numéros du *Pèlerin* que lisait ma défunte mère, et retrouvés au grenier; et il ne me faisait point peur. « Il n'y a, pensais-je, qu'à bien prendre garde à ne pas tomber dedans, y plonger un coup d'œil curieux en se penchant, et s'en aller riche de ce qu'on y a vu! » Que d'hommes et de femmes font ce raisonnement d'enfant!

A six ans, je n'avais donc mis les pieds dans le Terme qu'accompagné de mon aîné Joachim. Par des sentiers en zig-zag, à travers de petits chênes, des broussailles, on s'élevait rapidement, tout surpris de voir, au bout d'une minute, la route et la rivière réduites à deux galons dans une profondeur verticale, le moulin n'être plus qu'un plan de tuiles et les peupliers prendre des airs de plumes d'oie fichées dans l'encrier de la Viviane. Ascension qui s'arrêtait aux noisetiers : nos bonnets remplis, il fallait redescendre; Joachim ne mangeait jamais la consigne.... En voilà assez, j'espère, pour qu'on brûle de la même curiosité que moi de pousser jusqu'à la cime et de s'approcher prudemment du « Trou du Diable ».

« Tu l'as vu, toi, Joachim?
— Je m'en suis bien gardé! »

Menteur de Joachim! Un jour j'entrepris l'ascension seul à la faveur d'un relâchement de surveillance et arrivai au sommet du Terme.

Déception! pas de sommet! Mon Terme n'était pas pointu (je le voyais, moi, comme le Fuji-Yama), il devenait un plateau de vaines pelouses, de vignes abandonnées, blanches de chardons, qui ondulait jusqu'à une barre sombre de bois.

Ma consolation fut la découverte d'une cabane de pierres tout à fait admirable, faite comme une ruche, les blocs assemblés sans le moindre ciment, amas d'une pesanteur énorme et pourtant fixé depuis des siècles et pour des siècles encore en une voûte ogivale d'une merveilleuse réussite géométrique, intuitive, instinctive, comme celle des abeilles. L'intérieur était sombre et frais, avec des traces de suie au-dessus de deux pierres formant foyer sans cheminée, de petits renfoncements pouvant servir d'armoires, de niches à luminaire, un sol battu, sec comme le plancher du moulin : on eût pu y habiter.

Or, à deux cents pas de là, masqué par de hauts genévriers noirs, un gros rocher émergeant du sol s'ouvrait lui aussi en une sorte de couloir qui s'enfonçait dans le sol en formant voûte. On voyait une nuit profonde au fond de ce gosier calcaire. Sur les parois, des charbonnages effrayants attestaient que c'était là le « Trou du Diable » : diablotins cornus, animaux, bœufs, poules, gorets, grossièrement tracés, des écritures que je ne savais lire, et même des dessins gravés dont certains représentaient des cœurs que je pris pour des figues. Je fis moisson de tout

cela d'un seul regard, mais du regard puissant des enfants ; l'instant d'après, la pensée que Satan allait peut-être m'apparaître brusquement hors de l'ombre, me faisait tourner bride, reprendre le sentier et tomber sur le moulin à la vitesse de la buse qui charge le rat des prés.

Ici, il me faut faire passer Pâques avant les Rameaux, c'est-à-dire anticiper sur les temps. Bien entendu je ne racontai cette ascension à personne. Mais, quelques années plus tard, étant assis sur les bancs de l'école, lorsque j'entendis M. Papon nous parler de la préhistoire, des cavernes, des dessins rupestres, j'eus une illumination : ce *Trou du Diable* — ô ignorante Nane, ô stupide Joachim! — n'était autre chose qu'un de ces abris sous roche dont le maître nous entretenait! Je levai l'index en paratonnerre :

« Elie?

— Monsieur, il y a une grotte préhistorique avec des dessins dans notre Terme!

— Tu y es allé?

— Oui, monsieur!...

— D'autres connaissent cette grotte?

— Non, monsieur, c'est moi qui l'ai découverte!

— Tu n'en as parlé à personne?

— Non, monsieur. »

Il se trouvait que M. Papon était féru du passé. Il paperassait à la mairie, à la sacristie, au château, pour écrire une monographie de Saint-Yole. Frappé de mes affirmations résolues, il murmura, songeur, pensant tout haut :

« Voilà qui serait intéressant!... Le Terme du moulin, au fait, je n'y suis encore jamais allé. Et si

cet enfant disait vrai? Qu'il y eût une grotte, des dessins?... Cela mérite vérification! »

Son nez s'était affuselé sous la poussée d'un prodigieux intérêt, ses yeux luisaient, il me posa d'autres questions un peu fiévreuses, regarda l'heure, hésita : « Non, il est trop tard, ce sera pour demain! » Il brûlait de voler à ma découverte.

De sorte, que le jour suivant, il mena toute son école en caravane sur le Terme après avoir écrit ceci au tableau noir :

« Monsieur l'Inspecteur, pour le cas où vous viendriez aujourd'hui, nous reconnaissons une grotte préhistorique sur le coteau qui domine le Moulin du Lac. Respectueusement. PAPON. »

J'étais le guide de cette expédition. Le cœur battant, ouvert aux éloges attendus, je les conduisis fièrement au Trou du Diable. M. Papon vit l'excavation, les broussailles, le fond de nuit, les « dessins rupestres », fit une intraduisible exclamation de dépit, ravala tout ce qui lui fourmillait sur la langue et nous dit froidement :

« Mes enfants, c'est bien ici une sorte de caverne, mais je doute qu'elle ait été habitée par d'autres que les renards et les blaireaux. Quant à ces dessins au charbon, ce sont de grossiers barbouillages tracés de nos jours par des gens qui s'y sont abrités un jour de pluie! »

Et, reprenant le chemin du retour, sans rien regarder d'autre, tournant cette procession historienne en promenade d'herborisation, il nous ramena à l'école et n'en souffla plus jamais mot.

Pour moi, la déception fut superficielle, n'ayant pas été relevée d'une épice de gronderie. Je l'avais

totalement oubliée lorsque nous arrivâmes quelque temps après à une leçon sur la Gaule. M. Papon nous ayant décrit la hutte des Gaulois, je fis de nouveau le paratonnerre de mon index :

« Elie?

— Monsieur, il y a une cabane gauloise sur notre Terme! »

Au lieu de s'allonger et appointir d'intérêt, le nez de M. Papon me parut se contracter, se rassembler, s'arrondir en tomate; et, parlant de son plus creux :

« Vraiment! une cabane? Telle que je viens de la décrire?

— Oui, monsieur!

— A la bonne heure! Eh bien, mes enfants, je vous conseille d'aller la voir jeudi. Pour moi, je ne saurais vous accompagner : j'ai un maudit cor qui m'interdit malheureusement une longue marche! »

Et il continua sereinement sa leçon, en boitant un peu pour prouver que c'était vrai.

*
* *

Ma troisième grande aventure d'avant les temps d'école pourrait s'intituler *Au Fil de l'Eau.* J'allais parfois m'asseoir dans la barque de mon père, attachée à un chêne à la pointe d'aval de l'îlot. Couché sur le sentineau, je plongeais mon regard dans l'eau ambrée, jusqu'aux ténèbres du fond, attendant l'émouvante surgie, le royal et nonchalant passage de quelque gros poisson flâneur, suivant les mouvements d'escadre des hydromètres, appelés « chèvres » dans

la langue du pays, frêles insectes posés comme des bancs sur l'eau que leurs pattes creusaient de petites cuvettes, et si rapides en leurs glissades rectilignes ou brisées. De l'abîme mystérieux de l'eau ici dormante montaient parfois de grosses bulles tortillonnantes qui attestaient le labourage des fonds par une tanche affamée. Et j'observais tout cela en rêvant, chantonnant, bercé par les imperceptibles déhanchements de l'esquif : léthargie heureuse d'où me tira brusquement le renâclement de la chaîne, un jour mal attachée; ma barque venait de se libérer et j'étais déjà trop loin de la berge pour risquer le saut qui m'y eût ramené — ou envoyé par quatre mètres de fond.

Concevant d'ailleurs que le courant doux m'allait conduire à l'autre rive un peu plus bas, je ne fis aucun cri; j'étais trop loin du moulin pour en être entendu; toute la masse sylvestre de l'îlot cachait ce petit drame de mon embarquement forcé.

Mais lorsque la barque passa devant le dégorgeoir du moulin, dont la roue tournait à ce moment, le flot des eaux libérées s'en saisit, en activa l'allure, et je vis bien que j'étais parti pour un grand voyage.

Les rames et la gaffe étant restées sur la pointe de l'îlot, je n'avais aucun moyen de diriger mon « pétrin ».

Il pouvait être six heures du soir, en plein mois d'août, heure où le soleil baisse et devient éblouissant en donnant dans les yeux dès qu'on se tourne vers lui, fait reluire les plans d'eau, illumine des chorégraphies de moucherons et donne de l'émeraude au vert des prés, du cuivre à celui des arbres.

En quelques instants, je fus au milieu de la

Viviane; l'îlot se rapetissa, devint avec ses arbres penchés comme une galère aux rames levées; la rivière me parut large comme un fleuve. Les endroits dégagés et les basses charmilles de verdure se mirent à alterner comme les nuits et les jours d'une longue navigation. Cela ne pouvait que me conduire à l'Océan — l'Océan aux sauvages d'une île — les sauvages d'une île au pot-au-feu : « Ahi! ahi! pauvre Elie, tu vas être bouilli et mangé avec des cornichons! »

Et, en contrepoint de ces images terrifiantes, une pensée ferme et raisonnable au fond de ma tête : que mon père m'allait corriger d'importance quand il remettrait la main sur moi!

« Regarde bien les bords, me disais-je, et si tu vois un pêcheur ou un homme aux champs, crie-lui que tu es Elie Comborn et que tu vas te noyer. »

Mais je ne vis personne sur les deux kilomètres que je descendis en cet équipage. Au bout d'un temps, passant sur les hauts fonds, la Viviane se remit à courir et à bouillonner, ma barque racla sur des roches, s'embarrassa dans des herbages, tourna sur elle-même, faillit chavirer à plusieurs reprises, sans que s'offrît un endroit où je pusse me hasarder à la quitter sans commettre une bêtise définitive. Puis ce furent de nouveau des eaux épaisses et muettes, le calme majestueux d'une écluse profonde et noire, un battement lointain de roue : et, double comme le valet de trèfle par son reflet dans l'eau, m'apparut le moulin de Peyras.

Il m'aurait fallu sauter au déversoir de l'écluse ou aller affronter les tapes de la grande roue si, de bonheur, le meunier ne s'était trouvé à jeter l'épervier. Il commanda à son goujat de ramer sur moi,

vint bord à bord comme un corsaire et me dit d'une voix assez rude :

« Que fais-tu là, petit, et qui es-tu? »

C'était un grand noiraud tout enfariné, point rasé d'une quinzaine, un nez tranchant posé de travers sur une bouche de brochet, les yeux comme des boutons de culottes.

Quand il sut qui j'étais, il s'écria :

« Ah! tu es le fils de ce mauvais Comborn?... J'ai bien envie de te laisser faire le saut de l'écluse..., mais on me le reprocherait! Passe avec nous, mauvaise graine. Ricou, attrape la chaîne de sa barque et fais-la suivre. Rentrons. »

Ainsi fus-je remorqué au havre de Peyras. Je me sentais prisonnier. Il conta en peu de mots mon histoire à la meunière, dans une cuisine encore plus noire que la nôtre, sur un moulin rude qui semblait battre avec hargne, secouait tout sous nos pieds. Et la meunière non plus n'était pas avenante, longue, sèche, jaune, l'air doucereux, la voix de miel et la bouche pleine d'abeilles bien endardées comme vous l'allez voir; au reste, sans âge, parce que son mouchoir de tête ne laissait voir de ses cheveux que des pattes d'araignée dans le cou.

Toutefois, elle me demanda si j'avais mérandé, et, sur ma réponse négative, m'offrit une tartine frottée d'ail, de lard et de sel. Je la crus meilleure qu'elle ne paraissait. En réalité la gueuse s'assurait ainsi de pouvoir raconter qu'elle m'avait recueilli, après que son mari m'eut sauvé, et *nourri*. Donner à quelqu'un une parcelle alimentaire constitue chez les paysans une espèce d'emprise morale.

Tandis que je mastiquais, elle m'examinait avec

une expression dévoratrice du regard, me posait des questions sur nous autres, les Comborn.... Puis elle en vint à en articuler une qui m'étonna :

« Ainsi, le grand sapin n'a pas encore défoncé votre écluse? »

Je m'arrêtais net de mâcher, la bouche pleine, un peu effrayé :

« Quel grand sapin?

— Comment! tu ne connais pas l'histoire de la guerre des moulins? Ton père ne te l'a jamais dite?

— Non!

— Eh bien, je vais te la raconter.... »

J'ai déjà dit que le Moulin du Lac, étant le premier en amont de la vallée des Sept-Molles, se trouvait de ce fait le chef d'eau de la Viviane; qu'en période d'abondance cela ne se sentait pas; mais que par les années sèches, où le débit se réduisait à l'extrême, les six meuniers d'en dessous devaient attendre le bon plaisir de mon père, selon qu'il lâchait ou retenait son écluse; et que cela avait conduit à une rivalité haineuse. C'est de cette quenouille que le récit de la meunière du Peyras était filé.

« D'une montagne couverte de forêts — commença-t-elle avec le sourire jaune de la grêle — une petite rivière coulait dans la plaine où elle animait successivement sept moulins :

Le Moulin du Blé;
Le Moulin du Seigle;
Le Moulin de l'Orge;
Le Moulin du Maïs;
Le Moulin de la Moutarde;
Le Moulin des Noix;
Le Moulin de Tout-ce-qu'on-voudra.

« C'étaient de petits moulins simplets trempant seulement une roue dans l'eau, qui était vaillante et poussait dru.

« Or, le meunier du Blé, plus riche que les autres, fit construire devant son moulin une digue qui barra la rivière. Il apprit ainsi à l'eau qu'il était doux de dormir dans une écluse et la rendit paresseuse. Du même coup, la retenant à son gré, il en privait les autres moulins, où à son gré, la lâchant, la leur envoyait trop tard et d'ailleurs décidée à ne plus rien faire. De sorte que le moulin à Blé continua de prospérer tandis que les autres, un à un, fermaient leur porte, toute la clientèle s'en étant allée.

« Le premier à s'arrêter fut celui de Tout-ce-qu'on-voudra, puis, en remontant, celui des Noix, celui de la Moutarde, celui du Maïs, celui de l'Orge, celui du Seigle; et leurs meuniers s'en furent s'établir bûcherons dans la montagne d'où descendait la rivière.

« Le meunier de Tout-ce-qu'on-voudra, y arrivant le premier choisit un très grand sapin noir.

« Le meunier des Noix, survenant ensuite, l'aida à le couper.

« Le meunier de la Moutarde, se montrant à son tour, les aida à l'affaler et à l'ébrancher.

« Et quand les meuniers du Maïs, de l'Orge et du Seigle furent là, ensemble ils furent assez forts pour pousser le long et lourd fût de l'arbre dans la rivière.

« — Oh là! oh là! s'écria l'eau paresseuse, de quel
« fardeau vous me chargez! Jamais vous ne traitâtes
« ainsi le plus fort de vos ânes!

« — Désormais, lui répondirent les meuniers, tu
« auras chaque jour à charrier les troncs des arbres

« géants que nous abattrons, puisque nous voilà de-
« venus bûcherons par ta faute!

« — J'aime mieux, gémit la rivière que vous redeveniez meuniers : pousser la roue est un plaisir, au prix de ce charroi. Rentrez dans vos moulins : j'y serai avant vous! »

« Et, emportant roidement et vitement le grand sapin, elle le lança comme un bélier contre la digue du moulin du Blé, qui fut effondrée, roulée, détruite : plus d'écluse où paresser; plus de retard dans sa course; voie libre tout du long; et, sous la poussée de l'eau redevenue vaillante, tous les moulins recommencèrent à babiller. »

« Et voilà! conclut la meunière avec l'air aimable qu'ont les serpents les jours de bonne humeur, tu répéteras cette histoire à ton père!
est ici et que, s'il ne vient pas la chercher, elle ne
— Et tu lui diras, ajouta le meunier, que sa barque
remontera pas la rivière toute seule! »

Ainsi chargé d'un véritable message diplomatique, je fus remis sur la route qui suivait la vallée. J'arrivai au Lac aux premières bleuités du soir. La journée ayant été active — trois mules piaffaient encore aux mouches devant la grotte — on ne s'était pas aperçu de mon absence. Je n'osai confesser mon aventure qu'à Joachim, qui la répéta à la Nane, qui sut à souper trouver des termes adroits pour la présenter à mon père. L'obligation d'aller réclamer sa barque « à ce grand pinlan de Peyras » le contraria visiblement; mais le soulagement de ce que je ne m'étais pas noyé l'empêcha de se fâcher, l'inclina à se contenter d'une défense formelle de recommencer à monter dans le « pétrin ». Alors, je lui répétai

l'histoire de la guerre des moulins, qu'il écouta attentivement et qui le rendit songeur.

« Il y a certainement une menace là-dessous, dit-il enfin. Le Moulin du Blé, c'est notre Lac, et les autres, ceux de la vallée des Sept-Molles. La meunière de Peyras a voulu nous annoncer la ruine, nous jeter un sort.... Petits, que ce bavardage reste dans votre mémoire : les meuniers d'en dessous ne seront jamais nos amis! »

Et, secouant la tête, gravement :

« Quand l'eau est pauvre, je la retiens le moins longtemps possible. Je pense à eux pour les aider; et eux, ils pensent à moi pour me souhaiter au diable. Mon tort est d'être plus haut qu'eux sur la rivière — il fallait pourtant que quelqu'un y soit!

— Maître, dit la Nane, jalouse de ce conte qu'elle n'avait pas fait, et le sapin, que devient-il? un goujon l'aurait-il avalé après le Lac? Moi, je le vois qui continue de descendre, de plus en plus vite, de plus en plus lourd, et il fracasse les roues des autres moulins. »

Nous nous mîmes à rire : c'était le bon sens même. La Nane, heureuse de son succès, répéta trois ou quatre fois ce chapelet de catastrophes. Mais il ne faut pas demander aux contes d'être si rigoureux que cela.... Et nous autres, pauvres, nous ne savions pas quel présage de malheur venait de nous être ainsi jeté à la face, et que déjà le noir sapin du sort, sur la haute Viviane, se mettait à l'eau pour descendre vers nous.

*
* *

Mais, en ce temps-là, il avait encore un long bout de rivière à boire avant de nous atteindre. Et, achevant ma sixième année, je jouisssais de ces jours bleus de l'enfance, paradis dont une cloche d'école rompt brusquement la paix.

N'ayant pas encore appris à lire, j'avais des yeux tout neufs : car c'est surtout l'égrisé des petites lettres qui les use. Toutefois, je n'étais point si ignorant qu'on pourrait le supposer. Chaque jour m'enseignait quelque chose : mon livre était de soleil, de vent, de terre, de gens, de bêtes et de plantes. Je ramassais de l'herbe pour les lapins, sachant bien n'y point mêler l'euphorbe ou le mouron rouge; je conduisais la chèvre le long des haies au moyen d'une chaînette dont mon père (retenez bien cela) dit un jour « que c'était un vrai décamètre, puisque de mètres elle en mesurait dix exactement ». Et tout ce monde-là m'aimait parce que j'étais bon, bon à pousser la bonté jusqu'à retourner les pierres pour permettre à nos dix ou douze canards de se régaler des vers endormis dessous; — bon pour les canards s'entend, car le moyen de l'être à la fois pour le mangeur et le mangé? Aussi bien lorsque, fatigués de s'ébattre sur l'eau, ils revenaient sur la terre ferme, s'attachaient-ils à mes pas avec insistance jusqu'à ce que j'aie fait ce qu'ils attendaient de moi.

Et ici se place un trait que j'aime à rappeler, encore qu'il soit bien naïf. Je savais que le pauvre petit

Jehan était très pauvre et je m'étais souvent demandé comment il me serait possible de lui venir en aide. J'allais maintenant le voir de temps en temps pour bavarder avec lui, distraction à laquelle il se prêtait volontiers, car cela rompait sa solitude, décongelait sa langue et lui apprenait les nouvelles entendues au moulin; et il ne manquait jamais de me gratifier d'un fruit, ni de m'entretenir de ses peines. Entre autres futilités, il me dit un jour qu'un jeune bouc était à vendre dans un hameau voisin; que s'il avait eu « des sous », l'achetant, il se serait assuré des gains fréquents en « tenant bouc », ce qui ne me disait absolument rien. Je ne voyais qu'une chose : qu'il n'avait pas d'argent pour l'achat qui le tentait.

Or, il m'advint de trouver, dans le temps même de cet embarras, une dizaine de merveilleuses petites perles dans la cavité d'un sol très meuble. Oh! plus belles que celles du collier de ma défunte mère! rondes, blanches, avec un reflet bleuâtre très rare sans doute, et se ressemblant toutes comme des sœurs. Je les mis dans une coquille de noix et les portai à mon ami Jehan.

« Jehan! te voilà riche : je t'apporte des perles. Va vite les vendre à Périgueux! »

Jehan, très ému, regarda dans le rustique écrin, prit une de ces perles, l'expertisa et s'écria enfin :

« Petit fils de loup! est-ce que tu te moques?... ce sont des œufs d'escargot! »

Des œufs d'escargot! N'en avez-vous jamais surpris quelqu'un, enfoncé dans la terre, la tête en bas, pondant laborieusement le trésor de sa race? J'en ai beaucoup trouvé depuis, de ces perles vivantes. Et

cela m'a gâté bien des poèmes, car toutes les fois que je rencontre ce mot dans un vers — perle d'yeux, perle d'étoile, perle de dent — c'est à mon colimaçon à casquette contournée que je pense, et j'éclate de rire au lieu d'être ému.

Sur le moment, de dépit, de chagrin, je pleurai : le pauvre Jehan n'aurait pas son bouc. Et lui, riche d'un grand cœur en sa pauvre petite carcasse, il me consola, me frotta le dos, me mit les cheveux en brosse d'une main amie et moqueuse pour me changer les idées.

Peu après, comme commençaient vraiment à pleuvoir les noix de toute part, et la Viviane se couvrant de cet interminable défilé des premières feuilles mortes qui est comme le convoi funèbre de la belle saison finissante, mon père alla voir M. Papon pour mon inscription à l'école; le lendemain de cette démarche décisive, la Nane me fit une tartine de rillettes, la mit avec une pomme et une petite bouteille d'eau rosie de vin dans un panier; et, brillant d'une blouse neuve, de beaux sabots « dorés au jaune d'œuf » et d'une casquette de velours qui sentait encore le coupon, je pris entre mes petites jambes le chemin de la bourgade.

Toute la maisonnée était sur le seuil du moulin, à me voir m'éloigner et décroître sous la voûte roussie des noyers, avec des papillons de mains comme si je m'en allais dans la lune.

Aucun autre écolier ne passant par là, j'étais seul. Mais, à cinq minutes du Lac, voilà nos canards qui, remontant de la rivière, débouchant des topinambours, me reconnaissent, et, séduits sans doute par mes jeunes sabots, m'emboîtent le pas et me suivent,

quoi que je puisse faire pour leur faire rebrousser chemin. De sorte que je fis mon entrée dans Saint-Yole à la tête de ces patauds que la marche avait fatigués et qui maintenant s'étiraient en queue leu leu, tenant toute la longueur et toute la largeur de la rue, ligne d'escadre qui commençait à s'inquiéter et à cancaner bruyamment : dont les chiens aboyèrent beaucoup et les bonnes gens s'émurent.

« Hé! c'est un défilé!

— Un concours de musique!

— C'est le colonel des canards qui passe! »

Les élèves de M. Papon me firent un accueil triomphal. Le maître, fort embarrassé, s'écria, en levant les bras :

« Ah! mon petit Elie, c'est une place que ton père m'a demandée, et non pas tout un banc!... Mais qu'allons-nous faire de ces palmipèdes lamellirostres? »

Fort heureusement, une femme, venue aux provisions de pain et d'épicerie, reprenait le chemin conduisant au Lac. M. Papon lui demanda en grâce de vouloir bien ramener les canards au moulin.

« Mais, dit-elle, je n'ai pas de baguette....

— Oh! la plus sage des femmes! répondit l'instituteur. Voilà une remarque qui la place au-dessus de bien de sottes grosses qui furent reines de France! Heureusement, des baguettes, ce n'est pas ce qui manque en mon école! »

Et il lui donna une longue houssine qui, si elle avait été ornée de toutes les oreilles qu'elle avait caressées, aurait ressemblé à une belle tige de balsamines rouges en pleine floraison.

*
* *

Telle fut mon entrée dans l'université, où M. Papon me versa à la section des petits, me mit une ardoise entre les mains et m'apprit à tracer des bâtonnets par centaines : il me revient parfois de ces longs jours laborieux comme le souvenir d'avoir planté de piquets toutes les vignes du Bordelais et du Languedoc.

J'eus à surmonter la difficulté de passer de la rive du patois à celle du français avec cinq ou six autres débutants qui disaient « mongettes » pour haricots, « nentilles » pour lentilles, « cagouilles » pour escargots, « écarabisses » pour écrevisses, et ainsi de suite à tout clappement de langue. Avec une patience infinie, M. Papon fut le bon saint Christophe qui, sur ses hautes épaules — car il était grand et maigre — nous transborda d'un langage à l'autre, cependant que, debout devant un tableau, nous commencions à déchiffrer des bouts d'écriture en criant tous ensemble : ou, oi, eu, on, an, in, comme par feux de bataillon.

M. Papon, debout derrière nous, manœuvrait un long roseau qui se déplaçait de syllabe en syllabe avec régularité et marquait les erreurs en se mettant à titiller : les in, les an, et les on se mêlaient alors d'atroce façon, mais il rétablissait l'harmonie en tonnant la bonne lecture au milieu de nos glapissements, sans se fâcher. Il ne s'emportait que lorsqu'on troublait l'étrange rêverie qui s'emparait par-

fois de son esprit avec une force singulière : on voyait qu'il n'était plus là.... C'était un homme à yeux bleus, derrière de petites lunettes de fer, portant la feuille d'artichaut du Second Empire, un idéologue et un abstrait. Il songeait sans doute à ces moments-là à la *Monographie de Saint-Yole* qu'il écrivait laborieusement, ou composait un de ces contes qu'il tirait de sa propre veine et nous récitait le samedi, en récompense des labeurs de la semaine. Il s'indignait qu'on le dérangeât en cette distraction féconde, fendait l'air de son roseau pour faire entendre « le hurle et le siffle » et répandait sur le délinquant une grêle de coups qu'il arrêtait à quelques centimètres de sa tête, en crépitante et inoffensive cascade de feu d'artifice.

Je ne me distinguai en rien des autres. Ni plus lent, ni plus vif. Et même, une fois que j'avais lamentablement ânonné, M. Papon me dit tristement :

« Allons, Elie, nous ne serons pas bachelier, mais meunier! »

En revanche, étant encore dans la section des petits, je lui inspirai bonne opinion de moi d'une façon très amusante. Il y avait bien quinze jours qu'il parlait aux grands des mesures de longueur : kilomètre, hectomètre, décamètre, sujet qui ne nous concernait pas, mais dont nous étions bien obligés d'entendre la rumeur verbale en cette classe mixte où plusieurs divisions se trouvaient réunies. Or, un matin, il emmène la classe sur la route du Lac, et, tout en cheminant, montre à ses grands élèves les petites bornes, fait tendre la chaîne d'arpenteur, mesurer un hectomètre : occupation qui nous con-

duisit jusqu'à notre pré, si près du moulin que j'en voyais la fumée au-dessus des noyers. Là, il demanda brusquement à ses meilleurs élèves d'apprécier de l'œil la longueur de ce pré.

Or, moi, y gardant souvent notre chèvre, au bout de cette longue chaîne dont mon père disait que c'était juste le décamètre, il me souvint qu'un matin de la semaine précédente je l'avais échappée, poursuivie en essayant de mettre le pied sur le long serpent de fer qui filait dans l'herbe; que la chèvre s'arrêtant de loin en loin pour me narguer, cinq fois je m'étais cru sur le point de réussir et cinq fois l'avais manquée : bref que ce pré devait avoir cinq décamètres.... Et dans le silence embarrassé des grands, je le dis à M. Papon.

« Quoi! s'écria-t-il, il faut que ce soit ce brimborion qui réponde, tandis que vous restez là avec un quintal de noix sur la langue! »

Et il fit mesurer le pré : j'avais dit juste à peu de chose près. M. Papon, après m'avoir cuisiné pour s'assurer que je ne savais pas cela d'ouï-dire, déclara que j'avais le compas dans l'œil et des dispositions surprenantes pour la géométrie. Fort heureusement, il n'eut pas l'idée de me mettre à l'épreuve sur les autres prés qui ne nous appartenaient pas et où je n'avais jamais gardé notre chèvre. De toute façon la bonne bête méritait la moitié de l'éloge.

Si la Nane me faisait ses contes d'une voix lugubre, toujours égale comme la récitation d'une plainte du vent, M. Papon me révéla le grand art de mimer et de bruiter un récit. Il avait, selon les personnages, une voix de tête et une voix de ventre, le mugissement du taureau ou le doux orgue de la colombe;

ses mains et ses doigts dessinaient les objets; ses grands bras, les gestes, les combats, les chutes, les emmêlements; son nez frayait un chemin dans la forêt vierge, son menton fendait les mers glacées du pôle; s'agissait-il d'un cavalier? il sautillait du fondement sur sa chaise; d'une fusillade? il martelait son bureau des deux poings. C'était passionnant. Cela était dans vos oreilles, devant vos yeux, tant il y mettait d'action. Mieux : il nous faisait participer à ce théâtre. Nous faisions tous ensemble le vent, à bouches arrondies, en bavant un peu, ou bêlions, hennissions, battions des sabots sur le plancher pour imiter une ruée de cavalerie. Mais qu'à ces moments vigoureux succédât un grand calme, pour un récit où ne se passait rien de violent, que la voix de M. Papon redevînt égale et douce, et que quelqu'un d'entre nous s'endormît paisiblement à ce ronron, alors le tonnerre éclatait dans la classe, roulait longuement, et le dormeur, arraché en sursaut à ses rêves, obtenait par sa mine effarée un succès général que n'eût peut-être pas eu le récit même. Que je m'explique : ce tonnerre était un boulet de fer datant des guerres de religion, trouvé en un mur de l'église de Saint-Yole, presse-papier en temps serein, mais que M. Papon lançait avec force sur le parquet sonore de la salle lorsqu'il voyait l'un de ses auditeurs s'esquiver par le sentier des pavots. Nos marmottes scolaires étaient ainsi tirées de leurs sommes de digestion par un dernier écho des canonnades de La Roche-Abeille, de Jarnac et de Moncontour.

De tous les contes savoureux faits par l'excellent homme et qui enchantèrent mon temps d'école — je

crois qu'il les a maintenant oubliés lui aussi — il ne reste de net en ma mémoire que celui qu'il intitulait « Où habite le Vent ». Le voici, mot pour mot, car je l'entendis bien vingt fois :

« Nicet, le garçon le plus naïf de Saint-Yole, s'était un matin planté à regarder un homme qui pêchait dans la Viviane. Le cordonnet de la ligne s'arrondissait fâcheusement, car il y avait de l'air ce jour-là.

« Soudain, le pêcheur se retourna et dit à Nicet :

« — Va dire au Vent de ne plus souffler!

« — Hé! dit Nicet, c'est que je ne sais pas où il « habite!

« — Nigaud! tu n'as qu'à le demander et on te le « dira bien! Te voilà deux sous pour la commission. »

« Nicet prit les deux sous et partit à la recherche du domicile du Vent. Il vit passer à la hauteur de son nez une graine de platane, légère dans ses longs fils blancs, pareille à une houppette.

« — Petite graine, lui dit-il, dis-moi où habite le « Vent qui te porte?

« — Le Vent ne me porte pas! répondit la prétentieuse graine d'un ton vexé, je vole de mes propres « ailes. »

« Lathoumétie, as-tu fini de te fourrer les doigts dans le nez? »

« Alors Nicet s'adressa à la rivière qu'il suivait :

« — Rivière, dis-moi où habite le Vent qui te « ride?

« — Où as-tu vu que j'aurais des rides? lui ré« pondit la coquette rivière en colère. Ma peau est « fine et lisse, ne t'en déplaise! »

« Plus loin Nicet vit passer un chapeau de paille

que le Vent avait enlevé de la tête d'un monsieur et qui roulait lourdement en zigzags.

« — Chapeau, dis-moi où habite le Vent qui te « pousse?

« — Le Vent ne me pousse pas! s'écria le chapeau. « Je fais de ma propre volonté et de ma propre « force une démonstration : savoir que l'ovale roule « mieux que le rond.... »

« J'en vois un autre dans le fond de la classe qui ne m'écoute pas! »

« Là-dessus, Nicet vit une cheminée qui dégorgeait de la fumée que le Vent tourmentait.

« — Cheminée, dis-moi où habite le Vent qui brasse « ta fumée?

« — Le Vent ne brasse pas ma fumée! répliqua « la cheminée d'une voix aigre. C'est moi qui me « sers de lui comme d'un peigne pour changer ma « coiffure, tantôt à plat, tantôt bouffante, et suivre « la mode des dames de Saint-Yole. »

« Le pauvre Nicet allait se décourager lorsque passa un chemineau qui raccommodait tout ce qui en avait besoin : scies, parapluies, saladiers et lanternes. Il lui demanda :

« — Monsieur le raccommodeur de faïence et de « porcelaine, connaissez-vous le Vent?

« — Oui certes! répondit l'homme, j'ai encore « arrangé son grand soufflet la semaine dernière!

« — Il ne souffle pas avec ses joues? dit Nicet « étonné.

« — Non pas! il est trop grand seigneur pour cela!

« — Trop grand seigneur..., dit Nicet tristement. « Alors si je trouve où il habite, il me chassera sans « vouloir m'entendre!

« — Non! dit le chemineau. Celui qui trouvera son « domicile, deviendra son maître, pourra lui com- « mander, sera le roi du Vent. »

« Et il s'en alla en riant. Nicet, debout au milieu du chemin, réfléchissait.

« — J'ai pris les deux sous, je dois donc faire la « commission du pêcheur. Et puis, j'aimerais tant « être le roi du Vent! »

« Il se voyait déjà lui donnant l'ordre de faire tourner les moulins, de pousser les navires, de séparer sur la pelle des vanniers le grain de la balle, de sécher les lessives étendues, ou plus simplement de s'arrêter et de laisser les pêcheurs tranquilles.

« Avec une ardeur nouvelle, Nicet se remit donc à chercher la maison du Vent. Il traversa des prés, des bois, des landes et ne sut plus où il se trouvait. Il aperçut alors, sur une colline, un vieux château à demi ruiné dont les toits et les tours étaient chargés de girouettes grinçantes : il était arrivé à Jumilhac-le-Grand, en Limousin.

« Sans rencontrer personne, par un escalier en colimaçon, il grimpa au sommet de la tour la plus mince et la plus haute qu'on appelait le « Chapeau du Marquis ». Et, en montant, il entendait le Vent gémir dans le vieux château plein de trous, de fentes et de lézardes.

« Il passa la tête dans un fénestron et vit qu'il dominait les toits et les girouettes découpées en forme de lions, de loups, d'ours et de bêtes étranges qu'il ne connaissait pas.

« L'une d'elles se trouvait juste en face de lui et le regardait en souriant. Cette girouette vivante avait la silhouette d'une reine découpée dans le zinc.

« — Que cherches-tu ici, mon enfant? lui demanda la reine des girouettes.

« — Madame, dit Nicet, n'est-ce point le château « du Vent? »

« La reine se mit à rire :

« — De quel Vent veux-tu parler? Car il n'y a que « des Vents, plus nombreux que les pétales d'une « rose. Et ils n'ont point de demeure. Ils sont tou- « jours à couler dans l'espace, de la montagne à la « plaine, de la plaine à la mer, à la fois partout et « nulle part. »

« Nicet faisait un nez si drôle que la reine lui demanda :

« — Pourquoi voulais-tu savoir où habite le « Vent?

« — Pour en être le roi, dit Nicet. Pour lui com- « mander tout ce que je voudrais....

« — Le seul vent dont tu puisses être le roi, lui « répondit gravement la reine des girouettes, c'est le « petit souffle qui sort de ta bouche.... Qu'il reste « pur et ne porte jamais une parole de méchanceté, « de sottise ou de mensonge.... Maintenant, mon « enfant, il te faut reprendre la route de ton village. « Tu auras un guide. Va.... »

« Nicet redescendit du Chapeau du Marquis. Sur le seuil de la tour une hirondelle l'attendait, qui le reconduisit jusqu'à Saint-Yole, en rasant le sol devant lui comme les jours où elle annonce l'orage. »

Telle était la fraîcheur d'invention poétique de mon bon maître. Mais, ai-je déjà dit, ce fabuliste avait l'ambition de se hausser à l'historien : il voulait écrire la monographie de Saint-Yole depuis la Création jusqu'à nos jours. Et il consacrait ses jeudis à

fouiller dans les vieux papiers de la mairie, des greniers du bourg, du château, de la sacristie, s'absentant parfois à Périgueux pour en revenir couvert de la poussière des archives départementales. Vous verrez par la suite de quelle importance devaient être ces études pour nous autres, meuniers du Lac. Il est seulement regrettable qu'elles lui aient fait négliger d'écrire ces contes, qui eussent constitué un livre charmant.

*
* *

Ces débuts scolaires, tout à fait quelconques, ne découragèrent pas mon père de ses projets les plus chers et les plus longuement médités.

Resté seul à cinquante ans avec deux fils, Léonard Comborn avait décidé que Joachim, l'aîné, serait « le meunier son successeur », et que l'autre, Elie (moi), deviendrait « avocat meunier de paroles » disait-il, avec bonne humeur et fausse modestie.

Il n'avait donc laissé Joachim entre les mains de M. Papon que le temps d'apprendre à lire, écrire et compter, et l'en avait retiré à douze ans, l'année d'avant mon inscription : j'avais pris sa place encore toute tiède sur les bancs scolaires.

Pour concevoir la décision qui me concernait, mon père avait plutôt consulté ses propres goûts que les miens, à vrai dire encore en graines dormantes. Car Léonard Comborn avait une tête forte, faite comme un beau pot, plantée par un cou puissant sur des épaules athlétiques. Son regard bleu était direct, inci-

sif, pénétrant; on en était vivisecté, on s'y sentait dissoudre; et dans les moments de colère, il vous le posait sur le visage comme une brûlure de soufre. Sa langue avait une éloquence naturelle qui donnait du fouet et de l'aile au patois. Il savait (au plus secret de sa modestie) son exceptionnelle intelligence de plébéien brusquement avantagée par une sorte de capitalisation intellectuelle de ses ancêtres somnolents, et regrettait de n'avoir pu faire des études qui l'eussent sans doute porté très haut. Il comptait donc sur moi pour prendre sa revanche.

Ses débuts au Lac avaient été pénibles. Son père lui avait laissé une succession embarrassée de procès, tant avec les chicanous de la famille qu'avec des voisins envahissants : questions d'héritage, contestations de bornage, ombre d'un poireau et pénombre d'un chou. Il avait donc dû déployer comme l'énergie, la ruse et la ténacité d'un roitelet capétien pour défendre et sauver son modeste domaine. Cela l'avait conduit à se former une haute idée du droit et à y fourrer le nez. Mirage de l'abstrait! Qu'on se représente le prestige que revêt aux yeux d'un homme qui sait tout juste lire et écrire, qui vit au ras de l'herbe, cet amas effroyable de textes enchevêtrés, espèce d'arbre millénaire, les racines plongeant dans le passé, les branches se multipliant et renouvelant sans cesse leurs feuilles innombrables, et dont l'ombre, plus dangereuse que celle du noyer, s'étend sur les moindres actes de l'individu! Le paysan le considère avec une respectueuse épouvante et ne s'en approche, poussant son avoué comme un bouclier, que s'il croit y voir luire une pomme d'or qu'il espère cueillir en avançant sournoisement la main. Mais lui, Léonard

Comborn, s'était mis en tête d'y faire hardiment une petite escalade de dénicheur, dût-il y rencontrer la chouette, présage de malheur, ou le serpent, gobeur d'œufs d'oiseaux. Que diable! la pointe de cet arbre d'enfer devait bien être dans le ciel bleu!

Je le vois encore, debout, à ses moments de loisir, dans la petite fenêtre de notre cuisine, un dictionnaire de droit comme un missel entre ses mains blanches de prêtre farinier, épelant à voix sourde, avec lenteur, en un murmure sifflant de messe basse, ces textes difficiles auxquels il appliquait toute sa lucidité. Il s'était ainsi, peu à peu assimilé une foule de notions solides qui le rendaient redoutable aux hommes de loi, avocats, avoués, notaires, greffiers, trop enclins à considérer de haut ce profane au chapeau poussiéreux, sans plus de méfiance que Goliath pour les pommes cuites que David cache en sa musette. Appelé par ses voisins, ses amis, à les défendre contre les robins et les assureurs, Léonard Comborn avait eu, à maintes reprises, l'occasion de clouer des becs imprudents par un savoir exact brusquement démasqué, une interprétation éloquente et torrentielle : le récit de ces joutes victorieuses faisait son orgueil. Ses victimes lui avaient naturellement attribué plus d'astuce et de moyens qu'il n'en possédait en réalité.

On disait :

« Le meunier du Lac, c'est un rude lapin! Il broute du Dalloz à longueur de journée! »

A notre table, la conversation était souvent de droit et de tort. Il nous expliquait de petits points curieux où l'on voyait les choses lourdes et solides de la vie grimper sur les échasses de paille des légistes; et

quand il était arrivé au bout de son coupon, il l'avouait en ajoutant :

« Ceci me dépasse! Elie nous l'expliquera plus tard! »

Un jour que M. Papon était venu au moulin et qu'ils causaient amicalement assis sur le banc devant notre porte, j'entendis mon père dire au maître d'école, en une confession subite :

« Ah! si ce petit apprenait bien... je n'hésiterais pas à me saigner aux quatre veines pour lui faire faire des études....

— Quelles études?

— De droit!

— De droit! s'écria l'instituteur, quelle erreur! Votre enfant a des aptitudes pour les mathématiques, particulièrement pour la géométrie!... »

Et il lui conta la sûreté de mon coup d'œil pour mesurer le pré au décamètre; le pauvre homme en était resté sur cette impression.

Mon père, surpris, répondit que, droit ou autre chose, l'essentiel était que je fisse mon chemin par la tête, la plume et le papier.

Car tout se réduisait à ceci : Léonard Comborn avait fait le rêve de Jacob. Il l'avait fait en même temps que le facteur, le gendarme, le tonnelier et tel métayer du pays. Il avait vu sortir de ses entrailles et s'élever très haut mieux qu'une échelle : un escalier de préfecture, de faculté, d'académie, de cour d'assises, de palais législatif ou d'Elysée. Peu importait la nature de mes études pourvu qu'elles m'élevassent.

Ce qu'il y a de terrible aujourd'hui, c'est qu'aucune de ces échelles ne redescend vers la bonne

terre, toutes montent vers les nuages. L'homme le plus chétif veut que son rejeton devienne « un grand monsieur ». Ledit rejeton est fermé aux lettres, clos aux chiffres, bouché aux sciences, muré aux arts, mort au sacerdoce, n'a absolument aucune aptitude, aucun talent, aucun appel profond, c'est une intelligence moyenne, née pour un emploi subalterne, n'importe! l'ambition paternelle en encombre les écoles, le précipite aux examens, le rue aux concours qu'il obstrue par sa masse de troupeau; et l'on voit s'élever aux hautes fonctions, à force de persévérance bovine, des gens tout étonnés, bien anxieux de s'y trouver, et souvent tristes de la secrète pensée que leur bonheur était à fleur de terre — de plain-pied avec les cornichons.

Quand, dans les lueurs d'aurore de ma dixième année, je commençai à comprendre que les préméditations de mon père étaient de me mêler à cette cohue de transfuges, une grand-peur s'empara de moi. Les continuelles confrontations de l'école m'avaient appris que j'étais loin de surclasser mes camarades : je me tenais même pour un peu bête, faute d'aller au bout de ma pensée. Je discernais vaguement un avenir d'ennui, de dégoût, de maux de tête, d'échecs humiliants, et je me dépêchais de penser à autre chose. Si je devais devenir « quelqu'un », ce serait par la force du bois ou par heureuse conjoncture. On sait assez d'astronomie à dix ans pour se croire né sous une bonne étoile, fût-ce la plus petite de toutes, un grain de poussière lumineux.

*
* *

J'étais entré dans ma dixième année lorsque la Nane fit une chute sur les pierres usées de l'entrée et ne put se relever : le médecin vint, dit qu'elle s'était cassé le col du fémur et que, vu son âge, il n'y avait aucune chance de la revoir sur pied. Il s'en alla là-dessus, sans parler de revenir. Mon père, qui ne plaçait aucune confiance dans les moyens de cet homme, fit atteler notre mule et conduisit la malade au meilleur rebouteux du pays. Celui-là fut encore plus catégorique, n'avança pas même la main pour toucher la malade... et voilà notre pauvre vieille servante condamnée à rester immobile dans son grand lit enveloppé de rideaux, au fond de la cuisine; et voilà le Moulin du Lac une seconde fois privé de l'âme et des mains d'une femme.

Mon père chercha en vain une servante. Toutes les jeunes filles du pays préféraient se placer à la ville. Le Moulin du Lac en son désert, fi! fi! Et en l'occurrence, nous serions tombés bien bas sans mon grand frère Joachim. C'est lui qui se chargea du ménage, fit la cuisine, lava et repassa le linge, nous retint de devenir loqueteux comme des bohémiens et nous nourrit de soupes infâmes. Il nous fit bien voir qu'il avait beaucoup appris en aidant de temps en temps notre vieille servante, entre deux coups de meule, et cela ne l'empêcha pas de rester le bras droit de mon père au moulin. Il fut en outre l'infirmier de notre vieille malade qui, chevrotante de sanglots, le bénis-

sait comme son fils toutes les fois qu'il refaisait son lit ou lui apportait un bouillon. Cette surcharge ne l'accabla point; elle ne fit que rendre plus sérieuse sa noble et belle figure d'archange : M. Papon le comparait toutes les fois qu'il passait au Lac au Gaston de Foix qui se voit sur le tombeau de ce héros à Ravenne, et c'était si vrai que, lorsque j'ai vu plus tard une gravure de l'œuvre de Bambaja, j'ai pleuré. A dix-huit ans, grand d'un mètre quatre-vingts, il avait sur son beau visage frais, imberbe comme celui d'une fille, la gravité d'un homme de trente ans. Pauvre Joachim! il n'avait jamais joué en son enfance solitaire! Ses amusements avaient été d'aider mon père, de travailler; je suppose que sa seule joie avait été ma survenue, ma compagnie de petit frère; et il m'avait consacré tous ses moments de courts loisirs pour m'emmener avec lui dans le Terme tailler des sifflets, poser des moulineaux sur la Viviane, lever en barque les nasses de l'écluse, peu parleur, m'écoutant babiller, souriant sans répondre, et se pliant comme un bon chien à toutes mes volontés.

Cependant, la pauvre Nane passait son temps à pousser du fond de son lit des soupirs qui nous fendaient l'âme. Cette vieille femme, si énergiquement active, pendant près de quatre-vingts ans, ne pouvait concevoir maintenant son immobilité, son inactivité. Elle se reprochait d'être devenue une charge pour nous.

« Ah! mon maître! disait-elle à mon père, tout ce que je vous ai donné, je vous le reprends maintenant! Il vaudrait mieux que je meure! » A quoi mon père répondait des bredouillements attendris, grognés. Elle voulut, pour échapper au néant de sa situation,

essayer de coudre, de tricoter, pour servir encore, mais ses forces diminuaient avec rapidité, ses yeux se brouillaient, ses mains lasses laissaient retomber l'ouvrage. Il devint évident que, n'ayant plus l'entrain du travail, elle allait à la longue s'en aller de dessèchement, comme une plante qui, ayant donné ses fruits, n'a plus aucune raison de vivre.

A ses faiblesses se mêlèrent bientôt des égarements. Elle se croyait redevenue jeune bergerette, se voyait dans les prés de ses jeunes années, rappelait ses moutons écartés, excitait ses chiens, se fâchait même, ou bien se mettait à rire, à faire des roulades de bachelette, et mon père disait alors qu'elle écoutait son bon ami d'autrefois lui dire des douceurs et des plaisanteries. Qu'il était donc étrange de penser que, dans cette vieille tête égarée, luisait un soleil éteint, brillait une herbette flétrie depuis plus d'un demi-siècle! Entre ces plongées dans le passé, elle redevenait lucide, me voulait auprès d'elle et me redisait les contes qui m'avaient le plus intéressé, d'une voix redevenue faible et fraîche comme celle d'un enfant.

Je l'avoue à ma honte : j'aimais la Nane comme une mère, mais il me déplaisait de rester longtemps en tête-à-tête avec elle sous ses grands rideaux. La vue de son visage, où se dessinait le rictus définitif m'épouvantait; la mort que je sentais gagner en elle, vivre en elle, m'inspirait un insurmontable dégoût. Il me tardait que Girouetti et Girouetta fussent privées d'huile, que la fourchette et la cuillère fussent réconciliées, pour m'échapper, regagner les bords de la Viviane ou les fourrés du Terme, retrouver des choses vivantes, neuves, inentamées... car voici

bien un autre aveu : J'étais devenu braconnier....

Mon père, qui pensait m'envoyer au collège après le certificat d'études, l'approuvait.

« Je ne donnerais pas un coupeau d'oignon, disait-il, d'un avoué ou d'un avocat qui n'a pas appris dans son enfance à tendre des cordes ou à poser des lacets ! »

Je consacrais donc à ces œuvres sournoises tout le temps que me laissaient la classe et les petits travaux qui étaient mon département au moulin. J'avais acquis une habileté déjà grande à reconnaître les coulées du lapin sauvage et à le prendre à la cravate de laiton, ou à capturer la corneille au cornet de glu. Mais, fils de meunier avant tout, c'est plutôt à l'écaille qu'au poil que j'en avais. Je remuais notre fumier comme un Romain, ou les endroits frais de notre jardinet, pour trouver les beaux vers qui gantent les grands hameçons cruels des cordes de fond, tendues à la nuit tombante par le moyen d'une lourde pierre lancée au loin des eaux noires. Et le lendemain, à la fine pointe de l'aube, levé sans bruit, quand mon père et Joachim dormaient encore, la Nane seule, au bout de sa longue insomnie me soufflant d'être prudent, j'allais relever les cordes chargées d'anguilles convulsives, entre une herbe trempée de nuit et de rosée et un grand ciel où le jour naissait comme un enfant. L'air était frais. Notre coq encore enfermé répondait à vingt autres, la plaine commençait à dégager de l'ombre les dômes de ses noyers, les plumets de ses peupliers, l'espace restait immobile, c'était un moment de bonheur parfait.

Et c'est ainsi qu'un matin, partant pour ces relevées fructueuses, je butai sur Marie. Je crus tout

d'abord à un tas de guenilles sur les marches de notre porte, puis cela ayant pris forme humaine dans la lumière incertaine d'entre chien et loup, à un vagabond venu s'écrouler là de fatigue et de faim. « Hé, l'homme! » Cela remua, bougea, se redressa; et au lieu d'une vilaine face mal rasée et crasseuse, je vis un beau visage de fillette se relever vers le mien, ou du moins ce qu'on en peut voir dans un mouchoir noué sous le menton, à trois heures du matin.

Paillasson, notre vieux chien, qui n'avait pas aboyé, dormait auprès d'elle, à ses pieds.

« Que faites-vous là?

— Ah! je dormais! dit-elle, en se remettant debout avec peine, toute raidie qu'elle était par la fraîcheur de la nuit! Je n'ai pas pu aller plus loin, j'étais si fatiguée! Je suis tombée là... excusez-moi!

— Qui êtes-vous?

— On m'appelle Marie.

— D'où venez-vous?

— Du Vigneau. »

C'était le lointain hameau d'un autre canton.

« Où allez-vous?

— Je ne sais pas.... »

Là-dessus arriva mon père, pieds nus, la main encore occupée à sa culotte, ébouriffé, les yeux bouffis de sommeil; et, d'une voix enrouée :

« Qu'est-ce qu'il y a, Elie?

— Une fille qui dormait devant la porte.... »

Le meunier la considéra d'un air ahuri.

« Tu as passé la nuit ici, petite?

— Oui.

— Tu es une baraquaine? »

On appelait ainsi les Gitans au pays de Saint-Yole; et il est bien vrai qu'elle en avait la mine, le fin profil oriental.

« Non!

— D'où viens-tu?

— Du Vigneau....

— Et où vas-tu de ce pas? »

Elle baissa les yeux, eut un léger mouvement des épaules qui voulait dire : partout, n'importe où, ailleurs.

« Chez qui étais-tu?

— Chez les Picard.

— Et tu les as quittés?

— Oui.

— Ils savaient que tu t'en allais?

— Non.

— Tu ne veux pas y revenir?

— Non.

— Depuis quand n'as-tu rien mangé?

— Depuis... avant-hier soir.

— Hum, entre, petite, il est temps que tu prennes un peu de soupe avec nous. »

Elle hésitait. Seule en face de mon père, visiblement elle se serait sauvée. Ma présence la rassurait. Elle entra. Nous étions, à cinq doigts près en ma faveur, de la même taille.

« Elle doit avoir trois ans de moins que toi, Elie. Quel âge as-tu, mon enfant?

— Onze ans.

— Je le pensais bien. Entre donc. Montons à la cuisine. »

Joachim, cependant s'était levé. Il avait ranimé les braises d'une bourrée; le feu était en fleur et dehors



JE VIS UN BEAU VISAGE DE FILLETTE...

se parachevait le grand jour. On entendit la Nane crier du fond de son lit :

« Ne la laissez donc pas là debout comme un cierge! faites-la asseoir et chauffer près du feu!

— Oui, dit mon père, assieds-toi, petite, n'aie pas peur de nous : nous ne sommes pas des charbonniers.... Que faisais-tu chez les Picard?

— J'étais domestique... je faisais de tout.

— Tu sais faire la soupe?

— Oui.

— Coudre? tricoter?

— Oui.

— Soigner les bêtes?

— Oh, oui! »

Nous l'examinions franchement. Elle était très pauvrement vêtue, avec des bas troués dans des souliers ignobles, trop grands à y mettre un oignon. Son mouchoir, retombant dans son cou, la révéla très brune, avec un visage ovale et frais sous une peau mate, des traits réguliers noblement, les yeux très noirs, très beaux, le regard empreint d'une timidité presque farouche. Mon père, Joachim et moi la regardions maintenant manger en silence, avec une avidité qu'elle s'efforçait de maîtriser. Enfin, le meunier lui dit :

« Tu n'as pas l'air d'avoir jamais été bien heureuse, Marie? »

Elle voulut répondre, fit non, de la tête, s'étouffa de soupe et, se cachant le visage, se mit à pleurer de façon profonde et amère. On entendit comme l'écho de ses sanglots à l'autre bout de la cuisine; c'était la Nane qui pleurait aussi.

« Allons! allons!... dit mon père. Bois un peu de

vin là-dessus, un chabrol te remettra, pauvre enfant. Mais tu as aussi un nom de famille? »

Elle hésita, puis dit, en essuyant les larmes de ses doigts sur son visage soudainement fripé :

« Oui,... Afriquet.

— Ah!... » dirent ensemble mon père et mon frère. Ils se regardèrent et n'ajoutèrent rien.

« C'est..., voulut dire la Nane.

— Bon! bon! » dit mon père de sa plus grosse voix. Et la vieille malade ravala sa langue elle aussi.

Ainsi commença autour de Marie un mystère que je fus long à percer.

*
* *

« Petite, dit enfin mon père, quand nous eûmes tous déjeuné, tu ne peux pas tout de même repartir ainsi, sans savoir où le chemin te conduira. Les gendarmes finiraient par t'arrêter et te ramèneraient tout droit chez les Picard. Est-ce que ça te ferait plaisir?

— Ah! dit Marie, j'aimerais mieux me jeter dans votre écluse!

— Bon! alors, voici ce que nous allons faire : tu vas attendre ici, chez nous, c'est le Moulin du Lac. Tu nous aideras un peu quand tu seras reposée — tu vois, notre Nane est malade en ce moment — moi, je m'occuperai de toi pendant ce temps-là. Je ferai des démarches pour t'assurer de rester libre. Après, tu choisiras : demeurer avec nous, ou prendre une place ailleurs. Est-ce que cela te va?

— Oh! oui », dit Marie. Et elle ajouta : « Merci, monsieur.

— Dis : merci, meunier. Tu vois bien que je ne suis pas habillé en dimanche? Et c'est ici une maison qui chante. »

La fillette sourit.

« Elle s'apprivoise, la pauvre petite mésange, dit mon père.

— Je lui dirai ce qu'il faut faire! » cria la Nane.

Mais Marie n'en avait pas besoin. Déjà, elle se rendait utile en levant les assiettes creuses, débarrassant la table, donnant un coup de torchon et un paraphe de balai.

« Attelle la mule! dit mon père à Joachim : je vais de ce pas au Vigneau. Il faut arranger cette affaire tout de suite. Elie, n'oublie pas qu'il va être l'heure d'aller à l'école!

— Est-ce que Marie va rester avec nous, père?

— Je le souhaite. Elle te plaît? Vous vous entendriez bien? »

Si j'avais répondu j'aurais dû dire : je l'aime déjà. Mais, ce qui était une façon de l'exprimer, je rougis bêtement, elle aussi, et nos yeux se lièrent tout à fait d'amitié commençante. J'aurais bien voulu rester : avec ce diantre de prochain certificat, il fallait marcher. Quand je quittai le Lac, Marie épluchait des pommes de terre comme si elle avait été chez nous depuis toujours. Joachim était au moulin et mon père roulait en mission diplomatique sur le chemin du Vigneau.

Il reparut à midi, content. J'étais, moi aussi, revenu de l'école, ayant oublié en cette surprenante matinée

d'emporter mon dîner, et marqué de trois mauvais points pour « distraction générale ».

« Petite, dit-il, bonne nouvelle! les Picard ne veulent te reprendre à aucun prix. Je vais m'arranger avec l'administration pour te garder ici, si tu veux rester avec nous : je ne pense pas que tu y sois malheureuse. »

En guise de réponse, Marie Afriquet se remit à pleurer, mais de joie; et c'est ainsi qu'elle devint notre petite servante au Moulin du Lac, y entra comme un rayon de soleil, le matin où j'oubliai de lever mes cordes chargées d'anguilles.

Huit jours après, l'intérim ménager de Joachim prenait fin : Marie savait les rythmes de notre maison comme si elle y était née. La misère, cette rude école, avait donné à cette enfant la valeur d'une servante accomplie pour tout ce qui touche au bien-être des hommes; en outre, une robustesse à toute épreuve, un tempérament d'esclave romaine. Nous eûmes une maison propre et rangée, de bonnes soupes, du linge frais, bien repassé et rapetassé. Nos bêtes furent parfaitement soignées. La Nane eut une infirmière sur laquelle elle ne tarissait pas d'éloges chevrotés qui, chez cette vieille prêtresse rustique, atteignaient parfois à un lyrisme étonnant, mêlé à cette ironie que les humbles aiment à retourner contre eux-mêmes : « Heureux sera l'homme qui t'aura, Marie! » « Tout ça que tu me donnes de tes bonnes mains, que Dieu te le rende en roses sur tes joues! » « Grâce à toi, je vais tranquillement souffler ma dernière chandelle! » « De là-haut aux cieux, je t'aiderai ici-bas, si saint Pierre ne m'occupe pas trop en ses cuisines. » Mais les dons que révéla Marie sont, en d'autres

femmes, gâtés par le caractère : une bonne ménagère a souvent les rudesses, les impatiences d'un adjudant. Elle, point : adroite, rapide, silencieuse, n'oubliant rien, exacte sur le temps, d'une humeur égale, la contenance toujours soumise et timide, visiblement nous aimant déjà, se sentant des nôtres, avec la seule crainte de mal nous servir ou de nous déplaire. Mon père disait que nous avions trouvé une petite fée.

Il s'occupa de l'habiller convenablement, fit venir une couseuse de Saint-Yole pour lui constituer un trousseau de linge de corps et une garde-robe, et il prit à la poste un livret de caisse d'épargne à son nom. Il regrettait qu'elle ne sût pas lire et décida qu'après le certificat d'études, avant mon départ au collège, je prendrais le temps de lui donner des leçons pendant les vacances. J'eusse volontiers commencé tout de suite, mais M. Papon nous accablait de devoirs : l'approche de l'examen le rendait nerveux. Je me revois, travaillant tard à la lueur du caleil tandis que Marie, qui essuie la vaisselle près de moi, pose les assiettes avec précaution pour les empêcher de « chanter », et que Paillasson, roulé devant le feu, soupire d'aise de n'avoir point d'examen à passer. Ce mot de « chanter » venu sous ma plume me fait songer que j'allais oublier de dire que Marie, maintenant plus à l'aise devant nous, avait en travaillant des moments d'allégresse qui la faisaient s'oublier en quelques notes de vagues refrains d'airs rustiques, musique timide et courte comme celle des oiseaux de muraille.

En mai mourut notre pauvre Nane, délivrée du tourment de nous laisser en peine puisque Marie était là. Nous étions seuls, avec quatre porteurs de nos

amis, pour accompagner son cercueil jusqu'à Saint-Yole. C'était une infime créature qui s'en allait. Pourtant, aux premières maisons du bourg, une dizaine de vieilles femmes se joignirent à nous : ces anciennes étaient comme des professionnelles de l'escorte funéraire : elles suivaient tous les enterrements. Et, derrière cette petite troupe, notre vieux Paillasson, que menaces ni pierres n'avaient pu convaincre de rebrousser chemin.

Notre vieille servante fidèle, n'ayant que nous au monde, allait être enterrée dans notre tombe, auprès de ma mère. Mon père l'avait voulu ainsi : ses longs services sous notre toit en avaient fait un membre de notre famille.

Au cimetière, comme on allait laisser filer les cordes, le curé dit au fossoyeur, qui avait les moustaches humides de vin blanc, qu'il se trompait en sa manœuvre.

« Placez le corps, dit-il, la tête à l'orient. »

Il fallut faire tourner le cercueil sur la tombe béante. Moi je pensais : « Girouetti, Girouetta, qu'est-ce que cela peut bien y faire? Dieu doit recevoir d'un bon visage ceux qui ont vécu comme elle, par quelque bout qu'ils se présentent. »

Quelque temps encore flotta dans notre cuisine comme un amer relent de mort et de funérailles; et puis Marie sut charmer cette tristesse de notre air, et doucement l'ombre de la Nane s'endormit, bercée dans notre souvenir.

Mon père, traitant Marie comme sa fille, Joachim et moi la considérions comme notre sœur. Quelque chose retenait pourtant ce sentiment de réaliser sa plénitude en mon cœur. Le mystère qui entourait

l'origine de la petite servante me préoccupait sans que j'osasse en lâcher le moindre mot. Je sentais le meunier inentamable là-dessus. Et voyez ma folie : ayant lu à cette époque malgré les charges dont M. Papon nous écrasait, quelques passages des *Mille et une Nuits,* et aussi les *Contes* de Perrault, j'en eus la tête tournée, et n'allai-je pas me figurer que Marie était une espèce de Peau d'Ane réfugiée chez nous? Sa beauté, qui la rendait si différente des petites filles que je voyais à l'école, sa peau brune, ses cheveux noirs, son profil fier et un peu sauvage, son regard à la fois timide et noble, son nom enfin, tout me convainquait qu'elle ne pouvait être la première venue. Et je m'en fus sottement dire au pauvre Jehan que nous avions pour servante une princesse dont le père était un roi habitant aux déserts d'Afrique, en un palais de corail blanc entouré de hautes terrasses embaumées; qu'il possédait dix mille chameaux, mangeait des confitures sèches et buvait du café bleu dans des tasses en cristal de roche.

Le café bleu était de mon invention.

Le Jehan m'écoutait patiemment en écossant des haricots dans un sac tendu en creux sur ses genoux : il était habitué à mes fables depuis l'offrande des perles d'escargot et d'autres enfantillages qui avaient suivi. A la fin de mes vantardises, il me demanda :

« Mais tu ne m'as pas dit le nom de cette princhèche?

— Oh! c'est un nom qui cache le vrai. Il ne fait que rappeler d'où elle vient : elle se nomme Marie Afriquet. »

Oyant quoi, le Jehan leva au ciel ses grands bras

maigres et laissa rouler par terre son panier de haricots.

« Tu es fou? c'est la fille du guillotiné! C'est la graine à l'achachin du père Bardot de la Pallein! »

Et, sans ambages, il me révéla la vérité sur ma princesse africaine.

Le père de Marie était le *Loup* qui avait tant effrayé mes premières années, lorsque tout le pays de Saint-Yole mis en émoi par les allées et venues des gendarmes, battait l'événement au fléau des langues.

Parce que je pense surtout par images, voici les tableaux qui se succédèrent devant mes yeux tandis que, redevenu paisible, ramassés ses haricots, le Jehan se remettait à les égrener et parlait d'une voix glapissante, chuintant beaucoup et bavant un peu sur son menton crasseux, en proue de sabot :

Premier tableau : les silhouettes picaresques de Lalouette et d'Afriquet, maigres, mal rasés, loqueteux, faméliques, le regard cynique et toujours posé de côté comme un aviron; une éternelle cigarette mouillée pendant sur le menton, les mains dans les poches. Lalouette, barbier à Saint-Yole, Afriquet, facteur des postes, révoqué pour vol et « vivant de ses rentes ». L'un et l'autre tenant casa pouilleuse dans une de ces grangelettes rurales si délabrées, si lézardées, si penchantes, que les propriétaires en ont retiré leurs chèvres, leurs lapins, leurs fagots, et ont abandonné au linceul blanc des carottes sauvages le terrain d'alentour. L'un et l'autre ayant femme jaune et creuse, peignée en pattes d'araignée, avec une ribambelle de mioches, les deux derniers à la mamelle et dans les jupes. Trouvant en cette misère chaque

matin aggravée de quoi payer le permis qui autorisait le port du fusil et masquait leurs maraudages d'une apparence de chasse légale. La terreur des poulets, des pintades et des pigeons d'alentour. La terreur au second degré des bonnes gens. Mêlant parfois un humour insolent à leurs méfaits, comme ce plat d'os rapportés bien récurés en un four mis au pillage pendant que la noce était à l'église.... J'avais dû, étant encore un marmot vacillant sur ses jambes, les voir passer devant le moulin. Il faut se reporter à ces gueux qu'Henriot a dessinés de son bout d'allumette pour illustrer les calendriers à effeuiller.

Second tableau : Afriquet et Lalouette marchent par les bois et les friches, évitant routes et chemins. Ils ont leurs fusils, la chasse est ouverte. Ils chassent. C'est le 24 août, jour de la foire aux dindons de Ligueux.

Ils savent que Bardot, vieillard sexagénaire, doit se trouver seul en sa maison de la Pallein, où jadis Afriquet a été domestique; seul, parce que le jour de la Saint-Barthélemy vide irrésistiblement les fermes de tout ce qui peut marcher, maîtres, enfants, valets, femmes, et les vieilles, les vieux et les stropiats encore mobiles, ces derniers arrivant à Ligueux quand la foire est finie et qu'il n'y a plus, dit-on, qu'eux en fait de dindons. Lui, Bardot, est podagre, vissé à son fauteuil, esclave de ses cannes. Ils savent en outre qu'il a retiré trente mille francs de la banque pour distribuer à ses gendres un reliquat de dot. La rencontre d'un facteur bavard, ancien collègue d'Afriquet, les en a instruits. Raison de plus pour que le bonhomme soit resté chez soi, à couver le magot; et belle occasion d'aller lui demander un rafraîchissement.

Bardot accueille bien Afriquet, son ancien « vale », et se dispose, en geignant sur ses bâtons, à leur offrir à boire. Conversation : la pluie, le beau temps, les récoltes, la chasse, les infirmités du vieillard. Moment d'affreuse hypocrisie. Bardot dut sentir une absence de naturel inquiétante chez Afriquet, qu'il connaissait bien. Brusquement, l'assommade à coups de crosse, verres et bancs renversés, coups sourds, halètements, râles, puis fouille hâtive du logis. « Cela s'est passé si vite, dit le Jehan, que l'âme de Bardot est sortie de la cuisine avant le chat, qui, pourtant n'avait pas été long à prendre la porte. Le chien? Il était à Ligueux lui aussi. »

Troisième tableau : Au retour, déçus, les deux assassins s'arrêtent dans une auberge de Sarliac pour casser la croûte. Lalouette, le moins endurci des deux, ne peut manger. Afriquet l'y encourage par un mot qui lui coûtera cher, l'aubergiste l'ayant trouvé singulier et donc enregistré :

« Allons, mange! Moi, je mangerais, même si je venais de tuer un homme!

— Eh bien? demande la femme de Lalouette qui est une franche coquine, avez-vous fait bonne prise? »

Le perruquier répond :

« Nous n'avons trouvé que cinq cents francs et il a fallu tuer l'homme! »

Autre mot qui, rapporté par l'un de ses enfants, le perdra.

Le Jehan savait tout cela par cœur.

L'enquête, longue et maladroite, tâtonne, s'égare, revient sur ses pas, emprisonne un gendre de Bardot, puis une vieille procureuse du hameau de La Pallein. L'opinion publique bourdonne, désigne les assassins,

crie leurs noms aux sourds du parquet, les force enfin à regarder du côté de Saint-Yole. Apparition des gendarmes. Lalouette les aperçoit au moment où il se rase sous le figuier, seule parure de son misérable logis; son tremblement est tel qu'il ne peut plus tenir son rasoir et qu'un gendarme doit terminer l'opération avant de l'emmener. On les coffre par couple. Ils avouent. Bagne à perpétuité pour Lalouette, prison pour les femmes, la mort pour Afriquet. Durant son incarcération, la femme de ce dernier accoucha d'une fille qui devait être nommée Marie, le jour même où, devant la prison de Périgueux, dans les grisailles du petit jour, un grand coup sourd de guillotine tranchait le col au père de l'enfant nouveau-né.

« C'est de la mauvaise graine! ajouta le Jehan quand sa récitation fut terminée. Ton père se repentira de l'avoir en son moulin! »

Mot qui me fit prendre le nain bossu en horreur : je ne revins jamais voir le Jehan en son clos.



Je sus par la suite que, devenue grande fillette, capable déjà de servir, Marie fut placée par l'assistance publique chez des paysans, places successives d'où elle s'était enfuie au bout de quelques mois, toujours pour un mot qui l'avait atteinte au plus vif de son cœur. C'était à cela que la dure mentalité rurale ramenait implacablement les réprimandes : « Ton père mort sur l'échafaud, ta mère morte en

prison, tes frères et sœurs morts de misère... » Dans sa dernière place, chez les Picard du Vigneau, la femme s'était écriée, à propos d'une assiette cassée :
« La voilà en deux morceaux comme celui qui t'a fait naître! »

Elle était aussitôt partie, marchant droit devant elle par les bois, les routes rencontrées, et c'est ainsi que le hasard l'avait amenée, puis abattue de fatigue et de faim, devant notre porte.

Telle était la pauvre Marie, maintenant seule au monde, écrasée par son ascendance terrible. Je revins atterré au moulin. La petite servante m'inspirait maintenant des sentiments mêlés que je ne sus analyser que plus tard. A son attrait, à ma tendresse naissante, se mêlaient une répugnance physique et morale, une sorte de peur. Elle avait du sang d'assassin dans les veines, et dans l'âme, quelles tendances sournoises et inquiétantes? C'était une créature à part, différente des autres, marquée, lépreuse d'une lèpre invisible, effleurée au front par l'ongle noir de l'esprit du mal. Et pourtant divinement pardonnée, puisque douée d'une beauté si touchante, et si simple, si droite dans son comportement, si humble et si soumise, avec la mélancolie du malheur dans ses grands yeux graves. Le croisement des sangs et des sèves assure des recommencements si merveilleux! Pourquoi n'en serait-il pas de même pour Marie? Et nous autres « les purs », si nous pouvions remonter assez haut, quel est celui qui ne rencontrerait pas au moins un fou et un criminel parmi ses ancêtres?

De toute façon, ce qui m'était le plus clair, c'est que je comprenais maintenant pourquoi mon père éludait de façon assez rébarbative les questions des

clients du moulin sur sa petite servante : « Elle vient de l'assistance publique, mon cher. Le directeur a répondu à mes interrogats en me flanquant à la porte de son bureau. Et maintenant, si tu veux en savoir davantage et si tu n'as pas peur de sa grande barbe, va le trouver toi-même, c'est à droite, au fond du couloir! »

Tout cela m'est venu depuis en pleine lumière, mais alors, quel trouble dans ma tête, quel bouleversement dans mon cœur! J'avais les oreilles chaudes en rentrant au moulin, qui était en plein travail de vêpres : ainsi nommait mon père le bourdon des meules d'après-midi. Il était à la hanche, mon frère à la trémie, et Marie se trouvait dans la basse-cour. Se croyant seule, je l'entendis rire. Elle était au milieu des poules et des canards, leur distribuant le grain du soir, debout parmi les croupions levés. Il y avait des disputes brèves et glapissantes. Un gros malart ventru, picoré par une poule, venait de faire une contorsion comique, et elle avait ri. Ri en quelques notes limpides, jeunes, plus fraîches que les gouttes d'eau qui tombent d'une treille après la pluie, plus d'argent neuf que celles du loriot. J'en demeurai pincé aux racines du cœur. Ainsi, cette pauvrette pouvait rire!... La fille du guillotiné pouvait être un instant heureuse!... J'eus en mon intuition d'enfant l'obscur pressentiment qu'il devait y avoir en ce monde, en cette vie, une région d'un pardon absolu, d'une extraordinaire paix, d'une sérénité parfaite, et que, tout bien compté, Marie en avait peut-être trouvé la clef d'or, en ramassant de la luzerne pour les lapins.

Elle sentit ma présence, se retourna, battit des pau-

pières comme une sensitive touchée, rougit, remarqua mon visage renversé, s'étonna, s'assombrit, déjà participante :

« Tu as pleuré, Elie?

— Non, Marie. Je viens de chez le Jehan. J'ai couru, je suis essoufflé! »

Et ma torture fut désormais d'avoir une de mes pensées à lui cacher. Ceci, jusqu'au jour où la petite fille d'une des laveuses de l'îlot fit un plongeon dans la Viviane.

Les femmes de Saint-Yole, qui voulaient une eau propre pour laver leur linge, désertaient les rives bourbeuses de la bourgade et venaient avec leurs brouettes jusqu'à notre îlot où elles s'installaient pour une journée de frottages, de babillages et de coups de battoir, amenant leurs jeunes enfants avec elles et y prenant même le repas de midi. Marie s'y trouvait aussi à laver ce jour-là. La petite fille de la femme du cordonnier Piquet, âgée de moins de deux ans, trondela brusquement parmi les racines affleurantes d'un chêne, tomba dans la rivière, fut aussitôt prise par le courant : et imaginez les grands cris vains des commères qui ne surent que faire ce charivari de désastre! Marie, qui s'était déjà précipitée dans l'eau, avait saisi l'enfant, se trouvait à se débattre au milieu de la rivière, à deux brasses des profonds, de la tombe, lorsqu'arriva mon père par enjambées de kangourou, encore que courant sur des jambes en coton par l'effet du saisissement, et armé d'une longue gaffe : car il avait immédiatement compris de quoi il s'agissait. Il la tendit à Marie qui, éperdue, la saisit convulsivement par le fin bout, entre le majeur et l'annulaire, prise dérisoire qui pourtant la

ramena à la rive où les « deux noyées » furent happées, hissées par vingt mains et manquèrent une seconde fois d'être étouffées. La petite fille, soutenue sur la surface par la courageuse servante, n'avait pas bu et en était quitte pour un bain froid : ses pleurnichements se convertirent bientôt en sourires, mais il fallut transporter Marie évanouie au moulin. Le curé de Saint-Yole, qui justement passait sur la route, y entra avec nous, ranima la jeune fille par des frictions au vinaigre et commanda qu'elle se mît tout de suite au lit.

« Qui est cette enfant? » demanda-t-il à mon père.

Renonçant à la « grande barbe » du directeur de l'assistance publique, le meunier le lui souffla à l'oreille.

Le vieux prêtre hocha la tête, réfléchit, et dit enfin :

« Ame vivante pour âme morte, elle vient de racheter son père! »

Le mot sans doute le plus profond de sa carrière, le plus chargé de force et de lumière, et qui nous libéra de nos arrière-pensées.

« Que Dieu lui en tienne compte! » dit Léonard Comborn en se signant gravement, ce que je ne lui avais encore jamais vu faire.

Réchauffée par un bouillon, l'édredon, un trait de vin vieux pris en notre modeste cave, Marie voulut se lever une heure après pour revenir à son banc de laveuse. Mon père et Joachim rayonnaient. Et moi, délivré de toute oppression, j'étais maintenant fier de notre petite servante.

*
* *

Cependant l'examen du certificat d'études était fixé au 10 juillet suivant.

« Ce sera un beau jour! » disait et répétait M. Papon.

En quoi notre maître se trompait : une semaine avant, il commença à pleuvoir sans discontinuer.

Depuis Pâques, M. Papon nous gardait jusqu'à sept heures du soir pour des dictées et des problèmes supplémentaires. Il n'arrêta ce forçage que deux jours avant l'examen, quand il nous vit complètement abrutis, ne sachant plus faire accorder un nom et un adjectif, ratant jusqu'aux additions de deux chiffres.

« Campos! » dit-il enfin, désespéré; et il nous donna ces courtes vacances pour laisser à notre science le temps de se reposer et décanter.

Il présentait cinq candidats : le gros mangeur qu'il surnommait « Jamais saoul », ce que nous avions entendu sous les trois sons de « Jamissou »; Clucligne, qui devait ce sobriquet au tic nerveux qui, fréquemment, lui déformait le visage et lui valait les attrapades de ceux qui croyaient à une grimace provocante; deux filles dont j'ai oublié le visage et le nom, tant je n'avais d'attention que pour Marie; moi, enfin, Elie Comborn, futur avocat au barreau de X... rien de moins que Lyon, Toulouse, Bordeaux ou Paris!

Notre maître ayant frété une carriole, nous nous embarquâmes pour le chef-lieu du canton par un

petit jour sinistre, sous une bruine épaisse, et nous dûmes prendre par un détour, la Viviane étant en crue. Elle sortait de toute part dans les prés, avait en maint endroit coupé la route. Notre écluse, mauvais signe, avait cessé de bruire, n'existait plus, et les eaux jaunes avaient atteint la cote d'alerte. A son angle vers l'est, notre vieux moulin était marqué de plus de trente encoches dans la pierre, souvenirs des précédentes inondations pendant trois siècles. Mon père, inquiet, avait pris des mesures de précaution qui dépassaient celles auxquelles j'étais habitué par temps de grosses eaux. En particulier, la veille, Joachim avait transporté sur le Terme, dans la « cabane gauloise » la mule, la charrette, nos lapins, nos poules, une paillasse, des couvertures et quelques provisions de bouche pour le cas où il nous faudrait évacuer le moulin.

Je ne partais donc pas tranquille. « Bah! ce sera comme les autres fois! me dit mon père pour me rassurer; la Viviane fait semblant d'être méchante, mais ne l'est pas. Toi, petit, tâche d'enlever ce diplôme. C'est à toi plutôt qu'à la crue que je vais penser aujourd'hui! »

Et, m'ayant embrassé trois fois, il m'avait laissé aller et était rentré dans son moulin, vieux lutteur arc-bouté contre le poids des eaux qui atteignaient maintenant à la hauteur de la voûte et, dans ses bouillonnements, passait parfois par les fentes du plancher.

Bientôt, les événements de cette journée, qu'on en attendait chargée, commencèrent. M. Papon, pendant que les roues de la carriole écrasaient les pierres du chemin, n'arrêtait de nous faire des recommanda-

tions, de nous rappeler des règles, mêlant au crachin sa voix incessante et ses moulinets de l'index. Soudain, il s'aperçut avec confusion que, s'étant habillé à la chandelle, il s'était trompé de souliers : noir celui de droite, jaune celui de gauche. Nous crevions d'éclater de rire, mais nous nous en gardions bien. « Me voilà beau! » disait le pauvre homme. Ceci me fit tout à fait oublier mon moulin menacé.

Dès qu'à Murjac, il fit arrêter la carriole devant une épicerie et y acheta une paire d'espadrilles : ce dont il fut, en ce jour de pluie, aussi mal chaussé qu'on peut l'imaginer. Il aurait mieux fait d'écouter notre vieux conducteur, le père Courbefy, qui lui conseillait d'enduire carrément de boue ses chaussures bicolores. « On me prendrait pour un égoutier! » fut sa réponse, dite d'une voix sèche pour clore le débat.

Soixante autres candidats emplissaient la cour de l'école à notre arrivée, leurs affaires de classe sous le bras, sous une forêt de parapluies. L'appel était commencé, conduit par les maîtres du chef-lieu, qui étaient chez eux et nous plaçaient bonnement deux par table. Là-dessus arriva un petit homme roux à lunettes — l'inspecteur — qui se mit à crier que ce n'était pas cela, qu'on copierait et qu'il n'en fallait qu'un par table. Il remit tout le monde en l'air et, au cours de ses gesticulations, perdu dans la bousculade, se déchira le pantalon à une pointe fichée dans les bancs pour suspendre les sacs. Alors, il devint blanc de colère, vit qu'une semblable pointe ornait toutes les autres tables, jeta au malheureux directeur cantonal que c'était là un dispositif idiot, et s'en alla faire réparer son accroc dans une autre salle, sans vouloir entendre ce qu'on lui répondait :

savoir que c'était lui-même qui l'avait recommandé.

Quand l'ordre et le silence furent rétablis, les surveillants postés, la fatidique enveloppe des sujets ouverte, voilà la grande silhouette de M. Papon qui se glisse timidement et vitement dans les travées, parle à voix basse à celui qui tenait le papier et fait même une grimace explicative qui me livra la clef de cet entretien secret : il avertissait son collègue du tic de Cluclìgne, crainte que son candidat ne soit mis à la porte pour irrévérence à l'égard de la commission.

L'inspecteur, reparaissant brusquement, le mit sans façon à la porte, et il s'en alla, gauche et rougissant, comme un écolier pris en faute, et ne sachant que faire du paquet de ses souliers.

Et durant de longues heures, tandis qu'au-dehors il ventait et pleuvait à verse, ce furent les compositions dictées, une rédaction sur « un jour de beau temps », un calcul où il fallait trouver une perte agricole subie du fait de la sécheresse, de l'histoire et de la géographie, des sciences, entrecoupées par une courte récréation où Jamissou se plaignit de crampes d'estomac. « Courage! lui dit M. Papon, tu n'en mangeras que mieux à dîner! Encore un effort! » Le malheureux, l'instant d'après, ayant à énumérer les possessions françaises d'Amérique, profita de ce qu'un surveillant arrangeait son briquet, de ce que l'autre lisait les copies des candidats par-dessus leur épaule, pour happer sur celle du garçon qui était devant lui cette bribe de phrase : « Terre-Neuve, la Guadeloupe, la Martinique et quelques îlots des Antilles », qu'il transcrivit correctement aux trois quarts, mais hélas! terminant sa copie par : « et

quelques kilos de lentilles » qui le firent piteusement échouer. Le pauvre! si grande était sa faim!

Nous prîmes notre repas en une auberge bourrée et bruissante de la même clientèle. M. Papon nous recommanda de manger peu afin de ne pas nous alourdir : et il eut l'œil particulièrement sur ce malheureux Jamissou dont il se méfiait. Sur la grand-place, la pluie continuait de déferler par rafales grises qui se suivaient comme les pages d'un livre feuilleté par le vent.

A l'oral, on me fit lire et chanter, ce dont, me remettant à penser au Lac en entendant tout le monde parler d'inondations et de catastrophes, je n'avais pas grande envie : je fis des sons étranges qui tenaient de la grenouille et de la chèvre. La cour était si fangeuse que l'inspecteur fit déménager les tables d'une salle pour l'épreuve de gymnastique. Enfin ce fut le terme de ces allées et venues et de ce brouhaha, la lecture solennelle des résultats écoutés sous les parapluies, interrompue par des cris de joie ou des exclamations de surprise et de dépit. Nous fûmes nommés quatre; seul, Jamissou échouait.

M. Papon, dépeigné, les lunettes embuées, les pieds dans ses espadrilles trempées d'eau et de fange, ses souliers enveloppés d'un journal trempé sous le coude, répétait d'une voix atterrée « que c'était le premier échec de sa carrière ». Il fendit la foule des parents et des candidats heureux qui commençaient à se disperser, leurs diplômes roulés comme des cierges, et demanda vérification des totaux concernant son élève : il ne pouvait croire à l'évidence, il espérait en une erreur. Il ressortit de la salle, blême mais calmé : huit, sept, trois et deux ne faisaient pas vingt-cinq.

« Les chiffres sont les chiffres. Et toi, Jamissou, quelle honte je te dois! On m'a mis sous le nez ton plat de lentilles. Mangeur! Rongeur! Suceur! Appareil à mastiquer et digérer! Crétin!... » Mouillés comme des canards, nous reprîmes tristement le chemin du retour.

« Vous voyez! dit le père Courbefy à M. Papon, que vos espadrilles sont maintenant fichues. Vous auriez mieux fait d'écouter ce que je vous conseillais! »

Et rien d'autre ne fut dit tout le long du chemin. Voyage morne par les bois transis, les champs aux flaques luisantes, les blés couchés. Nous étions tous pressés de retrouver la douceur de la maison, un feu fier comme en hiver et une bonne assiettée de soupe de fèves.

*
* *

Arrivés à Saint-Yole à nuit close, accueillis par des ombres à parapluie ou à capuchons, dans la lueur des lanternes, coup terrible : une voix demanda, alors que j'étais encore sur la carriole :

« Elie Comborn est là?

— Oui! le voilà.

— Dites-lui qu'il faut qu'il reste ici. On ne sait pas ce qui se passe au Lac. La route est coupée. »

Ah!... Je sentis mon cœur se briser, ma gorge s'emplir d'un vent de sanglots douloureux, ma raison vaciller. Je poussai un vrai cri de bête :

« Mon père!

— N'aie pas peur, petit! les tiens sont sur le Terme.

— Mon frère?... Marie?...

— Ils sont dans la cabane du Terme, on te dit! le moulin seul a souffert. Du courage, Elie!... Une maison, ça se rapetasse!

— Je veux y aller tout de suite!

— Non, tu ne passeras pas. La route est sous l'eau, et la moitié du bourg aussi. »

Alors seulement nous entendîmes le grondement de la Viviane entrée en folie et les voix des gens qui, dans les ruelles basses, pataugeaient, s'appelaient pour s'entraider dans leur lutte commune contre le flot montant. Ils s'efforçaient de sauver le bétail des caves, les fûts et les provisions. Sans la sagesse des anciens dans le choix de l'assiette de la bourgade, tout Saint-Yole eût été inondé, et même l'eau avait déjà dépassé les marques connues.

« Mon Elie, me dit M. Papon, tu rejoindras les tiens demain. Tu souperas et passeras la nuit chez moi. C'est le plus raisonnable! »

Et les autres, des masses noires, des spectres, nous entouraient, tenant silencieusement leurs lanternes, et me regardaient, et leur regard avait le poids affreux de la pitié publique. Je ne reconnus personne, tous ayant dans ces lueurs dansantes, venues d'en bas, l'ombre du nez entre les yeux comme un masque.

« On ne me dit pas la vérité!

— Mais si, milledieux! répéta le corbeau qui m'avait porté cette mauvaise nouvelle. On te dit que l'eau a fait des dégâts au moulin, mais que les tiens sont sur le Terme. C'est une inondation plus forte que les autres, voilà tout!

— Allons, je te garde », dit M. Papon en me prenant amicalement mais fortement par un bras.

Alors, je me mis à faire le singe furieux au bout de sa chaîne, sautant, m'arrachant, donnant de rudes secousses à mon bon maître, criant et pleurant, si bien qu'il s'exclama, essoufflé :

« Ah! Elie, arrête!... Je t'accompagne là-bas... nous passerons par le chemin des vignes. »

Et il m'emboîta le pas sans seulement penser à ses espadrilles en loques et à ses pieds mouillés.

Quand nous fûmes dans les rocailles de cette cavée ancienne, qui allait vers le Terme parallèlement à la route, mais en empruntant le flanc des coteaux, nous discernâmes dans la nuit, où la pluie venait de se taire, l'immense rumeur de la Viviane s'étalant d'un bord de la vallée à l'autre, comme en une reconstitution du fleuve qu'elle avait été jadis, au temps du retrait des glaciations. L'ombre était si épaisse que ce n'était à nos yeux qu'une sorte de lueur blafarde mais immense, montant du sol, éclairant même les nuages en une vague, inexplicable et sinistre réverbération.

Enfin le sol se redressa devant nous pour s'articuler à la masse opaque du Terme que la cavée abordait de biais par le plateau, et, à sa base, nous discernâmes la stature verticale du moulin.

« Ah! monsieur,... il est debout!

— Bien sûr qu'il est debout! un moulin ne s'emporte pas comme une écorce! »

Soulagement immense : je me l'étais imaginé renversé, entraîné d'un pan, puis dispersé en ses pierres, tuiles et poutres, ne laissant à sa place rien que de l'eau plate, comme un géant noyé.

« Oui, dit M. Papon, les murs sont encore bons. Ils ont résisté. Ils résisteront encore. Ce ne sont que des dégâts à réparer, à rapetasser, comme te disait Gaudier qui t'en a apporté la nouvelle : c'était dans une bonne intention, le pauvre homme. Nous l'en remercierons quand nous serons remis de ces émotions. »

Sur le Terme, nous vîmes de loin une petite clarté chétive qui sortait de la porte de la cabane : voici, mon foyer, ma race, mon bonheur, mon avenir, tout cela tenait en cette vague tache de ver luisant, au ras des broussailles, au fond de la grande nuit.

Je marchais si rapidement que M. Papon haletait à me suivre.

« Doucement, petit!... doucement, nous arrivons. Quel bon signe, vois : il y a des trous dans les nuages et on aperçoit des étoiles. »

Cette idée superstitieuse, qui prouve combien le cœur de l'excellent homme était près du mien à ce moment décisif et battait de la même cadence, répondait à ce que je pensais de mon côté.

« Si Paillasson aboie à notre approche, c'est que mon père est sauf! »

Par un pressentiment étrange, je n'étais en peine que pour mon père. Joachim? je n'éprouvais aucune crainte pour lui. J'étais *sûr* de le revoir dans un instant.

« La palène[1] épaisse du plateau l'a empêché de nous entendre », pensai-je, crispé, en constatant que Paillasson n'aboyait pas; le fait est que nous avancions sans bruit.

1. Herbe de terrain vague, de sous-bois, dans les pays calcaires.



« AH! MONSIEUR,... IL EST DEBOUT! »

Enfin, nous arrivons en face de la porte de là cabane, et, avant qu'elle se soit avisée de notre présence, nous apercevons dans la lueur sépulcrale d'une chandelle le visage penché de Marie, qui disposait du bois entre deux pierres pour allumer du feu.

A sa pâleur, à ses sillons de larmes, à son expression accablée, j'eus la certitude de la mort de mon père, et plus encore quand, nous ayant enfin entendus, elle fixa les ténèbres du dehors de deux grands yeux où je lus l'attente angoissée de mon retour et du coup qu'il allait falloir me porter. Elle se redressa :

« Elie....

— Marie! où est mon père?

— Où est le meunier et son aîné? » demanda en même temps M. Papon.

Marie se voila la face des deux mains et pleura de façon haute et sinistre, selon l'instinctive mélopée des femmes du pays lors de ces lamentations mortuaires qui sont comme des vocalises animales montant vers la lune, des bouffées d'un vent désespéré dans des arbres desséchés, le ressac sonore d'une mer d'amertume sur de noirs rochers. Et elle entremêlait sa haute plainte de bribes de phrases qui contaient le drame du Lac : le moulin rapidement enveloppé par le tourbillon des eaux furibondes, l'obstination du meunier à vouloir rester à son poste, Joachim impérativement commis à surveiller l'installation du Terme avec Marie, enfin, le grand coup sourd de l'effondrement du bâtiment et plus rien qu'un grand silence inhumain dans la rumeur du torrent où, l'instant d'avant on entendait Léonard Comborn crier des

ordres à son aîné par la fenêtre, et aboyer de peur le vieux Paillasson resté avec lui.

Tel fut le récit entrecoupé que la petite Marie nous fit de la fin du Moulin du Lac.

Le sentiment de mon malheur tarissait mes larmes; en revanche, le visage de mon maître en ruisselait; il s'était longtemps retenu, essayant de parler, faisant la chèvre, puis s'abandonnant franchement à sa compassion. Il put enfin dire :

« Où est Joachim?

— Il guette encore », dit Marie.

Elle étendit le bras, nous écarta pour sortir de la cabane, nous conduisit sur un éperon, parmi les genévriers. Une ombre immobile : Joachim. Dans un souffle :

« Ah! c'est toi, Elie.... C'est vous, monsieur Papon? »

En l'embrassant je sentis sa joue mouillée et salée.

Un lourd silence.

« Je ne peux pas croire que les eaux l'aient emporté, dit-il d'une voix basse et sourde au maître d'école : une partie du bâtiment reste debout, il y est peut-être, blessé, ne pouvant bouger, ni crier, ou criant dans un coin sans qu'on puisse l'entendre.... Ah! si seulement j'entendais gémir notre vieux chien, ce serait certainement vrai ce que je dis là... mais Paillasson n'aboie plus depuis l'effondrement. »

M. Papon qui prêtait attentivement l'oreille, dit soudain :

« Ne dirait-on pas une voix, par moments?

— Non! répondit Joachim, avec amertume, je l'ai cru, moi aussi, c'est l'eau seule qui parle. Elle se vante maintenant d'avoir pris sa revanche sur ceux

qui la faisaient travailler, mais je saurai bien la reprendre et la rattacher à sa roue! »

A ce moment, une des lucarnes des nuages s'ouvrit à un trait de lune qui illumina le pays sous nous, et nous pûmes mesurer du regard l'effrayante largeur du fleuve d'eaux jaunes planté de boqueteaux noirs : il s'étendait, inégal par endroits jusqu'à la base des collines au nord de la vallée, où brillaient les lumières des fermes où l'on veillait. Il était en apparence uni et sans mouvement, mais contre le moulin, pour ainsi dire à nos pieds, il bouillonnait avec violence. Son râle immense emplissait le creux noir de la nuit. A première vue, le Lac était encore debout, il émergeait de notre côté une façade intacte, avec de l'eau jusqu'au fenestron de la cuisine; sa toiture paraissait entière; il semblait nous regarder dans l'ombre avec son œil mort.

« Mon pauvre Joachim, dit enfin M. Papon, tu ne sauras au juste l'étendue de votre malheur que lorsque tu pourras y pénétrer. Est-ce que les eaux baissent?

— Elles baissent rapidement, répondit Joachim; il y a une heure on ne voyait pas la fenêtre. Le ciel aussi se découvre. Il fera beau demain..., beau!..., beau pour tout le monde, sauf pour nous!

— Où supposes-tu que sont les gros dégâts?

— Le mur du côté de la rivière s'est renversé sur la digue, les planchers de la cuisine et du grenier ont dû céder aussi, ou du moins fléchir, se décharger en glissade de tout ce qu'ils portaient. Notre pauvre père s'en est donc allé avec tout notre bien.... »

Joachim fit de la salive avec difficulté et continua ainsi :

« Quand l'eau est arrivée avec cette force — ça n'a été que l'affaire d'une heure — et que j'ai quitté le moulin sur l'ordre de mon père, je croyais qu'il allait me suivre. Mais il m'a crié : « Je reste sur le « bateau, moi; toi, occupe-toi du Terme. » Rien à faire pour l'en détourner, et un torrent nous séparait déjà. Jusqu'au moment de l'effondrement, je l'ai vu reparaître de temps à autre au fenestron, me crier des paroles avec des signes, me rassurer. Enfin un grand coup, et plus rien. Tout doit être écrasé. Que Dieu soit assez bon pour faire que je me trompe.... »

Après un silence :

« Elie, reviens à la cabane. Moi, je vais veiller ici toute la nuit, je veux entrer dans le moulin dès que ce sera possible. »

Je voulais rester aussi, mais M. Papon me convainquit d'être raisonnable. Nous laissâmes donc Joachim à sa garde nocturne. Marie, silencieusement, était revenue sur ses pas allumer un feu qui emplissait la voûte conique de fumée; notre mule et notre volaille, attirés par cette clarté, cette chaleur, se tenaient devant la porte, avec je ne sais quel air à la fois consterné encore et rassuré déjà. Moi, j'étais engourdi de chagrin.

« Est-ce que vous avez à manger, ici? demanda le bon M. Papon.

— Oh! oui, dit Marie, nous avons du pain, des œufs, des rillettes, du jambon et du vin. Le maître avait tout prévu.

— Et pour dormir?

— Il y a deux paillasses et des couvertures.

— Bon. Alors, Elie, il faut que tu reprennes des forces. Si ton père est dans le moulin, blessé, ce qui

est fort possible, on aura besoin de toi demain. Prépare-t'y. Je reviendrai moi-même vous aider. »

Argument merveilleux qui me donna le courage de manger ce soir-là, malgré la boule douloureuse que j'avais dans la poitrine; il est vrai aussi que j'étais affamé. Alors seulement, comme je cherchais à m'asseoir, tandis que Marie me faisait une tartine de rillettes, le brave homme vit que je tenais encore mon diplôme enroulé à la main; il se dépêcha de le prendre en disant :

« Hé, bougre! tu vas l'abîmer! Ne perdons pas tout à la fois. Donne-le-moi. Je te le rendrai plus tard. »

Et il s'en fut après m'avoir embrassé à trois reprises, comme mon père le matin, pour la dernière fois.

***

Notre chandelle s'étant mangée jusqu'au pied, sa lueur triste disparut dans la cabane où nous n'eûmes plus que les chauds reflets rouges du feu qui brûlait entre deux grosses pierres, avec l'allure paisible d'une flamme qui lèche laborieusement du bois mouillé. Il semblait nous dire dans ses pétillements : « Tout n'est pas perdu, puisque je suis encore là, moi, le foyer. »

Nous le regardâmes longtemps avec fixité, l'esprit vide, envahi peu à peu par une irrésistible torpeur. Toutes nos bêtes étaient là devant la porte, mule, poules, jusqu'aux lapins qu'il avait bien fallu lâcher

dans le Terme. Leurs yeux, et particulièrement ceux de la chèvre, brillaient dans la nuit comme si commençait à notre seuil un chemin d'escarboucles et de diamants. Les invisibles liens de la servitude les retenaient à nous; et elles prenaient une petite part de notre abri et de notre chaleur en nous regardant. Seuls, les canards manquaient.

Je m'endormis le premier. Marie étendit une couverture sur moi puis chercha son propre repos à l'autre bord de la paillasse. Mais le feu s'éteignit, la fraîcheur du petit matin entra dans la cabane, et lorsque nous nous réveillâmes aux appels de Joachim, nous étions l'un contre l'autre, serrés comme des marcassins dans leur bauge, instinctivement rapprochés dans notre sommeil par un sentiment de détresse et de commune misère.

La haute silhouette de mon frère se dressait dans la porte, se découpant sur un ciel d'ouest clair et déjà souriant de soleil levant.

« Elie..., Marie.... »

Je me levai, les membres raidis et douloureux; et quand je pus voir la face de mon frère, ah! le pauvre, qu'il avait donc perdu ces fraîches roses qui le faisaient ressembler à une jeune fille! Durant cette nuit affreuse, une lividité grave avait empreint ses traits, les tirant et le vieillissant de dix ans. Et il se sentait quelque chose de bien étrange en lui : un air nouveau de responsabilité, d'autorité et de décision :

« Elie, me dit-il, on peut maintenant entrer au moulin.... Notre père est mort, mais on sait où il est... vers Peyras. Les gendarmes sont venus me le dire. Il faut atteler et aller le chercher tout de suite. Viens. Toi, Marie, prépare la cabane pour le recevoir.

Ne pleure pas, petit, ni toi, Marie. Il faut maintenant que nous regardions la vie bien en face. Père veut que nous soyons courageux. »

Cependant la petite servante avait activement ranimé le feu; elle dit à Joachim :

« Maître.... »

C'était la première fois qu'elle employait avec lui ce terme, réservé à notre père.

« Maître, j'ai fait du café : vous n'avez rien pris depuis hier matin.... Il est déjà chaud.

— Alors, vite. Toi aussi, Elie, il faut te soutenir. La carriole est sur le plat de Crésins. Père avait bien prévu qu'elle risquait d'être emportée. J'y vais. Les harnais y sont. Toi, tu iras rattraper la mule, qui doit brouter là autour. »

Au premier rayon, nos bêtes s'étaient dispersées sur le plateau à la recherche de leur provende matinale parmi les pierrailles et les broussailles. La mule, retrouvée, me suivit docilement. Le plat de Crésins se trouvant au penchant du Terme sur la fontaine, au-dessus du vallon de la Gardonnette, ce trajet-là m'empêcha de voir notre moulin. Quand j'y fus, la vallée se rouvrit à mes yeux et je constatai que la Viviane, rentrée dans son lit, avait repris son allure gentillette, son mauvais coup une fois fait, ne laissant dans les champs que de grandes flaques qui luisaient au clair soleil comme les cent morceaux d'une vitre brisée.

Par un chemin raboteux, descendant très roidement sur le vallon, nous gagnâmes la route qui suivait la rivière.

« C'est un peu avant le moulin de Peyras, dit Joachim. Hâtons-nous. »

Et voici : la vallée se reprenait à sourire avec toute la force bleue, verte et dorée des beaux matins de juillet; il n'y avait plus un seul nuage au ciel; la terre redevenait chaude; les feuillages étaient déjà secs; les villages des coteaux avaient des fumées heureuses, des façades béates, souriant au soleil montant; et nous, suivant cette route ravagée et limoneuse, nous semblions aller à un de ces charrois de bois en prévision de l'hiver, si agréables aux enfants. Mais il s'agissait de bien autre chose. Il s'agissait d'aller ramasser, sur le sable d'une rive, un brave meunier mort à son poste de travail, et venu s'échouer là, au milieu des débris de son moulin et de son foyer emporté.

Lorsque la route se rapprochait assez de la rivière, nous découvrions, nous reconnaissions nos meubles, notre linge éparpillé, accroché aux racines ou aux branches des deux rives, parmi des planches, des poutres, et même des amas de foin et de brindilles. Ah! quel chemin de croix nous avons suivi ce matin-là!

Enfin nous prîmes entre deux champs de blé fangeux, couchés par les eaux, au signe que, de loin, nous faisait un gendarme. Derrière un rideau d'aunes, une petite grève en vue du moulin de Peyras; sur cette grève, un autre gendarme et quelques hommes du pays; et, entre les pieds de ce groupe, un tas de loques prenant, au second regard seulement, forme humaine : mon père, étendu sur un lit de galets, la face calme, tournée vers le ciel et comme endormi. Jamais je ne lui avais vu un visage plus sereinement beau.

J'ai su depuis que ces braves gens nous avaient épargné l'horreur de trouver notre père tel que la

rivière l'avait laissé, enveloppé d'une fange affreuse, roulé et jeté là comme un pantin cassé, à demi recouvert de débris végétaux. Reconnaissant « le bon Comborn du Lac » ils l'avaient lavé, étendu sur des galets nets, lui avaient fermé les yeux et rendu ainsi une dignité humaine. Nous allongeant près de lui, nous l'embrassâmes au front, avec de gros sanglots noirs, ravalés; et tous ces hommes autour de nous, devenus silencieux, se découvrirent, comme si les obsèques du meunier. était commencées.

« Allons! » dit quelqu'un pour secouer l'impression cruelle de ce court moment.

Et, soulevant mon père avec respect, ils l'étendirent dans la carriole, coupèrent des branches d'aune et l'en recouvrirent. Un gendarme, pendant ce temps, expliquait tout bas à Joachim ce qu'il devait faire quant aux formalités légales.

Au moment où nous allions repartir, un des hommes dit à mon frère :

« Il y a aussi votre chien... là-bas! »

Nous ne l'avions pas vu, le pauvre Paillasson, qui avait suivi fidèlement son maître dans la mort. Il était au bout de la petite grève, en tas, à demi enfoncé dans un nid de sable vaseux, déjà enterré.

« Il vaut mieux le laisser là, dirent les hommes. Tu ne vas tout de même pas l'emmener avec ton père? Ce n'est pas un chrétien. L'eau l'emportera. Tu n'as plus à t'en occuper!

— Non! dit Joachim avec décision. Il a été quinze ans avec nous. Il n'a jamais quitté son maître. Nous le ramènerons avec lui. »

Et, l'ayant lavé, nous mîmes Paillasson sur la carriole aux pieds du meunier.

M. Papon était à la cabane du Terme quand nous y arrivâmes. Mon père fut étendu sur une paillasse, une bougie à son chevet, et Marie, tendant une couverture devant la porte, assura à l'antique rotonde comme l'ombre et le recueillement d'un temple. Faute d'outils pour creuser, et le sol étant d'ailleurs presque partout en affleurements de roche calcaire, M. Papon m'aida à enterrer Paillasson dans une excavation naturelle que nous comblâmes de pierres. Mon bon maître nous offrait de nous prendre chez lui jusqu'à ce que nous vissions clair dans notre situation : ce que Joachim n'accepta pas.

« Il nous reste cette cabane, monsieur Papon..., la grotte en bas... et le moulin! »

Le maître d'école s'en revint à Saint-Yole pour s'occuper de la fabrication du cercueil et des formalités de l'enterrement. Grâce à lui, nous pûmes rester au chevet de notre père mort, comme en conversation muette avec lui, cherchant à graver ses traits de façon ineffaçable dans notre mémoire. Quand vint le moment où il allait disparaître éternellement à nos yeux, Joachim se pencha vers lui et murmura :

« Père, nous reconstruirons ton moulin, nous te le jurons! »

Et il me sembla qu'avec cette promesse, ce serment, Joachim nous assurait la présence constante et invisible du meunier à nos côtés, dans l'attente de sa réalisation.

Tout le pays fut aux obsèques de Léonard Comborn. On l'estimait. Beaucoup l'aimaient en sa droiture, sa rude franchise, et sa mort tragique, dans la force de l'âge, avait frappé les imaginations et les cœurs. Ce fut, autour de sa dépouille une seconde



« IL FAUT RAMASSER TOUT CE QUI S'EST ACCROCHÉ. »

crue qui l'emporta, une crue humaine. Mais enfin, plus rapide à passer que l'autre, elle se retira aussi; et vint le moment où, le soir tombant sur le Terme, nous nous retrouvâmes dans la solitude de la cabane, en face d'un maigre souper de pain dur et d'oignons, de l'eau pour boisson. C'était, en une sorte de communion, le symbole du commencement de notre misère, outre que Joachim avait suivi le cercueil de notre père en vêtements de travail, n'ayant rien d'autre à se mettre et refusant fièrement les costumes qu'on s'offrait à lui prêter. De même Marie, en tablier de tous les jours et peignée de ses doigts. J'étais le seul convenablement mis, ayant sauvé mes plus beaux vêtements par le hasard du certificat d'études.

En mangeant, Joachim parla, laconique :

« Nous descendrons nous installer dans la grotte. Mais le plus pressé est d'essayer de ramasser le long de la rivière tout ce qui s'est échoué ou accroché aux berges.... Des meubles,... du linge.... Nous commencerons à la pointe du jour, Elie. Toi, Marie, il te faudra aller chercher du pain à Saint-Yole et tenir notre ménage ici. »

Puis, au bout d'un instant :

« Marie, la situation n'est plus la même.... Nous n'avons plus de maison... tout notre bien s'en est allé à vau-l'eau. La vie que nous allons mener n'aura rien d'agréable.... Si tu préfères aller chercher une place ailleurs, tu es tout à fait libre de t'en aller.

— Maître, répondit Marie simplement, je veux rester avec vous, si vous me voulez garder. »

*
* *

Tout ce que je viens de raconter m'avait tenu loin du moulin. Enfin, sous le ciel clair de l'aube, je le vis tel que l'avait laissé le coup de boutoir de l'inondation. Trois murs tenaient encore debout, intacts, supportant une toiture qui n'avait souffert que du côté effondré. Ils ne bouffaient, n'avaient d'abat ou de lézarde nulle part. Ils semblaient construits de ciment romain. C'était le mur tourné vers la rivière qui avait cédé, se renversant d'un pan, couvrant le mécanisme du moulin, sans doute écrasé sous cette masse, et comblant le coursier. Il semblait pourtant que la voûte avait résisté, ce qui laissait l'espoir de retrouver la roue réparable. Les planchers du grenier et de la cuisine, fortement inclinés, avaient livré à l'eau folle tout ce qu'ils supportaient, en une glissade totale, et, rabattus sur elle, masquaient l'état de la chambre des meules. Au total, il s'agissait d'achever partiellement cette démolition poutre par poutre, planche par planche, de dégager les engrenages de l'amas, de faire partout place nette; après quoi on verrait clair à remonter le mur, à redresser les charpentes et à réparer les avaries mécaniques si elles n'étaient pas trop graves.

Pour ce faire, aucun autre moyen que la force de nos bras et le courage de nos cœurs.

Mais le plus pressé était d'essayer de rattraper les mille choses échappées, entraînées, rejetées aux rives ou immergées maintenant dans les profonds, nos

ustensiles de cuisine, notre linge, nos vêtements, nos meubles. Comme repentante, la Viviane rentrait dans son lit; du jaune, ses eaux passaient au louche avant de s'éclaircir tout à fait. Aux grandes pluies des jours précédents succédait un temps en culottes d'un azur solide comme du drap militaire. Cette gueuse qui s'était enflée, rugissante, allait se rétracter en ses eaux pauvrettes des périodes de sécheresse, et elle rendrait pièce par pièce le produit de son larcin.

Comme pour nous encourager, deux troupes se montrèrent ce matin-là, arrivant avec le premier rayon du soleil. La première fut celle de nos douze canards. Ils reparurent, tranquilles et frétillant du croupion comme si rien ne s'était passé. Ils avaient trouvé refuge quelque part dans la plaine, à la frange des eaux, et maintenant ils revenaient reprendre possion de l'écluse d'un air satisfait.

La seconde, une dizaine de mes camarades d'école sous la conduite de M. Papon. Ils s'étaient constitués en équipe de ramasseurs, armés de crocs, de cordes à grappin, de fourches et de râteaux, et venaient nous prêter main-forte. Mon bon maître, laissant les petits sous la surveillance de sa femme, avait estimé que son devoir était là plutôt que de faire des leçons de morale abstraite entre quatre murs. C'était la fin de l'année scolaire, la veille des vacances; et d'ailleurs, assurait-il, l'inspecteur lui-même, s'il avait l'idée incongrue de lui faire une inutile visite, se joindrait aux travailleurs au risque de déchirer une seconde fois sa culotte.

Nous avions une chance en notre misère : notre atelier se trouvant dans la grotte, il y avait là une forge mobile, une enclume, une meule et une multi-

tude d'outils pour le travail du fer et du bois, ainsi que tous nos instruments agricoles. Ces choses de lourd métal n'avaient pu être emportées, mais le flot les avaient recouvertes d'un gros amas de foin pourri, de brindilles et de limon; la route, entre la grotte et le moulin, avait été ravagée jusqu'aux rocs de son soubassement. Là était désormais notre logis, notre atelier et l'entrepôt de tout ce que nous pourrions récupérer le long de la rivière. C'est donc au nettoyage de la grotte que s'attaqua en premier lieu l'équipe de M. Papon, avec quel entrain! On la dégagea, racla, lava, balaya en moins d'une heure, tandis que le soleil montait à la pointe des peupliers. Puis laissant trois de mes camarades au nettoyage des outils qui craignaient la rouille, nous nous séparâmes en deux bandes pour suivre les deux rives d'aval à la recherche des épaves. Joachim retourna sur le Terme pour atteler notre mule à la carriole, qui ramènerait notre pêche au moulin. M. Papon conduisait ceux de la rive droite, qui durent remonter au pont de Saint-Yole pour s'y rendre, le gué de l'îlot ne s'étant pas encore suffisamment dessiné.

« De la méthode! de la méthode! recommandait l'excellent homme. Ramassons d'abord le plus gros. Constituons des dépôts de loin en loin sur la berge. Ne mettons pas tout en pagaïe..., classons! »

Bref, il faisait comme si c'eût été son propre bien; et, en la circonstance, mes camarades furent merveilleux d'activité, d'adresse, de flair, les élèves les plus médiocres se révélant en ceci supérieurs aux autres. Rien n'échappa à leurs investigations. L'eau a beau être sournoise et astucieuse pour garder, cacher ce qu'elle a pris : ils surent déjouer ses ruses, lui

arracher tout ce qui n'était pas parti pour l'océan.

Si nos meubles avaient été fabriqués selon les pratiques modernes, bois séchés à l'étuve, misérables assemblages, joints à la colle, minceurs de cartonnages, nous n'aurions récupéré que des planches. Au lieu de quoi nous retrouvâmes trois lits et leurs paillasses, le buffet, la table, deux bancs, cinq chaises. Tout cela n'était pas allé bien loin. Il manquait la grosse commode, ce qui étonna et chagrina Joachim. C'était, disait-il sans s'en expliquer davantage, ce qu'il nous importait le plus de rattraper. Furent en outre repêchées, parmi des objets sans valeur provenant du grenier, beaucoup de pièces de linge, des vêtements et des chaussures. Au fur et à mesure que ces choses revenaient au Lac, Marie en prenait possession, les nettoyait du limon et des herbes et les mettait à sécher au soleil ou à l'ombre, selon qu'il fallait que cela allât vite ou par degrés mesurés. Il y eut bientôt autour du moulin, sur le pré, dans les jardins, sur les buissons, un tel étalage que cela ressemblait à un de ces « marchés aux puces » qu'on voit dans les villes. En d'autres mains que celles de notre petite bonne, les trois quarts de ces épaves se seraient perdues de moisissures : elle sut tout rattraper, remettre en état, sinon par baguette enchantée, du moins par patience, par obstination paysannes. Et peu à peu, la grotte où elle avait ramené ce qui était dans la cabane du Terme, prenait figure de logis plus accueillant. L'essentiel y était : un foyer entre deux pierres. L'autel domestique était ranimé.

Nous disposions en outre d'une table, de bancs, de chaises : d'avoir dans les commencements dû manger entre nos genoux, comme les Gitans, nous humiliait;

jamais nous n'avions si bien compris l'utilite — la dignité de ces pièces essentielles et modestes du mobilier humain.

Pour la nuit, de la bonne paille offerte par les parents de Jamissou, en attendant la reconstitution de nos paillasses de feuilles de maïs.

Et, parce que les curieux venaient en séquelles incessantes du bourg ou des hameaux « voir ce pauvre Moulin du Lac », la petite, fière et timide, avait tendu deux couvertures à l'entrée de la grotte.

Le soir du troisième jour de ces travaux, quand nous prîmes notre premier repas dans cet étrange et pittoresque logis, très tard, encore que ce ne fût qu'une bonne soupe à l'oignon aux reflets d'un âtre d'infortune, il nous vint un sentiment de bonheur à nous sentir ainsi unis devant un avenir de peines, de privations et d'humiliations. Pour que rien n'y manquât, Marie nous rappela un flacon de vin rouge vieilli qu'elle avait descendu de la cabane où nous ne l'avions pas remarqué : nous voyant bien las, elle pensait qu'il serait le bienvenu.

« Le maître, dit-elle, m'avait recommandé de l'emporter là-haut, pour la crainte qu'il n'y ait quelqu'un de malade.

— Que notre père soit béni! dit Joachim; il pensait à tout le monde, sauf à lui. »

Nous n'avions qu'un quart de soldat rapporté d'Afrique par Léonard Comborn, qui avait servi là-bas en sa jeunesse, aux spahis; coupe sacrée où nous bûmes l'un après l'autre, comme en une sorte de rite fraternel. Au-dehors coulait une nuit douce, bleue, où la Viviane mêlait son murmure à la palpitation musicale et monotone des insectes des prés. Le moulin

mutilé exhalait un étrange relent de ruine, mêlé à celui des limons déjà desséchés de l'inondation, mais l'odeur des genévriers secs que nous brûlions couvrait victorieusement ces puanteurs sinistres. Ce qui dominait dans cette nuit, c'était le bruissement éternel de l'écluse, égal et puissant comme une prière.

« L'eau a su se libérer : bon! dit Joachim, animé par le vin que notre père avait enclos en cette vieille bouteille. Bon! à nous de la ramener au travail. Gueuse! je saurai bien te faire dire pour le repos de l'âme du meunier le chapelet d'un milliard de grains de blé! »

Et, bien que rompus, c'est dans le désir d'une nuit courte que nous nous étendîmes dans la bonne paille gémissante de Jamissou.

*
* *

Tout naufrage suscite des pilleurs d'épaves : règle qui se vérifia encore une fois après le désastre du Lac.

Certes, beaucoup de choses nous furent spontanément restituées par des gens ayant terres riveraines; ils les avaient trouvées et ramassées en nettoyant leurs prés et leurs berges; n'ayant aucune peine à deviner d'où elles venaient, ils nous les avaient bonnement renvoyées. Quant à ceux qui gardèrent leurs trouvailles, je ne ressens point de rancune à leur égard. Je connais trop bien les indigènes des collines rocailleuses pour ne pas comprendre, et presque pour ne point admettre leur âpreté au gain, leur goût vio-

lent pour les rares profits qui n'exigent aucun effort. Le sort, qui les a condamnés à arracher leur pain à des terrains stériles, qui ne leur accorde rien qu'au bout de l'aride combat du travail, leur paraît s'adoucir et devenir favorable lorsqu'il leur fait trouver un liard entre deux pierres, le fer d'un cheval sur le chemin ou un lièvre blessé dont le chasseur a perdu la trace. Joachim, si prudent dans les paroles qu'on secoue sur autrui, nous avait dit que ces vols lui paraissaient inévitables, qu'il fallait souhaiter qu'ils fussent réduits à des choses sans valeur, mais que pour les autres, s'il en apprenait l'existence, il irait les chercher jusque dans le fond du gosier du diable.

Or voici qu'il me faut camper ici, bienvenue en ces pages tristes, la pittoresque silhouette du facteur Mazaudon, petit homme grisonnant, tanné par le grand air, à la démarche régulière et souple, ancien soldat de la coloniale ayant gardé du régiment un langage très vert et une franchise crue, que je voyais passer depuis ma plus tendre enfance devant le moulin deux fois par jour. La canne dans le creux du coude, la veste ouverte sur une poitrine velue, le képi rejeté sur la nuque, le cou tendu sous le poids d'un sac bourré de lettres, de petits paquets et de journaux, il faisait une immense tournée par la vallée, les coteaux, tout à pied, avalant trente kilomètres sans se plaindre. Cela, certes, lui donnait soif, mais il n'acceptait de boire que chez les gens qui lui plaisaient. « Chez un tel, disait-il, le vin sent le fût; le bouchon chez cet autre; le vinaigre chez un troisième. Les gueux qui laissent ainsi se gâter le saint jus de la vigne mériteraient qu'on les envoyât dans ces pays où c'est du vin qu'il pleut, et où il faut se crever à

vigneronner et à vendanger pour avoir de l'eau! » Des souvenirs communs : Alger, l'Atlas, le désert, l'avaient lié à mon père d'une bonne amitié, et j'emplirais des pages des histoires, toujours les mêmes, que je les entendais se conter en buvant un verre : le rugissement des lions dans la nuit, les cocasseries du ruisseau des Singes et tous ces oueds M'narf ainsi nommés parce que les Arabes, interrogés sur leur nom par ceux qui en levaient la carte, répondaient invariablement : « Je n'en sais rien. » C'est du moins ce que j'en ai retenu; peut-être écorché-je ce mot d'arabe; tout ce qui n'est pas périgourdin ne m'engage d'ailleurs pas. Toujours est-il que ce Mazaudon, après notre désastre, se révéla un ami inébranlable et fidèle. Ses allées et venues lui permettant de se rendre compte de ce qui se passait, il se mit à tonner contre les chapardeurs et se fit un devoir de nous les signaler. C'est ainsi que nous apprîmes que notre barque, qui avait disparu avec sa chaîne, son piquet d'attache et le pan de la rive où il était planté, était allée s'échouer au Moulin de Peyras.

Outre que Joachim tenait à cette barque pour l'avoir construite de ses propres mains — c'était lui qui faisait marcher l'atelier, mon père n'étant pas de goûts manuels —, elle nous était indispensable pour repêcher aux environs immédiats du Lac une foule d'objets restés là sous l'eau, en particulier notre vaisselle et tous les objets de métal : landiers, marmites, casseroles, et jusqu'à notre plaque de cheminée. Mon grand, pensant qu'on ne ferait aucune difficulté pour la lui rendre, s'apprêtait à aller naïvement la réclamer, lorsque me revint en mémoire la sinistre prédiction de la meunière, elle avait dit vrai : le

grand sapin noir avait frappé le Moulin du Lac, emporté le meunier. Je rappelai les propos hostiles de cette vieille corneille à Joachim, que ce mémento rendit songeur. « Ces gens-là ne sont pas trop catholiques, dit-il enfin, et ce ne sont pas nos amis, il s'en faut de plusieurs dents de roue. Il vaut donc mieux que nous y allions avec un témoin. » Et il arrangea avec le facteur une apparente coïncidence : Mazaudon, faisant sa tournée quotidienne arriverait comme par hasard au Moulin de Peyras juste au moment où les pourparlers commenceraient à pousser des vrilles et des épines.

« Suis-moi là-bas, dit Joachim, il est bon que tu apprennes à connaître les gens. Et puis nous reviendrons à la rame et tu tiendras la queue. » Il voulait dire le gouvernail, fait d'une courte perche terminée en cuiller.

Ainsi fut-il. Le lendemain, nous nous présentâmes au Moulin de Peyras sur les dix heures du matin. La première chose que nous vîmes était notre barque bien nettoyée, avec ses deux rames sanglées en son creux, la même chaîne, mais armée d'un autre cadenas, qui se balançait à l'attache sur le miroir frissonnant de l'écluse. Trois chiens firent mine et vacarme de nous dévorer, et de froides salutations furent échangées entre nous et le couple des meuniers, dans le charivari frénétique de leurs aboiements. Le farinier du Peyras nous présentait une mauvaise figure où perçait de l'inquiétude; les yeux de sa femme luisaient déjà pour le combat; ils savaient bien ce qui nous amenait à leur porte. Joachim présenta sa requête sans transition :

« Nous venons chercher notre barque.

— Votre barque?... nous ne l'avons pas vue. Elle n'est pas ici.

— ... Nous prenez-vous pour des voleurs? commença à glapir la femme.

— Je vous prends pour d'honnêtes gens, répliqua fermement mon aîné, sans quoi ce sont les gendarmes que j'aurais envoyés. On nous a dit que notre barque était venue s'échouer ici, et donc....

— On vous a menti.

— Point tant que cela, puisque la voilà devant nous.

— Comment! comment! gronda le meunier, tu oserais dire que cette barque est tienne? Répète-le un peu, pour voir? Et touche-la si tu l'oses! »

Et il s'avançait, menaçant, le poing devant le nez, mais avec un air de chien prêt à fuir à la première riposte.

« Meunier, reprit Joachim sans s'émouvoir, je ne suis pas venu ici pour me battre avec vous. Cette barque est celle du Lac. Vous soutenez le contraire. Bon! je me retire et les juges trancheront. »

A ce moment arriva le facteur Mazaudon, le plus naturellement du monde.

« Hé! braves gens, voilà bien du bruit!

— Pas sans raison, dit le meunier de Peyras : ce grand flibustier-là veut me prendre ma barque!

— Notre nom est dessus depuis dix ans! » cria la meunière.

C'était vrai, du moins depuis quelques jours; une lame de zinc, grossièrement gravée par un artisan de foire, était clouée à l'avant de la barque.

« Hem! fit le facteur, voilà qui t'embarrassera devant les juges, Comborn....

— Je poserai d'autres questions qui embarrasseront le meunier de Peyras à son tour, répondit Joachim.

— Quelles? Je serais bien aise de les connaître.... Voyons, pour le moment, c'est moi, facteur, qui suis le juge, voulez-vous? Cela ne vous coûtera pas un radis!

— Eh bien, repartit mon aîné, comme c'est moi qui ai construit cette barque, je sais exactement combien il y a de petits trous dans le sentineau. Demandez donc, monsieur le juge, au meunier de Peyras le nombre de ces petits trous!

— Je ne les ai pas comptés, dit le meunier. J'avais autre chose à faire de plus intelligent!

— Il y en a treize! dit Joachim, le nombre de mon âge, lorsque je l'ai construite. »

Mazaudon alla sans mot souffler à la barque, souleva le couvercle du sentineau, se pencha sur cette petite chambre à garder le poisson vivant et compta les trous qui permettaient d'avoir toujours un fond d'eau au niveau de la rivière.

« Treize exactement! dit-il.

— Demandez-lui maintenant, reprit Joachim, la longueur exacte de la barque et sa largeur.

— Justement, j'ai un mètre sur moi! dit Mazaudon en tirant de sa poche un éclair jaune. J'allais acheter du bois aux Merles.... Eh bien! meunier, ces dimensions... à vue de nez?

— Je les ai oubliées. »

La meunière, pendant ce débat, ne se tenait plus en place, ouvrant la bouche, la refermant, avec des mouvements convulsifs des bras, faisait mine de s'en aller, revenait, le nez prêt comme un bec de corne.

« Et toi, Comborn?

— Je ne vous les dirai qu'en confession, dit Joachim, parce qu'il y a une erreur de construction que je suis seul à savoir.

— Voyons toujours! »

Mon grand parla à l'oreille du facteur. Mazaudon tendit son mètre bien droit, leva les mesures, calcula mentalement de l'air d'un nouveau Pascal, puis :

« C'est cela! à un « millemètre » près!

— J'aurais encore d'autres questions à poser, dit Joachim, mais en voilà assez : je les garde pour la bonne bouche. Qu'en concluez-vous, monsieur le juge?

— J'en conclus, répondit carrément le facteur, que la cause est perdue pour le meunier de Peyras, et qu'il ferait mieux de rendre cette barque sans tant discuter. Sinon, tout le monde en entendra parler et le tiendra pour un âne! »

En sa grossière et lente cervelle, notre adversaire se disait qu'il avait tout le temps de prendre les mesures de la barque à son tour, d'en examiner les particularités, voire d'y préparer d'autres pièges à l'exactitude. Secouant ses oreilles comme deux dernières cartes portant des as, il eut la sottise de dire :

« Je saurai bien me rafraîchir la mémoire avant d'aller au tribunal. J'ai un mètre, moi aussi, et je sais m'en servir!

— Pardon! répliqua Mazaudon d'une voix acerbe, pardon! vous oubliez, meunier, que je suis témoin — et honnête homme : je ne me gênerai pas pour dire ce qui vient de se passer, savoir que Joachim a prouvé qu'il connaissait cette barque, qu'il a faite, mieux que vous, qui n'avez fait que la prendre et y clouer votre nom! »

Le meunier resta coi, le regard vacillant comme une chandelle qui vient de recevoir un éternuement. La femme, écumante de salive, s'écria comme une folle :

« Et qui croira un facteur qui passe son temps à lire sur les chemins les lettres des gens? »

A ce coup, Mazaudon, qui avait la fibre professionnelle fière et tendre, pâlit sous son hâle africain et rugit comme le lion du désert :

« Que le feu du ciel me rissole à l'instant si j'ai jamais fait pareille chose! Misérable femme qui brûle les bois de sa vieille barque dans son feu, où je les ai vus! Laissez-nous donc entrer dans votre cuisine, vipère : les derniers morceaux chauffent la soupe de votre cochon, ou la vôtre : il n'y a pas de différence.

— Espion!

— Voleurs! »

Et les chiens de recommencer leur concert. La carriole d'un client arrivait, broyant la pierraille du chemin. Le meunier prit rapidement son parti.

« Comborn, reprends ta barque et fiche le camp d'ici! et toi aussi, facteur. Si vous en parlez à qui que ce soit, rappelez-vous que mon fusil de chasse a parfois des quintes de toux!

— Les menaces après les insultes!... à la bonne heure! répondit Mazaudon d'une voix redevenue raisonnable. Voici votre journal, meunier. Désormais, je le mettrai sur votre escalier. Mais n'oubliez pas qu'un ancien soldat d'Afrique n'a peur de personne et qu'au surplus, ma canne n'a pas de rhumatismes. A Dieu soit tout le monde! »

Et il s'en alla, en repliant son mètre et en sifflo-

tant un air de clairon. Le meunier reprit son cadenas, arracha la plaque de zinc de l'étrave et nous rentrâmes en possession de notre bien sans une autre parole. La remontée de la Viviane nous parut douce. Loin du Moulin de Peyras, Joachim, qui ramait ferme, me dit en souriant :

« Nous avons remporté notre première bataille, mon Elie. Mais il faudra en gagner d'autres! »

*
* *

Pas plus tard que le lendemain, tant il disait vrai, il fallut en livrer une seconde.

Le soir même de ce jour, Mazaudon reparut au Lac et apprit à Joachim que notre commode avait été repêchée et transportée à la ferme de Justaret, dans les coteaux, chez les Rasibus. Le vaillant facteur, roidi dans son attitude par les insultes du matin qui l'avaient frappé au cœur, semblait résolu à pourchasser « les chapardeurs » avec la même vigueur impitoyable que s'il se fût agi de son propre bien.

Joachim, visiblement troublé à cette nouvelle, posa tout de suite une question :

« L'ont-ils ouverte?... les clefs étaient toujours dessus!

— Hé! non point! répliqua Mazaudon. L'eau l'a tant et tant gonflée qu'ils n'ont pu faire glisser les tiroirs. Comme ils ne sont pas sûrs de trouver dans le meuble quelque chose qui en vaille la destruction, ils le font sécher. Cela durera un ou deux mois, et c'est précisément ce qui m'a permis de le voir. »

Et Mazaudon nous conta comment, rompant avec son habitude de déposer le courrier dans une boîte à pain, au bout du chemin, il avait dû pousser jusqu'à la ferme pour une lettre recommandée, ce qui requérait une signature. Jamais il n'allait jusqu'à la maison de ces sauvages, enclose de hauts murs et barricadée comme un fortin. Bien qu'habitant un désert, et que leur cour fût à l'abri des regards, les Rasibus avaient poussé la prudence jusqu'à n'exposer notre commode que sur l'aire de la grange, dans le soleil de la porte, laissée entrouverte pour une dessiccation lente. Le facteur toutefois l'avait reconnue du coin de l'œil, mine de rien, tandis qu'on le retenait sur le seuil de la cour pour griffonner la signature exigée dans son carnet.

« S'ils pensent que vous l'avez vue, dit Joachim, ils vont la forcer. Et, je puis bien vous le dire, dans cette commode sont tous nos papiers... et surtout cette cassette où mon père avait une quarantaine de louis d'or, je ne sais de combien chacun.

— Bigre! dit Mazaudon, si je l'avais su, j'aurais dit : « Hé! c'est la commode des Comborn que vous « avez là! je vous conseille de la rendre au plus « vite! » Comme cela, ils n'auraient plus osé la forcer. Ces sortes d'affaires-là vont loin. Mais je suis sûr qu'ils croient que je n'ai rien remarqué, rien vu. Ils me croient myope à cause des lunettes que je mets de près et ignorent que, de loin, j'ai gardé une vue de chasseur de cigales.... De toute façon, il faut agir vite. Nous vendrions notre mèche en recommençant la manœuvre du Moulin de Peyras. Pensons-y. La nuit nous portera conseil. »

Joachim passa une soirée agitée : récupérer cette

cassette était pour nous de la plus haute importance : elle contenait une petite fortune qui pouvait nous faire vivre pendant les mois, et peut-être les années, que durerait la reconstruction du moulin. Or, ces Rasibus étaient de dangereux adversaires, redoutés de tout le monde dans le pays. Leur ferme était surnommée : « L'Auberge Rouge », sinistre réputation vieille de plus d'un siècle et ranimée par une découverte alors récente. Il se disait que, jadis, le Justaret avait été un relais sur le chemin royal, et que des voyageurs ayant disparu, leurs traces avaient pu être suivies jusqu'à sa grand-porte, sans que rien pût justifier l'arrestation et le châtiment des ancêtres des Rasibus, tenus pour des assassins professionnels. Les fouilles dans les terrains d'alentour n'avaient rien révélé. Or, quatre-vingts ans après ces enquêtes, de très vieux noyers s'étant desséchés aux abords du logis, les descendants des aubergistes rouges les vendirent à Rolland, de Périgueux, qui, en les faisant arracher, mit à jour quatre squelettes parfaitement conservés par la craie, enfouis exactement sous ces arbres. Et il s'était ainsi révélé que les enquêteurs impériaux avaient été trompés dans leurs calculs par des plants de noyers dissimulant les tombes : un arbre est là, donc le terrain n'a pas été remué à cette place — quoi de plus naïf et de plus astucieux? Et ces crimes, remontant ainsi au jour pour rafraîchir la mémoire des gens, n'avaient fait que contracter les Rasibus en leur insociabilité farouche. Comment arracher notre bien aux serres et aux becs de pareils vautours?

Joachim, que cela tracassait au vif, dormit mal, fit crier mainte fois la paille, se leva à la première

aube, me dit de tenir la mule attelée quand le soleil arriverait à la grotte — c'était maintenant exclusivement à ses grandes aiguilles dorées que nous lisions l'heure — et s'en alla à Saint-Yole. Il en revint accompagné du maire, de M. Papon, du maréchal-ferrant-serrurier Poignet et de l'appariteur municipal Millécu. Comme le pape Urbain II, il avait bien prêché sa croisade!

Le maire, qui était le grand épicier-mercier de Saint-Yole, se nommait M. Guilhem, petit homme sec et décidé, nanti de beaucoup de lectures bien assimilées, avec ce fumet de prétention qui décèle l'autodidacte au nez de ceux qui n'osent en avoir pour s'être entendu traiter d'ânes par leurs professeurs durant toutes leurs études. Grand admirateur des jacobins de la Convention, il aimait les rôles tranchants : et, n'en était-ce pas un que celui que Joachim venait de lui offrir ce matin-là? Il n'avait pas hésité à marcher. M. Papon avait voulu en être lui aussi, « pour argumenter les Rasibus, leur faire entendre la voix de Minerve, s'il y avait lieu ». Et il fallait, pour la réussite de la démarche, qu'elle prît comme l'air d'un transport de justice par le nombre des participants.

Tout ce monde monta dans la carriole, s'y tenant debout, comme une fournée de condamnés à l'échafaud révolutionnaire, et en avant pour « L'Auberge Rouge »!

En roulant, ou plutôt en tanguant par le chemin raboteux d'une combe stérile, parfois jetés les uns contre les autres comme des quilles, les conjurés achevèrent de mettre au point leur « plan d'attaque », selon le mot de M. Papon. Finalement, la pauvre

mule n'en pouvant plus, il fallut descendre, suivre à pied. C'était un désert creux s'élevant peu à peu de la vallée à la cime des collines, avec seulement de la pierraille blanche, des herbes à brebis et des genévriers noirs; mais au point où commençait le plateau, la terre redevenait rouge et fertile, s'empanachait de beaux noyers, et l'on découvrait une riche mosaïque agricole au milieu de laquelle était assis le fortin des Rasibus. Ces blés, ces betteraves, ces luzernières, ces vignes étaient parfaitement tenus et d'un vert surprenant de santé sur une terre si sèche et si caillouteuse.

« Ces sauvages ont ceci pour eux, dit M. Papon, qu'ils sont des saints du travail. » Tout le monde en convint. Déjà les chiens signalaient notre approche. C'est le vieux père Rasibus qui entrouvrit la grand-porte charretière de la cour, à l'appel du maire, mais un à un tous les occupants vinrent se rassembler derrière lui : sa femme, ses deux brus, un de ses fils, six ou sept enfants dépeignés et morveux, de sorte que, de part et d'autre de la porte, nous étions vingt nez rangés en bataille et pointés les uns sur les autres.

Le vieux Rasibus salua le maire en balbutiant et demanda :

« Qu'est-ce que c'est que tout ce monde?

— Rasibus, lui répondit le maire, nous venons chercher la commode.

— Quelle commode?

— Celle que vous avez repêchée dans la Viviane et que vous avez fait déclarer à la mairie....

— Une commode?... repêchée?... déclarée à la mairie?... Je ne comprends rien à cette histoire!

— Voyons, Rasibus, il ne peut y avoir d'erreur!

Quelqu'un est venu à Saint-Yole, de votre part, dire que vous désiriez qu'on vous débarrasse d'une commode appartenant aux Comborn, que l'eau avait échouée sur votre pré et que vous aviez mise en lieu sûr.

— Mais qui vous a dit ça? Personne d'ici n'est allé à Saint-Yole depuis huit jours!

— Ma foi, je n'en sais rien. Qui a fait cette déclaration, Millécu? »

L'appariteur Millécu fit la mine d'un homme qui fouille au plus profond du sac de sa mémoire, et répondit :

« Ma foi, je ne m'en souviens plus, depuis le malheur du moulin il y a eu un défilé de plus de cinquante personnes venant déclarer l'une un banc, l'autre une chaise, je suis bien excusable d'avoir oublié la figure de celui-là. J'ai écrit : une commode chez M. Rasibus, à Justaret... et j'ai passé au suivant sans lever le nez!

— Ne serait-ce pas le facteur? demanda Rasibus.

— Mazaudon? Non.... Mazaudon n'a rien déclaré pour personne. Ça, j'en suis bien sûr!

— Eh bien, c'est tout simple! dit tout sec le vieux Rasibus. On vous a menti, ou vous vous êtes trompés. Nous n'avons rien repêché, il n'y a pas de commode aux Comborn ici. Vous pouvez visiter la ferme dans tous les coins! »

Et il ouvrit toute grande la porte. Derrière lui, sa famille faisait le lamento aigre et lugubre de l'honnêteté outragée.

« Non, Rasibus, dit le maire, fouiller votre maison serait vous faire une injure que vous ne méritez pas. Nous savons que vous êtes d'honnêtes gens. Si vous

aviez cette commode, vous l'auriez déjà rendue. Vous n'êtes pas non plus un imbécile, Rasibus, vous savez qu'un vol perpétré dans de semblables conditions pourrait vous coûter cher. Hé, diable! ce seraient la ruine et les galères!... Je vous remercie de ne m'avoir pas forcé à me servir de ça... (et il tira son écharpe tricolore de sa poche, où elle était fourrée comme un mouchoir) pour entrer chez vous. Nous allons rechercher la personne qui nous a fait cette fausse déclaration : nous devons avoir son nom sur un papier. Millécu reviendra dans une heure vous le dire. Tout sera tiré au clair ou j'y perdrai mon renom! »

La vieille femme de Rasibus, maigre et pâle, et qui était devenue diaphane à la vue de l'écharpe, intervint alors, chevrotante :

« Mais qu'est-ce qu'on vous a dit au juste?... Que cette commode était ici « chez nous »?

— Oui, chez vous.

— Mais... à Justaret?

— On n'a pas précisé. On a dit : chez les Rasibus.

— C'est que, reprit la vieille femme, chez les Rasibus, c'est aussi à la maison des Besses. Il me vient à l'idée que c'est peut-être là qu'on a voulu dire... qui sait! »

Cette « maison des Besses » était une bicoque à demi effondrée, assise à l'orée d'un bois, loin de Justaret, où les Rasibus entreposaient leur provision de bois pour l'hiver. Le vieux, s'échauffant soudain, s'écria :

« Ah! pour ça, je ne réponds plus de rien! Je ne suis pas allé à cette maison depuis longtemps, elle est ouverte à tout venant, je n'y monte pas la garde, moi! Si on y a mis quelque chose, ce n'est pas mon

affaire..., mais je ne le croirai que quand je le verrai!

— Voulez-vous que nous nous en assurions?

— Avec ou sans vous, monsieur le maire, j'y vais tout de suite!... »

Et nous voilà en file indienne sur le sentier des Besses, moi, la main à la bride de la mule. Nous arrivâmes dans cette solitude de pelouses, de chênes rabougris pleins de cigales, de broussailles, déjà écrasée de soleil, au bout d'un quart d'heure de marche. La bicoque ouverte, notre commode apparut, mâchée, balafrée, dévernie, mais close comme un caveau : elle semblait nous attendre en la compagnie des bûches et des fagots.

Rasibus leva au ciel de longs bras indignés :

« Ah! les canailles!... Monsieur le maire, on a voulu nous compromettre!... mais ça ne se passera pas comme ça!... Je vous demande d'ouvrir une enquête pour savoir qui s'est permis d'entrer chez moi sans ma permission.

— Rasibus, lui répondit le maire, à quoi bon? C'est ici chez vous, certes, mais c'est aussi un peu chez tout le monde, un lieu public au bord d'un chemin : est-ce que vous êtes responsable de tout ce qui passe dessus?

— Ah! non,... pour ça, non!

— Eh bien, je déclare l'affaire close. Comborn, reprends ton bien. Rasibus, remerciez votre femme d'avoir eu le bon sens de penser à cette cabane. Sans elle, nous n'aurions rien trouvé, et vous auriez été bien embarrassé plus tard d'avoir à venir nous dire :
« Nous nous étions trompés, la commode est bien
« chez nous.... » C'est plus clair ainsi.

— Celui qui l'a mise là, répliqua Rasibus, devait

compter ne pas l'y laisser longtemps! Ah! la canaille!... le voilà bien attrapé! »

Et il s'essaya à un petit rire aigre qui faisait mal à entendre.

Joachim, qui avait vérifié l'état des tiroirs, fortement bloqués, rayonnait de joie.

Quand nous fûmes sur le chemin du retour, Rasibus remis en sa tanière, « tu as de la chance, meunier », dit le maire.

« Plus qu'il ne croit! ajouta M. Papon. Voyez, monsieur le maire, on avait commencé à l'encaustiquer!

— Ce sont des fantômes qui ont fait ça! dit Millécu.

— Et moi, dit le serrurier Poignet, j'ai bonne mine, ici, avec mes outils dans ma poche. J'aurais mieux fait de prendre mon fusil. J'ai compté dix-sept perdreaux dans les betteraves de Rasibus! »

Et pas d'autres commentaires. Tous ces hommes savaient parfaitement que les Rasibus, gênés par la survenue du facteur et craignant qu'il n'ait vu la commode, l'avaient à tout hasard et par astucieuse précaution transportée dans leur cabane des Besses; de sorte que, s'ils étaient découverts, ils pourraient s'affirmer étrangers à l'affaire; et que, s'ils ne l'étaient point, récupérer le meuble ne serait plus qu'une question de temps et de patience. La panique de la veille avait brusqué le dénouement. Mais, de tout ceci, personne ne souffla mot; et, après une joute diplomatique entre adversaires de taille, je pris ce matin-là une leçon supplémentaire de prudence et de discrétion.

*
* *

Quinze jours après le désastre du moulin, tout ce qui avait pu être sauvé se trouvait dans la grotte ou autour, en ordre, bien rangé : environ le dixième de notre bien, assez de meubles, d'ustensiles pour vivre; assez de linge et de vêtements pour ne pas aller nu. Joachim avait barré l'entrée de notre étrange logis d'une façade de planches ramassées à la base du mur effondré, afin que nous fussions chez nous et crainte, disait-il « que ce qui ne s'en est pas allé par la rivière ne s'en aille par la route »! Marie avait tout disposé et rangé avec l'ingéniosité d'une bonne ménagère; et même, déplaçant le foyer primitif, elle avait trouvé un bon écoulement de la fumée sous la voûte. L'aspect de « marché aux puces » avait cessé. Notre misère se revêtait de dignité. Il n'était pas jusqu'à nos bêtes qui n'aient retrouvé des abris provisoires sous le rocher. M. Papon nous appelait maintenant « les troglodytes ».

La récupération de la commode avait triplé l'énergie et l'espérance de Joachim. « Là-dedans sont nos vrais moyens! » disait-il. Il n'était que d'attendre qu'elle rendît son eau, revînt à l'état où recommencerait le jeu normal des tiroirs, ce qui, avec un feu continu dans la grotte, ne saurait durer plus de quelques semaines, et la cassette nous serait livrée avec les plus secrètes et les plus valables économies de notre père : de l'or.

En attendant, Joachim fit le calcul des fonds dont

nous disposions : nos trois livrets de caisse d'épargne totalisaient deux mille francs, nous assurant du pain pour deux années. A quoi s'ajouterait l'argent de nos noix, car sur le champ en amont du moulin, nous avions cinq vieux noyers très productifs et extraordinairement chargés cette année-là; enfin, la chair de nos lapins, les œufs de nos poules, la vente de nos canards et le lait de notre chèvre nous aideraient; mais il ne fallait point compter sur les légumes de notre jardinet, la crue les ayant enterrés sous le sable.

Et là, nous vîmes bien de quel tissu mêlé l'humanité est faite. Le boulanger de Saint-Yole, qui nous fournissait le pain à la taille, c'est-à-dire en le marquant à crédit sur une planchette de bois, signifia à Marie qu'il voulait y voir clair, ce qui détermina Joachim à régler nos comptes et à n'acheter désormais qu'au comptant la tourte de la semaine. Pour nous consoler des procédés de ce manant-là, mes camarades d'école, maintenant en vacances, se constituèrent en « Compagnons du pot-au-feu », c'est-à-dire qu'ils firent chaque samedi, traînant un charreton après eux, le tour des maisons pour avoir des légumes qu'ils nous amenaient triomphalement, avec de telles clameurs de joie que nous les entendions venir de loin. M. Papon n'était certes pas étranger à cette conspiration pittoresque. Joachim, qui était très fier, fronça le sourcil sur ces jeux de moines mendiants : « Goujats, leur dit-il, c'est bien, une fois, deux fois, et grand merci! mais pour l'avenir, il faudra cesser d'ennuyer les gens. » Ils n'en continuèrent pas moins leur office jusqu'au mois d'octobre, où ils virent notre potager remis en état.

Restait, pour connaître à fond notre situation, à voir maître Lehman, notaire à Murjac, entre les mains de qui était le bilan des affaires du meunier Comborn. Absent lors du désastre, il nous avait écrit de venir en son étude dans les premiers jours d'août, où il espérait s'être mis en état de nous renseigner exactement sur la succession du Lac. Entrevue que Joachim redoutait et désirait en même temps, pris qu'il était entre l'espoir qu'elle livrât des ressources pécuniaires imprévues dans ses calculs, et la crainte qu'elle ne démasquât des obligations trop lourdes pour nos faibles moyens.

Un second billet nous fixa cette entrevue pour le premier dimanche d'août. La messe tintait à l'église de Murjac quand nous y arrivâmes, honteux de notre accoutrement au milieu de gens en grande plume. Par des détours, nous nous faufilâmes jusqu'au seuil de maître Lehman, qui était en une petite ruelle et d'aspect fort peu accueillant : façade de prison, porte de forteresse, marteau de fer, couloir sombre, et l'on était introduit en une pièce à peine éclairée, lieu de cartons, de papiers et de grincements de plume qui recevait le jour sale de la ruelle par une fenêtre ferrée de gros barreaux. Le notaire avait une tête tronc-conique, les cheveux en brosse ainsi que la moustache, des joues sévères, dures comme ses vieux panonceaux dédorés; et ses lunettes à monture d'acier éparpillaient, quand il parlait, tant de reflets glacés et tranchants qu'elles lui donnaient l'air d'un ancien char de guerre aux roues armées de faux. On recevait son regard gris comme un coup de foreuse. Son français révélait son origine alsacienne par d'étranges malaises de prononciation : particularité

qui en imposait aux gens plus qu'une élocution parfaite; et peut-être, ayant reconnu ce prestige, affectait-il de rudoyer parfois les consonnes pour se garder original et rare au milieu des agiles et bruissantes langues périgourdines.

Nous nous sentions très petits garçons devant lui : « Asseyez-vous, je suis à vous à l'instant. »

Maître Lehman, s'étant assis et mis au large sur ses coudes, nous lut un assez court mémoire auquel nous ne comprîmes rien. C'était de chiffres une procession sans flambeaux. Puis il fit une courte pause, décela notre innocence sur nos visages et reprit :

« Je résume : Assurance : néant, votre police ne concernait que l'incendie. Situation commerciale : l'avoir et le dû se balancent, Comborn a toujours vécu dans la position d'un homme qui a la bouche tout juste hors de l'eau et qui, au premier trou rencontré, doit immanquablement.... »

Il ne poursuivit pas cette comparaison malheureuse, parut même un peu gêné de l'avoir commencée, et continua en jouant avec son crayon :

« Les créances sont pressantes, les droits de succession peuvent attendre, Elie étant mineur pour longtemps encore. Il faudra presser les débiteurs et tout payer dans le cours du prochain semestre. Cela fait, nous ne sauverons pas cent francs. Il est beau d'ailleurs que vous n'ayez pas à entamer le peu qui vous reste pour des trous à boucher.... Bref, vous sortez nets et libres d'une situation qui aurait pu être plus mauvaise. Pauvres, mais pouvant porter le front haut : les fils de Léonard Comborn ne doivent rien à personne.

« Maintenant, que comptez-vous faire? »

Joachim répondit :

« Nous resterons au Lac, nous reconstruirons le moulin.

— Rude entreprise. Ce sera long. De quoi vivrez-vous pendant ce temps? Est-ce seulement possible? »

Joachim fit un tableau de nos ressources, lui expliqua comment nous avions organisé notre vie et définit son plan pour reprendre la reconstruction au ras du mur renversé. Je l'écoutais parler avec admiration. Lui, si laconique d'ordinaire, il s'enhardissait en un accent nouveau, s'exprimait par phrases courtes, chargées d'espérance et de volonté. Son adolescence finissante était tout près de l'homme. Et, de son côté, s'étant levé et rapproché familièrement de nous, maître Léhman avait ce beau regard, cette douceur surprenante du visage, embellie inattendue, séduction des hommes sévères quand un trait d'optimisme les détend. Il approuvait silencieusement du chef.

« C'est la volonté de mon père, conclut enfin Joachim; nous lui avons promis, Elie et moi, qu'un jour son moulin recommencerait à tourner.

— Mes enfants, dit enfin le notaire d'une voix qui n'était plus celle d'un froid calculateur, je retrouve en vous, avec émotion, l'esprit, la fougue, et aussi l'imagination enflammée de votre père, mon ami le meunier du Lac. Peut-être vous attaquez-vous à une tâche qui vous dépasse. Peut-être eût-il mieux valu vendre et s'installer ailleurs. Mais, possible ou non, la chose vaut d'être tentée. De toute façon, ajoutez ceci à vos calculs : que je serai votre prêteur si l'argent vous fait défaut; que je serai surtout votre conseiller en toute chose. C'est un rôle que m'a laissé

le meunier et que je tiens à remplir. Ne faites rien d'important sans venir prendre mon avis. Vous n'êtes plus mes clients, vous êtes désormais mes pupilles. »

L'élévation tintait à l'église.

« Bigre! dit-il, j'y serai très en retard! Excusez-moi. Avant de repartir, vous allez manger une bonne assiettée de soupe. »

Nous conduisant à la cuisine, il commanda à sa vieille servante de nous donner à dîner et s'en fut, très pressé, assister à la fin de la messe.

***

C'est le lendemain même de cette visite encourageante à maître Lehman, que, nous trouvant définitivement organisés pour vivre en troglodytes, nous nous attaquâmes résolument à la ruine du Lac.

Il s'agissait de déblayer l'effondrement, de dégager l'immense blessure béante, de reconnaître comment la mécanique farinière s'était comportée sous le choc et le poids, de curer le coursier autour de la grand-roue : après quoi, la plaie ouverte et nettoyée, l'état de l'intérieur reconnu, les charpentes et les planchers défaits pièce par pièce, nous y verrions clair et reconstruirions. Mais, avant d'être maçon, puis charpentier, puis mécanicien, il nous fallait exercer un métier qui vraiment n'a pas de nom; ramasser des pierres, des tuiles, des fragments de boiseries, et mettre tout cela en ordre en une sorte de classification rigoureuse, car ces matériaux devaient servir à la réédification du moulin.

Notre dépôt fut donc l'îlot, où ces masses s'entassèrent une à une en une espèce de parc du génie. A ce travail fangeux et pénible, Marie prit part et en fit autant qu'un homme. Bientôt notre action s'organisa : de vieilles planches furent posées en ponts et chemins pour faciliter nos incessantes allées et venues. La découverte de la brouette, intacte dans un creux des décombres, fut un bien beau moment : elle allait singulièrement faciliter les choses! une infinité d'objets émergeait du sable et des pierres, les uns après les autres : articles de cuisine, sacs, paniers, outils divers, vaisselle, chaudrons, abondance qui nous eût submergé sans l'esprit d'organisation dont Joachim et Marie faisaient preuve.

Nous eûmes main-forte de « l'équipe des compagnons du pot-au-feu » qui vinrent nous aider à déblayer. Ce que des mains d'enfants peuvent faire est incroyable. Nous étions de la sorte une douzaine à creuser, ramasser, trier, transporter : c'est-à-dire que nous disposions de la puissance des fourmis!

C'est en ces actives et chaudes journées d'août que se plaça la curieuse affaire de mon ancien ami le Jehan de la Gardonnette, que je n'avais pas revu depuis longtemps. Ce pauvre petit sauvage, se sentant gravement malade cet été-là, crut sa mort prochaine et tomba dans une crise de mysticisme qui ne fut pas sans embarrasser le vieux curé de Saint-Yole : car, ce Jehan qu'il n'avait jamais vu seulement une fois à la messe, voilà qu'il ne cessait maintenant de l'avoir dans les jambes, suivant les offices du matin et du soir, emplissant les sonorités de l'église d'actes de contrition mugis d'une voix caverneuse, pleurant à faire rire tout le monde aux enterrements, faisant le

tour des calvaires sur ses genoux, hué des enfants, demandant à se confesser trois fois par semaine : en somme un pauvre fou qui voulait absolument guérir à force d'importuner Dieu, ou mourir tout de suite en état de sainteté. Le vieux prêtre, sagement, essayait de le ramener à plus de modération.

« Prie, le Jehan, en ta cabane de la Gardonnette qui est comme une cellule du désert; évite de venir t'exposer aux tentations du démon, qui ne manquent pas au bourg de Saint-Yole, repasse toi-même tes fautes en ta tête, inscris-les en ta mémoire, et tu viendras me les confesser un jour désigné pour cela. Tel que je te connais, tu n'as fait grand mal à personne, tu n'es comptable que de jurons et de coups de trique administrés trop libéralement à ta chèvre. Dieu aime les petits et les pauvres comme toi. Cesse donc d'être toujours à sa porte. Et surtout, ne ridiculise plus le saint lieu en y apportant cet instrument qui ne te quitte plus. »

L'instrument qu'on voyait maintenant en tout lieu et en tout moment entre les mains du nain bossu était un vieux moulin à café; et personne ne comprenait le mot de cette loufoquerie.

Or, le curé l'ayant enfin confessé, apprit de Jehan que ce moulin à café était le produit d'un vol, puisqu'il l'avait ramassé dans la Viviane après la catastrophe du Lac. C'était le nôtre! Le vieil instrument tant de fois tourné par les mains vaillantes de la Nane! Le Jehan l'ayant emporté, caché, choyé et chéri en sa cassine de la Gardonnette, avait ainsi commis un vol désintéressé, une sorte d'acte gratuit, puisqu'il ne buvait pas, n'avait jamais bu et ne boirait probablement jamais de café! Il fallait donc, se

disait-il en sa pauvre cervelle, qu'un attrait diabolique l'eût contraint à commettre ce vol, eût attaché à sa personne cet instrument inutile, qui pesait maintenant encore plus que sur sa conscience — sur sa raison, et dont il ne savait plus comment se délivrer.

« Je dois payer durement mon péché, déclara-t-il au curé. Ordonnez-moi de me jeter dans le feu, dans l'eau, dans les épines, où vous voudrez!

— Mieux que cela! tu vas aller fleurir d'une couronne de verdure la croix du carrefour des Néfliers, à trois kilomètres d'ici, et après, tu rapporteras le moulin à Joachim : ce qui te vaudra mon absolution. »

Le Jehan fit ce que le curé lui avait prescrit, mais, ne se trouvant pas assez châtié, alla trouver les gendarmes de Murjac, et, leur présentant l'ustensile, s'écria :

« Je suis un voleur et un pécheur! j'ai ramassé ce « chose » dans la Viviane quand les eaux emportèrent le Moulin du Lac. Au lieu de le rendre, je l'ai caché. Mettez-moi en prison! »

Les gendarmes, de braves gens du pays, très aptes à comprendre les singularités des ermites du désert périgourdin, lui répondirent froidement :

« Combien cela fait-il de temps que tu l'as en ta possession?

— Un mois!

— Alors, il n'y a pas de mal, mon brave. Celui qui trouve un objet a un certain délai pour le rendre. (Et ici, le brigadier, se léchant le pouce, fit semblant de consulter un tarif.) Voyons, voyons..., tabatière, un mois — lunettes, quinze jours — fer à repasser, un mois et demi — chauffe-pieds, deux mois en été et

vingt-quatre heures en hiver..., parapluie..., ah! j'y suis : moulin à café : six mois. Tu as donc encore cinq mois devant toi pour rendre cet objet au meunier du Lac. »

Là-dessus, sourds à ses supplications, les gendarmes le poussèrent dehors, son « chose » dans les bras.

On parlait de la passion du pauvre Jehan dans tout le pays que nous n'en savions rien encore, lorsque, désespérant d'obtenir le martyre, il vint nous trouver, noir, hâve, maigre à faire peur; et, nous présentant notre bien se mit à beugler :

« Je suis un voleur ici-bas, et, si vous ne me châtiez, je serai un damné là-haut. J'ai ramassé ce moulin qui est vôtre sur les bords de la Viviane, et ne vous l'ai point rapporté. Maintenant, le voici, et battez-moi jusqu'à ce que vous soyez fatigué de frapper. Il le faut! Ce sera la guérison de mon corps et de mon âme! »

C'était pendant que nous soupions dans la grotte, très tard, à la chandelle.

« A Dieu ne plaise! répondit Joachim, que je me fasse bourreau sur ton dos pour si peu de chose. Ce moulin, je te le donne si tu veux le garder, je le reprends si tu veux bien me le rendre. Nous avons retrouvé notre mortier en pierre qui le remplace. Approche-toi. Ta punition sera de manger la soupe avec nous!

— Manger la soupe avec qui j'ai volé aggraverait mon péché, dit le Jehan d'une voix lugubre. Il faut que tu me frappes jusqu'au sang! As-tu des verges?

— Ecoute, dit enfin Joachim, j'accepte de te battre à mort. Mais, ce soir, je suis fatigué. Laisse

le moulin ici; et, demain, j'irai te rosser chez toi dans la matinée.

— Tout de suite!

— Demain. »

Alors, mes amis, voyant que chez nous aussi on lui refusait le trépied de fer rouge de l'expiation qu'il cherchait avec tant de persévérance depuis des semaines, le Jehan devint furieux subitement : il dansa, sauta, tourna, se roula par terre en écumant, en poussant des cris affreux, des mots inarticulés; et l'ombre de ce nain bossu, à la lueur basse de notre foyer, emplissait le plafond de la grotte des mouvements noirs d'une araignée géante. Marie était toute pâle et multipliait les signes de croix. Joachim, ennuyé, veillait à ce qu'il ne se jetât point dans le feu; et moi, je commençais à me demander si ma première idée du caractère secrètement monstrueux de cet homme n'était pas la bonne. Soudain, se remettant sur ses petites jambes maigres, il emporta sa bosse et disparut en aboyant, nous laissant son chapeau.

Nous sortîmes de la grotte dans la crainte commune qu'il n'ait couru se noyer dans l'écluse, mais, au lieu d'un plongeon, c'est le bruit décroissant de ses sabots battant la galopade sur la route que nous entendîmes.

« Voilà un trot qui le portera jusque chez lui, dit Joachim rassuré. J'irai le voir demain pour savoir ce qu'il en sera, et lui rendre son chapeau. »

Effectivement, y étant allé le lendemain matin, il en revint tout réjoui.

« Il va mieux, dit-il. A mon arrivée, il mangeait un morceau de pain gros comme ma tête et un ail

gros comme mon poing, la chopine entre les genoux.

— Et que t'a-t-il dit?

— Rien! vu qu'en m'apercevant, il a tout laissé tomber et s'est sauvé comme un diable. Ah! il n'avait plus du tout envie d'être passé par les verges! »

Nous ne sûmes la vérité que plus tard, quand, hélas! le médecin de Murjac eut appris le chemin de notre maison. La crise de fureur à laquelle il s'était abandonné dans notre grotte avait provoqué l'éclatement et l'évacuation par la bouche d'un abcès qu'il avait à l'estomac; et, instantanément soulagé, guéri, l'appétit recouvré, il avait de nouveau goûté la douceur de vivre. Le curé de Saint-Yole ne le revit jamais à sa porte, nous non plus à la nôtre. Il patrouille encore, presque centenaire, et il m'arrive de l'apercevoir de loin, le nez bas, véhiculant sa bosse entre ses longs bras allant et venant comme deux rames, pareil au ditique des fontaines.

***

Fin septembre, quand les compagnons du pot-au-feu disparurent de notre chantier pour réintégrer l'école, l'essentiel du travail de déblaiement était fait. La masse des matériaux effondrés se répartissait maintenant en tas bien alignés sur les parties hautes de l'îlot, prêts à se regrouper en un mur et deux planchers nouveaux. Et, sous le limon devenu croûte, le mécanisme du moulin réapparaissait, intact en sa robustesse mais nous ne savions trop que penser de la grand-roue, encore obstruée et qu'il était trop tard

pour dégager en cette fin d'été. Il était maintenant clair que le mur s'était couché, et non désagrégé à la verticale, sur sa propre base; le plus fort de la masse était tombé sur le bord de l'îlot, sans quoi tout eût été écrasé. Le temps, jusque-là admirable et comme volontairement favorable à nos travaux, allait se brouiller : il pleuvrait, les eaux s'enfleraient et il ne faudrait songer à libérer la roue que l'année suivante. Cela ennuyait Joachim qui craignait la rouille des fers et la pourriture des bois.

C'est en ce temps-là que, s'étant peu à peu desséchée, notre commode put enfin s'ouvrir. Les tiroirs vinrent, en rechignant un peu et révélèrent leur contenu : des papiers dont les écritures étaient délayées à illisibilité, des actes notariés abominablement moisis, deux boîtes de fer-blanc contenant, l'une, des clous à sabots, l'autre, cinq ou six encriers vides, le livre de droit de mon père, fort maltraité par l'eau, et que nous fîmes sécher page par page : c'était une relique. Mais de cassette, point. Le découragement de mon aîné fut grand. Les ressources sur lesquelles il comptait pour faire face aux frais de succession et de reconstruction se dérobaient encore une fois à sa poursuite.

Toutefois, Marie fit une supposition qui lui parut offrir, en sa forte vraisemblance, une dernière lueur d'espoir : « Le maître, disait-elle, quand il s'est vu en danger, a dû songer à gagner le toit du moulin. Il a certainement voulu alors emporter sa cassette. » Joachim regarda vivement le meuble : « C'est juste, dit-il, la clef qui était toujours sur le tiroir d'en haut, où étaient ces clous et ces encriers, est restée sur le tiroir d'en bas. Il venait donc de la sortir et l'avait

probablement posée sur le meuble lorsque le moulin fut emporté.... »

Et, se redressant, dans une agitation extrême :

« Elle est donc partie en glissade avec tout le reste, du côté de la rivière, elle est tombée à l'eau! Une boîte en fer si lourde n'a pu aller bien loin. Elle est donc là, dans le coursier ou dans l'écluse.... Ah! cette boue qui ne cesse pas de se délayer!... »

La Viviane, en léchant ce qu'il restait d'éboulement se teintait de jaune de sable, de blanc de chaux, enveloppant ainsi le moulin d'une zone persistante d'eaux troubles.

Cela précipita les projets de mon aîné : « Je curerai le coursier et dégagerai la roue cet automne et cet hiver, dit-il, dussé-je y avoir pieds et mains gelés! »

Ainsi alternaient les hauts et les bas dans notre existence de troglodytes et de blaireaux fouisseurs, de castors si l'on veut une image plus belle. Nous étant remis aux terrassements, nous retrouvâmes notre grande plaque de cheminée, celle qui formait la sole du foyer, l'autre étant restée fixée verticalement au mur, et maintenant suspendue dans le vide. A notre grande surprise nous y vîmes un dessin en relief dont nous ignorions l'existence, espèce de grand blason assez chargé qui s'était trouvé retourné vers le bas par des raisons impossibles à deviner. Notre père lui-même ne savait pas cette singularité, sans quoi il nous l'aurait fait connaître et peut-être expliquée. Nous lavâmes donc cette plaque pour en dégager la face de suie d'un épais limon de rivière, et M. Papon fut prévenu de cette découverte par Marie à son premier voyage au bourg, pour le pain de la semaine. Il vint sur les talons de la petite, les lunettes

bien astiquées, le nez frémissant de curiosité, tout entier plus vibrant que le bourdon des fleurs. Il avait apparemment oublié la déception de la grotte préhistorique. A peine eut-il vu le relief de notre plaque de cheminée qu'il s'écria :

« O diantre! mais ce sont, si je ne m'abuse, les armes des comtes de Périgord! et magnifiquement conservées! Cela date, mes enfants du XIV[e] siècle... environ. Vous venez de déterrer un trésor. Mais comment diable une telle pièce peut-elle être venue dans la cuisine d'un meunier! A la suite de quelle destruction de château? de quel pillage de ses décombres? O vicissitudes des choses! O grandeur et décadence! O....

— Et pourquoi l'a-t-on retournée? demanda Joachim.

— Gros naïf! Celui de tes ancêtres qui l'a mise en son âtre ne se souciait pas qu'on la reconnût.... Guerre de Cent Ans, guerres de religion, Révolution française, ce fut toujours foire d'empoigne, dispersion d'objets et de richesses, mais aussi, par la suite, au retour de l'autorité, recherche et poursuite des tondeurs par les tondus. Alors, mon grand, tu comprends? Prise ou achetée, le Comborn qui la mit en son foyer la retourna afin que seul le grillon en pût voir les figures. Celui-là était un prud'homme, je veux dire ton ancêtre, point le grillon!

— Mais, dit timidement Marie, si on l'avait mise autrement, avec ces creux et ces bosses, comment empêcher la marmite d'être boiteuse?

— Petite, s'écria M. Papon, un instant surpris par cette remarque, c'est toi qui chantes ici le bon sens! Voilà peut-être, cueillie au ras de nos sabots, l'expli-

cation que j'allais chercher dans les nuages! C'est par ce trait que s'achèvera l'article que je vais écrire pour le *Bulletin archéologique,* car il est bon, en ce pays-ci, que toute communication savante se termine par un mot qui sente le terroir et le rude bon sens périgourdin : c'est récompenser le lecteur de la peine qu'il a prise. »

Comme c'était un jeudi, M. Papon passa tout l'après-midi à dessiner soigneusement les armes des comtes en chantonnant, sifflotant, heureux comme un enfant, et nous faisant de temps à autre une savante remarque sur la signification de tel ou tel détail.

Avant de partir, levant l'index gravement, il nous dit :

« Cette plaque vaut beaucoup d'argent. Mettez-la en lieu sûr, et, si on vient vous proposer de l'acheter, faites-moi tout de suite appeler avant de conclure. »

La plaque fut — péniblement — transportée dans la grotte, et disposée encore une fois la face du côté de l'ombre.

*
* *

Octobre fut ensoleillé doucement. Sur notre terre, les noix de nos noyers se détachaient, tombaient en froissant les feuillages secs : cela faisait comme de fracassants jurons d'arbre. Marie surveillait particulièrement celles qui roulaient sur la route : c'était une importante partie de nos ressources.

Elle avait remis notre jardinet en état, et, par ses

soins, dégagés de sable et de limon, trois pieds de chrysanthèmes promettaient de belles fleurs pour la Toussaint. Il nous était agréable de penser que nous pourrions orner la tombe encore fraîche de notre père avec des fleurs écloses en son Moulin du Lac.

Notre père mort restait le maître du moulin. Les gens qui, passant sur la route, s'arrêtaient à parler de lui avec Joachim, lui décernant un compliment ou une critique, dégageaient peu à peu sa figure définitive : un mort, en nos campagnes, est longuement jugé par ceux qui l'ont connu. Le drame du Lac avait été l'objet de ces méditations que la vie rurale favorise, lentes comme la montée de la sève et l'agencement du bourgeon. Ces petits ruisseaux de paroles nous venaient du sillon, du verger, du jardin, de la vigne ou des maigres pâtis à brebis des collines, chacun apportant à ce portrait collectif son angle ou sa courbe, sa lumière ou son ombre. Avec un peu de recul, ce portrait était tel que nous le pouvions souhaiter. Mais ce n'était point cette rumeur d'estime et ce cliquetis de jugements qui arrêtaient mon attention d'adolescent. L'idée que j'avais de mon père, jusque-là, concrète, sentimentale et naïve, se précisait maintenant en termes intellectuels. Je découvrais peu à peu en lui une singularité qui m'assurait d'un accord émouvant avec lui, comme si son âme avait passé en moi. Mais cela vague encore, m'infligeant le malaise des idées posées en porte à faux sur l'aire de l'esprit. A un simple mot du maire de Saint-Yole, cette nébuleuse se contracta subitement en une étoile filante qui m'illumina en me traversant.

« Comborn était un original qui ne voulait rien

savoir du progrès. Il aurait vécu, s'il l'avait pu, comme un mouton ou un lapin! »

Cela voulait dire — et c'était vrai — que mon père, par tempérament ou par système, était toujours resté attaché à un idéal de vie aussi simple que possible, dépendant directement des conditions naturelles où il n'admettait qu'à regret l'intrusion de l'artificiel humain. Pour n'en donner que quelques exemples, il se refusait à envisager la turbine, n'acceptait pas l'idée d'éclairage électrique dont on commençait à parler, n'admettait pas l'engrais chimique. Ce n'auraient été là que des dispositions paresseuses et routinières si tout le reste de son existence n'avait témoigné de la même volonté de rester naturel et simple, voire primitif : agir avec ses mains et des outils rudimentaires, marcher avec ses pieds, la plupart du temps nus, se contenter d'aliments grossiers, de vêtements usés, borner ses sorties et ses relations, bref, savoir réserver son temps, ses forces, et s'assurer le bénéfice de la solitude, de la rêverie et de la paix; entre l'action et la contemplation, rester soi, en la nature, en Dieu. Savoir se concentrer ainsi, n'est-ce pas faire oraison?

Il était armé intellectuellement de façon trop redoutable pour avoir conçu dès sa jeunesse le goût de cette simplicité supérieure qui faisait de lui, secrètement, un moine enfariné. Sa fréquentation du droit, ç'avait été le fagot sec jeté à une flamme intérieure pour l'empêcher de dévorer l'âtre même. Il avait été tenté de jouer jadis un rôle politique dans la commune, mais les électeurs l'avaient trouvé trop lourd pour le pavois où ils n'élevaient que des magots de plâtre. Il s'était alors, après l'assombrissement d'un

veuvage prématuré, cherché et trouvé en sa solitude. Espérant que je réaliserais le destin social des Comborn, il s'était tout entier résigné à son destin personnel, qui était d'être le bon meunier du Lac et rien de plus. D'où cette activité ralentie, cette sorte d'apathie qui le faisait faussement paraître plus vieux d'esprit que de corps.

Cela senti plus que raisonné, je compris que je lui ressemblerais et que ce serait le meilleur de mon héritage.

Tous ceux qui s'arrêtaient ainsi sur la route à nous parler, s'intéressaient au côté pratique de notre entreprise. Le pays fourmille de prud'hommes et de petits techniciens, voire d'architectes. Les brouettées que nous perdions à les écouter furent rattrapées par quelques conseils fort justes. Tout le sens pratique de Saint-Yole se trouvait mobilisé pour nous aider. Mais le meilleur de l'affaire fut cette logique qui, à défaut de générosité, prend le conseiller à la glu de son conseil et le conduit à en offrir les moyens. En particulier, Joachim s'assura le concours d'un fermier du voisinage pour les prochains labours et ensemencements de notre champ des noyers.

Un matin s'arrêta une guimbarde enfarinée.

« C'est le meunier de la Volpine », dit Marie.

La Volpine était un des sept moulins de la vallée, assis au-dessous de celui de Peyras.

L'homme descendit, examina les ruines de l'air d'un amiral qui apprécie les blessures d'un bateau, puis marcha sur nous dans l'îlot : un quadragénaire solide, l'allure fruste et décidée d'un farinier en passe de minotier, et les jambes fortes et tortes comme s'il s'en servait pour calibrer les sacs.

« Bonjour, Comborn. Ça va?

— Bonjour. Ça va.

— Qu'est-ce que tu veux faire? Vendre? Reconstruire?

— Reconstruire.

— La maison? Pas le moulin?

— La maison et le moulin.

— Hem! grosse entreprise!... ton bailleur de fonds et toi y boirez le bouillon! »

Joachim montra ses bras.

« Mon bailleur de fonds, le voici!

— Bon! mettons que tu réussisses. Tu reconstruis sur turbine?

— Je referai le moulin tel qu'il était. »

Le collègue cracha, s'essuya les moustaches du revers de la main, fit de courtes allées et venues parmi nos matériaux : il était de ceux qui ont besoin de secouer et d'égoutter leur pensée comme une salade; puis frappa familièrement sur l'épaule de Joachim — ce qui le fit un peu froncer le sourcil — et s'écria :

« Ecoute, mon petit, que tu reconstruises ou ne reconstruises pas, moi, je m'en moque. Mais j'ai entendu parler de ton projet. Je te plains. Tu t'engages dans l'impossible. Mieux, dans l'absurde : les moulins à rouet sont fichus, mon vieux, ils sont allés rejoindre les moulins à vent. Encore dix ans et ton père était au bout de son rouleau. Il n'aurait même pas su où se procurer des meules neuves : on n'en fait plus. La turbine, l'électricité, la minoterie, le moteur, voilà la formule nouvelle : pas de concurrence possible avec la minoterie. En te voyant trimer à relever ta bicoque, les gens se sont sentis touchés,

émus, apitoyés. Ils disent : « Comborn va passer par « tous les métiers, boueux, maçon, charpentier, cou- « vreur, mécanicien, croyant devenir farinier — et « c'est peilharo[1] qu'il se retrouvera! » Alors, j'ai pensé à te donner un conseil en passant. On se doit ça entre collègues....

— Mon père....

— ... Ton père était mon ami, le plus brave homme que j'aie connu, mais il était vieux jeu et entêté comme une mule. Il ne comprenait pas le progrès. Il était attaché à sa routine. Il s'éclairait au pétrole. Il n'employait pas la poudrette. Il ne s'intéressait pas à la Bourse. Est-ce possible au jour d'aujourd'hui?... Allons! Allons..., il était fier de livrer « de la vraie « farine de froment, comme celle que le roi mangeait « autrefois ». C'était sa chanson. Quand il entonnait le couplet de la « vraie farine » et celui du « bénéfice honnête », il croyait avoir répondu à tout. Il se serait cru un coquin s'il s'était enrichi. Il faisait le dégoûté sur les moyens. Il était donc battu d'avance. Allons! allons! si tu ne changes pas ton fusil d'épaule, tu l'es toi aussi mon pauvre vieux!

— Je suis moralement tenu de faire ce que je fais, dit Joachim avec simplicité.

— Moralement! moralement? qu'est-ce que ça veut dire? Un mot que tu as trouvé dans un livre? Pauvre petit! Allons! je vois que je perds mon savon à vouloir te laver la tête et t'ouvrir les yeux!...

— Que me conseillez-vous donc?

— Vendre! vendre!! vendre!!! A n'importe quel prix et chercher une autre débrouille. Tu peux

1. Chiffonnier.

trouver une place à la ville.... Quoi? Vous êtes encore mineurs? Bah! On pourrait arranger ça.

— Il me plaît de rester ici. »

A cette parade le meunier de la Volpine resta coi, haussa les épaules et s'en alla (peuh! quel idiot!). A vingt pas, il se retourna, la main battant une mayonnaise dans l'air, molle et dédaigneuse.

« Si tu veux rester ici, élève plutôt des canards... ou des poules Wyandotte.... Fais de l'élevage en grand. Fais tout ce que tu voudras, sauf de la « vraie farine ».... Et porte-toi bien. »

Puis il grimpa sur sa guimbarde, démarra, s'en alla, indigné.

« Eh bien, Marie, dit Joachim à la petite, que penses-tu de ce conseil, toi qui t'entends à l'élevage?

— Je pense, dit Marie, que vous ferez bien, maître, de vous méfier de tous les meuniers du pays! »

*
* *

Au soir de ces jours de labeur, il nous était doux de nous asseoir en notre caverne de brigands, que Marie avait rendue aimable comme une vraie maison. Nos lits séchés, réparés, remontés, ce qui restait de la paille du bon Jamissou s'en était allé à nos bêtes, en leurs étables faites de planches, de caisses et de feuillages. Nous n'avions pour éclairage que de la chandelle, soigneusement économisée, et la lueur rouge et dansante du feu. Le vent d'automne, trouvant sa flûte mélancolique aux fentes de la barrière qui clôturait notre logis, nous emplissait d'une indicible sensation de bien-être. Nous mangions les bonnes grosses soupes de Marie en causant des travaux du lende-

main; et, la nuit, le chant de l'écluse inactive berçait notre sommeil.

« Et le bois pour l'hiver? dis-je un soir, quand le ferons-nous dans le Terme? »

Dans ce bon Terme à l'aisselle duquel nous avions trouvé si tiède refuge.

Joachim démasqua un de ses grands soucis :

« Hé! pauvre, les poutres y suffiront. Elles sont trop mangées au bout pour resservir! »

La réfection des vieux planchers nous imposerait donc une grosse dépense. Je pensais à la plaque de cheminée, ce « trésor », selon le mot de M. Papon, mais sans oser en parler.

Mon bon maître, impatient d'écrire là-dessus, en avait envoyé cinq lignes à un journal de Périgueux, ce qui, quelques jours après cet entretien, nous valut la singulière visite d'un petit monsieur à lunettes d'or, qui demandait à voir la plaque de cheminée.

Joachim consentit à la lui montrer après une courte hésitation. Le petit homme l'examina longuement, avec une figure fermée, sans un mot, sans un signe qui pût nous permettre de deviner ce qu'il pensait. Puis il ouvrit les vannes de son éloquence :

« Je pense, dit-il à Joachim, que vous allez offrir cette pièce au musée de Périgueux?

— Hé! fit mon grand frère, surpris, pourquoi ferais-je cadeau de ma plaque de cheminée au musée? La sienne serait-elle cassée?

— C'est que, reprit l'autre, sans se laisser déferrer par cette revirade inattendue, c'est que tout ce qui subsiste d'un lointain passé historique appartient à la nation — moralement du moins. Et il serait normal

qu'au lieu de garder ici cette vieille relique des comtes de Périgord, vous l'envoyassiez au musée où sont rassemblés les souvenirs d'autrefois. C'est du moins ce qui se fait. Une bonne plaque neuve — ces vieilles finissent toujours par se casser — ferait bien mieux votre affaire : le tout n'est-il pas que vous en ayez une? Si vous voulez faire ce geste généreux, je me chargerai du transport, demanderai au conservateur une plaque neuve qu'on vous amènera, et ferai spécifier sur un carton que ce don vient de vous, ce que tous les visiteurs du musée pourront lire. »

Joachim répliqua :

« Cette plaque a une grande valeur... et je ne suis pas assez riche pour faire un cadeau au musée, fût-ce de quarante sous!

— Vous vous trompez! recommença le petit homme, ces plaques comtales sont assez nombreuses en Périgord. Mais il y en a d'abîmées, d'écorchées, de brûlées dans le grain. Celle-ci est certes une des mieux conservées que j'aie vues, c'est toute sa valeur. D'autre part, que répondriez-vous si les héritiers des comtes, ayant lu le journal comme moi, vous la réclamaient?

— Je croyais que les comtes de Périgord étaient tous morts et enterrés depuis longtemps!

— Ils ont des héritiers... indirects.

— Eh bien, fit Joachim, subitement échauffé, je les recevrais avec ma fourche!

— Bigre! fit ironiquement le petit monsieur en souriant. Personnellement, si j'étais à votre place, je me méfierais des choses qui viennent d'un passé inconnu, des objets ménagers qui ont appartenu à des familles dont le destin fut tragique. Ils peuvent

introduire, par des influences mystérieuses, le malheur dans une maison. Qui vous dit que ce qui est arrivé à votre moulin n'est pas le résultat de la présence de cette plaque au lieu sacré qu'est le foyer? Les anciens y croyaient; ils n'étaient pas plus bêtes que nous. Et moi, qui suis antiquaire, j'y crois.... Tenez, un exemple.... »

Et là-dessus, il nous cita un bijou célèbre, dont je n'ai pas retenu le nom, qui avait successivement porté guigne à tous ceux qui l'avaient possédé, les envoyant au tombeau par le plus droit chemin. Histoire lugubre et maladroite qui ne pouvait toucher des gens habitués, comme nous l'étions, à ne voir de diamants que dans les toiles d'araignée champêtres, après une petite pluie ensoleillée.

« Bon! bon, dit Joachim. Vous dites que vous êtes antiquaire? Vous m'achèteriez donc cette plaque?

— Oui, si vous êtes raisonnable quant au prix. Je n'en suis pas emballé, vous savez....

— Et vous n'auriez pas peur qu'elle fasse entrer le malheur dans votre maison?

— Pardon! je la mettrais dans mon magasin, et non dans mon appartement, dans mon âtre, ce qui est bien différent — car je n'habite pas où est mon commerce.... J'ai mon magasin sur la place Montaigne et ma maison au faubourg Saint-Georges. Dans ces conditions, l'influence maléfique....

— ... agirait sur les gens qui habitent au-dessus de votre magasin... ou sur vos clients?

— Je n'y aurais aucune responsabilité, je ne force personne à m'acheter ces vieilles choses!

— Bref, combien m'en donneriez-vous?

— Je pourrais aller jusqu'à deux cents francs.

— Dérisoire! » dit en entrant dans la grotte M. Papon, que cette fine mouche de Marie s'était dépêchée d'aller prévenir, et qui arrivait à la rescousse comme Desaix sur le champ de bataille de Marengo.

L'antiquaire s'en serait bien passé, cela se vit à son nez.

Ils se présentèrent.

« Ah! monsieur Papon..., correspondant du *Bulletin archéologique?*

— Précisément.

— J'ai toujours suivi avec intérêt vos communications savantes, d'un style si agréable....

— Très flatté....

— ... qui souvent m'ont rendu de grands services en mes opérations commerciales. »

Là-dessus, ils se serrèrent la main.

« Je tiens, reprit M. Papon d'un ton moins batailleur, je tiens cette plaque pour unique en son genre. Peut-être remonte-t-elle au XII[e] siècle et a-t-elle assisté, dans la grand-salle de son château, aux colères de Hélie V contre l'organisation du Puy Saint-Front en seigneurie urbaine soutenue par Philippe Auguste, au mépris de ses prérogatives....

« Ufff! » fit-il pour reprendre vitement de l'air au bout de cette épuisante longue phrase.

« Cet Hélie était un violent! dit l'antiquaire.

— Si vous voulez. Mais c'était aussi un politique. Ayant à choisir entre le roi de France et Jean sans Terre, aussitôt après la confiscation du duché d'Aquitaine, il décida de se ranger du côté du plus fort, Louis-Philippe... pardon! : Philippe Auguste. Ce n'était pas si bête, n'est-ce pas?

— Mais, reprit l'antiquaire, d'un air intéressé et marquant une profonde estime pour l'érudition de l'instituteur, mais cette plaque de cheminée, selon vous, à quelle époque est-elle venue dans ce moulin?

— Les Comborn, reprit M. Papon, ne sont ici que depuis la seconde moitié du xvᵉ siècle. Il est à exclure que cette plaque, provenant peut-être de Périgueux ou d'Excideuil, ait été ramassée dans les décombres de la guerre de Cent Ans, qui tirait à sa fin. J'opine plutôt pour l'époque des guerres de religion, qui firent fumières, c'est-à-dire brasiers, de tant de châteaux de la région. A moins que, pendant la Révolution....

— Vous êtes un véritable savant, un historien, cher monsieur!

— Je vous en prie! un curieux seulement, un amateur de grimoires. Je disais donc que, peut-être, pendant la Révolution.... »

Mon maître était lancé. L'autre, adroitement, attisait son ardeur érudite par des questions qui, sans cesse, l'engageaient sur des pistes nouvelles, sautant d'un siècle à l'autre en une surprenante gymnastique de sautereau, M. Papon nous retraça toute l'histoire du Périgord, depuis les *Petrocorii* (« *petru,* quatre, *cariu :* armée « quatre armées » et non pas « pays des pierres », monsieur! ») jusqu'aux conflits entre Eymeric de Meredieu et les consuls, en passant par la destruction du château de La Ralphie, la trahison de Tandon Deltorn et la prise de Périgueux par les protestants. Il était intarissable, une fièvre heureuse lui rougissait les pommettes, lui noyait les yeux, et ses doigts agiles précisaient les dates, soulignaient les

contradictions, mimaient les personnages. Nous mourions de fatigue, nous autres, sur nos pieds, et regrettions le temps perdu sans oser le laisser voir.

« Bref, dit enfin l'antiquaire qui commençait, lui aussi, à avoir le vertige, deux cent cinquante francs c'est une offre honnête! »

M. Papon, ramené à terre, comme un cerf-volant balbutia :

« Oh!... ah!... non! cinq cents francs seraient plus raisonnables! »

Nous nous rendions parfaitement compte que le pauvre homme se trouvait sans force en face d'un marchand qui admirait si fort ses connaissances et écoutait ses exposés avec un si évident plaisir.

« Pour cinq cents francs, à ta place, Joachim, je la céderai. Hé! c'est une somme, cinq cents francs; la moitié de mon traitement annuel.... Voyons, réfléchis.

— C'est tout réfléchi, dit Joachim. Je ne veux pas vendre cette plaque. Monsieur vient de nous expliquer que c'est peut-être elle qui nous a porté malheur. Je le crois, c'était même forcé, puisqu'on l'avait posée à l'envers : je la remettrai à l'endroit et elle nous portera bonheur.

— Simpliste! dit l'antiquaire. Soyons sérieux. Suivez le conseil de M. Papon : réfléchissez. Je reviendrai un de ces jours.... »

On ne put tirer rien de plus de mon aîné, que j'admirais fort, le découvrant apte à répondre aux gens avec humour au besoin, et bien le fils de Léonard Comborn en ceci.

Ils s'en allèrent ensemble vers Saint-Yole, M. Papon, un peu confus, l'autre écoutant un complément

d'histoire du Périgord d'un air plutôt lassé et migraineux.

« C'est un bien brave homme! dit Joachim, mais il s'était laissé acheter par ce flatteur, sans s'en rendre compte.

— Il m'a pourtant conté lui-même l'histoire du parasite de Penaflor, dis-je.

— Quel parasite? »

Alors, parce que pendant ce temps la nuit était venue et qu'il ne nous restait plus qu'à souper bonnement, je leur contai comment, en l'auberge du seigneur Corcuelo, un flatteur se fit offrir deux omelettes et une truite par le pauvre Gil Blas en l'appelant « l'ornement d'Oviedo » : ce qui les amusa et me valut le compliment de ma bonne mémoire.

***

Fin octobre, nous plantâmes d'ails la moitié de notre jardin : « Qui a ail et pain, disait jadis la Nane, peut montrer au diable le poing. » C'est ce que Joachim voulait que nous pussions faire.

Ensuite, sous ce touchant soleil d'automne si pâle qu'on est tenté de l'inviter au coin du feu, nous ensemençâmes de blé toute notre terre, dont la récolte de noix se montait à douze sacs. Marie, les ayant étendues en lieu bien exposé sur de vieilles toiles, en assurait seule la dessiccation, ce qui était un rude travail, car il fallait les remuer cent fois par jour, et, faute de grenier, les rassembler chaque soir : circonstance qui nous forçait à les vendre au

plus tôt. Joachim pensait employer cet argent à l'achat de sable, de chaux et de quelques outils de maçon indispensables à la remontée du mur : tout étant dégagé jusqu'à la racine restée ferme, on pouvait maintenant se mettre enfin à un travail positif, reconstructeur.

J'ai oublié de noter que, le jour de la Toussaint, nous avions porté nos beaux chrysanthèmes sur la tombe de notre père, mais en évitant de nous joindre à la procession tant nos pauvres habits nous inspiraient de honte : seuls, le matin de bonne heure, par un temps délicieux. L'automne triomphait, les cornouillers étaient rouges, les vignes couperosées et désertes, il grêlait encore des noix retardataires. Le petit cimetière était enveloppé d'une immobilité radieuse, si profonde et si douce que, le cœur fondu, l'âme vague, il nous sembla quelques instants participer à la paix du meunier.

Comme nous en étions ainsi au point mort de chercher preneur pour nos noix et d'attendre la chaux et le sable, — d'ailleurs nous étions heureux de vaquer à des tâches agricoles qui nous reposaient de nos pierres, de nos boues et de nos poutres, — Marie, une nuit, nous appela à voix basse du fond de la petite logette de planches où elle couchait :

« Maître, Elie..., il y a des gens qui marchent autour du moulin!

— Çe doit être des braconniers, dit Joachim.

— Ça n'en a pas l'air.... »

Nous voilà aussitôt sur pied, habillés à tâtons. Dehors il faisait noir comme dans un four. Ciel aveugle. Pas de lune. Une obscurité épaisse mais saine, sans brouillard, presque tiède. Je voulais suivre

Joachim, mais il m'imposa de rester à la grotte, s'arma de sa fourche et sortit, leste et silencieux comme un chat. Il traversa la route, entra dans le moulin et, par nos passerelles de planches qu'il eût suivi les yeux fermés, gagna l'autre côté, la façade écroulée, afin de voir de ce poste dominant ce qui se passait sur l'écluse.

La digue avait été sa première idée parce que les eaux basses la laissaient à sec depuis quelques jours. Là était, avec la roue, les points vulnérables du moulin. La roue, encore engorgée par l'effondrement, ne risquait rien pour le moment; mais, que la digue fût rompue, et c'était un nouveau désastre.

Moi, suivi de Marie, j'eus l'idée d'aller me poster sur le sentier du Terme, à son premier coude, là où il surplombe la route avant d'obliquer à gauche pour continuer la montée : nous dominions d'une dizaine de mètres, et, à tâtons, nous fîmes sans bruit une bonne provision de grosses rocailles que nous n'avions que la peine de prendre à nos pieds.

Cependant mon grand, voyant s'allumer une petite lueur sur le barrage de l'écluse, et comprenant qu'on disposait une charge de poudre pour le faire sauter, cria d'une voix tonnante :

« Attendez un peu, bandits!... je vais vous aider! »

Aussitôt, extinction du briquet et fuite rapide de deux ombres. Nous entendîmes ces gueux qui couraient et soufflaient comme des bestiaux, remonter sur la route, arriver sous notre perchoir : nous fîmes aussitôt pleuvoir nos rocailles sur eux, au jugé. Le premier bloc que j'envoyai avait la grosseur d'un melon, il tomba lourdement sur la route et s'éparpilla en éclats comme un obus percutant. Le métal

d'une bicyclette sonna clair et sec. Des jurons à mi-voix, le mot inévitable, le crissement des pneus sur le gravier, le craquement des pédaliers brutalisés, et nos dynamiteurs étaient déjà loin, couchés sur leurs vieilles bécanes, fonçant fous de peur dans le noir. Ils durent s'accrocher à la hauteur de la fontaine de Crésins, car il nous en vint un grand ferraillement de chute.

Puis, plus rien. Nous entendîmes de nouveau le murmure de la Viviane, comme si elle s'était tue pendant que se déroulait ce rapide drame nocturne.

A l'aide d'une chandelle fichée dans le goulot d'une bouteille cassée pour la garder de l'air, nous examinâmes le barrage de l'écluse pierre par pierre. Les misérables avaient fourré dans une lézarde un tuyau de fer très épais bourré de poudre de carrier et nanti d'une mèche de trois empans qu'ils se disposaient à allumer lorsque la voix de Joachim les avait frappés dans les ténèbres : engin primitif, mais sans doute capable d'entamer la maçonnerie de la digue, d'y ouvrir une brèche telle qu'avec les fortes eaux d'hiver tout eût fini par se désagréger.

Joachim, que je m'attendais à entendre éclater en imprécations, dit froidement :

« Marie, tu iras demain chez les Duvivier voir si le petit chien qu'ils m'ont promis est sevré. Et puis ce beau pétard nous sera utile dans le Terme pour avoir de la pierre. Rentrons. Tout ceci mérite un bol de café. »

Marie ranima le feu et plaça dessus la cafetière. Nous nous détendîmes comme après un combat. Joachim nous raconta ce que vous savez, nous lui dîmes ce qu'il ne savait pas encore : la pluie de

rocailles, les jurons, les bruits de fuite, de chute et de ferraille : le tout dans le ton d'une petite épopée. Il manqua d'étrangler de rire, puis, sérieux :

« Je donnerais bien une pleine casquette de noix pour savoir qui voulait nous faire ce coup-là!

— C'est un des meuniers d'en dessous », dit Marie.

Il fit « oui » de la tête, puis « chut! » du doigt à la hauteur de la bouche.

« A qui que ce soit, pas un mot là-dessus! »

Cette alerte nous avait donné un tracassin qui nous tint éveillés jusqu'au jour. Dès que les ténèbres grisonnèrent, nous voilà sur la route à compter les projectiles : nous en avions lancé plus de vingt; et, au milieu de leur éparpillement un chapeau clabaud et une trace rouge qui nous fit frémir : diable! diable!

« Je reconnais ce chapeau, dit Joachim pensif, en raclant du pied un peu de poussière pour couvrir le sang sur la route : c'est celui du meunier de la Buchellie. »

La Buchellie était le troisième moulin sous notre eau, après Peyras et la Vulpine.

« Je le lui rapporterai ce matin même. »

Or, le hasard ayant fait passer de très bonne heure les gendarmes devant notre grotte au moment où il mettait ses bons souliers, ces deux promeneurs nocturnes, qui rentraient d'une longue tournée, eurent la curiosité de s'arrêter pour voir notre « campement ». Ils acceptèrent avec empressement une tasse de café et voulurent bien se charger de remettre au meunier de la Buchellie « le chapeau qu'il avait perdu la veille au vent de sa mule lancée au grand trot ».

« Et dites-lui bien que c'est de ma part, avec le bonjour!

— Bon! il ne nous en coûtera que de nous y arrêter, puisque c'est sur notre chemin, et ce sera une bonne occasion de faire payer le vin blanc à ce vieux grigou! »

Ils s'en furent sans se douter le moins du monde de la signification exacte du message dont ils venaient de se charger.

La pensée de la tête que dut faire ce coquin d'homme en recevant son chapeau des mains de tels commissionnaires nous empêcha quelque temps de réfléchir de façon grave et morose à la vraie signification de cet incident : savoir que tous les meuniers des Sept-Molles étaient contre nous.

« Ils finiront par se liguer, dit Joachim, et alors, gare aux chicanes! Ils sont capables de tout pour supprimer le bouchon qu'est le Lac sur la Viviane. »

Comme nous en étions là, nous amusant à reconstruire les étables de nos bêtes dans l'attente des sacs de chaux et du sable qui n'arrivaient pas et regrettant de ne pouvoir profiter du temps doux pour commencer la grande maçonnerie du mur, le meunier de Tulipon parut, flanqué d'un marchand de biens amené comme expert.

Celui-là venait, délégué par tous les autres meuniers de la vallée, à titre de plénipotentiaire.

Ce farinier, en tant que diplomate, avait tout du sanglier : il fonça droit dans les raves. Son exorde répéta l'argumentation de son collègue de la Vulpine avec une telle ponctualité que nous nous attendions aux canards et aux poules Wyandotte dans sa péroraison : mais ce fut une proposition ferme d'achat du moulin. Rond, on nous offrait quinze mille francs « de la bicoque, de la terre et du Terme ». —

Bien entendu, sous forme de promesse écrite, en attendant notre majorité.

« Je voudrais bien savoir, dit Joachim, qui a mis le Moulin du Lac en vente! »

L'autre, sans ambages :

« La réunion des meuniers de la vallée. Nous y sommes sept, c'est trop! Ce nombre est à réduire à six. A la majorité il a été décidé que, puisque le Lac s'était démoli tout seul, il n'y avait pas lieu de le reconstruire.

— Mais, objecta Joachim, de quel droit cette réunion, ce vote, cette décision où le principal intéressé n'est pas invité? Les voleurs de grand chemin qui préparent un mauvais coup ne s'y prennent pas autrement. Sommes-nous sur le radeau de la Merluche? »

(Il voulait dire : sur le radeau de la Méduse.)

« Tu ferais un bon avocat, Comborn. Mais on ne m'a pas chargé de mesurer ma langue contre la tienne. La mienne est courte et franche. Ou tu comprends que nous avons raison, et nous restons amis, ou tu t'entêtes à vouloir remettre debout un moulin inutile, nuisible, qui gêne les autres, et c'est la guerre par tous les moyens. »

Le marchand de biens, qu'effrayait cette attaque frontale, voyant blêmir Joachim, se dépêcha de substituer sa dialectique à celle du Tuliponier. Il était doux, amical, insinuant, persuasif, avec une bonne figure niaise, un air d'homme qui pense tout haut et n'a pas d'autre désir que d'être bien attrapé, roulé et plumé. En l'écoutant parler d'une voix mielleuse, je reconnaissais l'oiseau des haies qui se laisse approcher, vous tente, volète plus loin, vous attire, s'effa-

rouche, revient, semble dire : « Prends-moi donc! », et toute cette manœuvre pour vous éloigner de son nid. Tout ce que ce vieux renard déployait d'habileté verbale n'avait aussi qu'un but : nous cacher le vrai siège de sa pensée. Mais nous restions fermes comme des bornes. Il en vint à préciser que ces quinze mille francs nous étaient offerts, non pour nous déposséder de notre ruine, de notre terre et de notre « montagne », mais seulement pour nous déterminer à renoncer à la meunerie : le bien nous serait laissé en viager. En un mot, pour que notre roue ne tourne jamais et que notre écluse soit démolie.

Et le Tuliponier, pendant les discours de son coadjuteur, examinait la ruine de l'air d'un chef de siège qui cherche où la mine doit jouer avec le plus d'efficacité.

L'homme de trafic en vint enfin à nous expliquer qu'en acceptant cette proposition de disparaître, nous remplirions une sorte de devoir social, un acte de raison économique, les petits moulins étant trop nombreux, devant se transformer en minoteries par regroupement; et il en arriva ainsi au plus haut période de l'éloquence qui consiste essentiellement à persuader autrui qu'il sera le premier de se délecter de la sauce à laquelle on le mangera.

Ce drôle ne manquait pas de rouerie : son argument le plus fort était de nous faire miroiter que ces quinze mille francs nous permettraient, renonçant au moulin, de transformer le Lac en ferme : nous avions une bonne et grasse et assez grande terre pour cela. Et, au vrai, c'était notre secrète pensée pour le cas où nous échouerions dans la remise en train du Lac.

Brusquement, Joachim demanda :

« Cette proposition, est-ce que vous l'auriez faite à mon père?

— Pourquoi pas? lança assez insolemment le meunier de Tulipon.

— Eh bien, vous auriez eu tort! il vous aurait dévoré de ses trente-deux dents, et nous, ses fils, nous en avons d'aussi dures. Vous comprenez ce que je veux dire? Je sens que mon îlot se fatigue à vous porter. »

Et mon grand les regardait d'un œil si farouche, empreint d'un strabisme si meurtrier, qu'ils sentirent que cela allait se gâter et qu'ils s'en allèrent en masquant leur retraite d'une invitation à réfléchir.

En passant sur les planches qui formaient une succession de passerelles jusqu'à la route, le Tuliponier se retourna et nous envoya cette flèche de Parthe :

« Ton îlot! hé... ton îlot!... Es-tu bien sûr qu'il t'appartienne, Comborn?

— Aussi sûr que toi de ta loupe, manant! »

Le meunier avait une grosse loupe sur la tête, pareille au milieu de ses cheveux à un four de charbonnier dans les bois : il ne la montrait pas volontiers au point qu'on disait qu'il se couchait coiffé. A ce trait, il fit visage d'attrapé et nous tourna définitivement le dos, sans trouver rien à répliquer.

*
* *

Sachant que nous ne pourrions maçonner quand arriveraient les gelées, Joachim se consumait d'impatience en voyant que rien n'arrivait de ce qu'il avait commandé par lettre à nos fournisseurs habituels de Périgueux : ni chaux, ni outils, ni quincaillerie : ces commerçants, pour lesquels le nom de Comborn était depuis quarante ans une solide garantie, semblaient l'avoir oublié, n'envoyaient rien, ne répondaient même pas.

Joachim se décida brusquement à y aller voir. Le temps restait frais, ensoleillé, agréable. L'année, ouvrant un hiver bienveillant, semblait vouloir se faire pardonner les méfaits de l'été. Nous pouvions donc prendre la route : je dis « nous », parce que je voulus le suivre. Trente kilomètres à avaler ne m'effrayaient pas. Il y consentit. En route! après avoir coupé deux bons bâtons sur le Terme.

C'était, je crois, la première fois que je sortais du Lac, ou la seconde, si mon voyage à Murjac pour le certificat d'études doit compter.

Imaginez un grillon des prés qui, du fond de son trou, entreprend de grimper au haut d'un peuplier : son étourdissement ne serait pas plus grand que le mien au spectacle de la route se déroulant sans fin, tournant ses kilomètres et ses kilomètres comme les grandes pages d'un livre de fraîches et vivantes images; et, au bout de cette lecture, une vieille ville dressant sa blanche cathédrale au-dessus du troupeau

de ses maisons, ouvrant ses rues étroites où, dès l'abord, je me sentis pris et oppressé comme dans les galeries d'une taupinée géante. J'étais un oisillon de grand air et de grand ciel. Et mon aîné, lui non plus, ne s'y sentait pas bien à l'aise. Vêtus proprement mais pauvrement, nous avions l'air de sortir de la forêt Barade et les gens se retournaient sur nous, souriaient parfois de notre air stupide et engourdi. Joachim essayait de trouver les rues, de démêler les boutiques, de reconnaître les fournisseurs de Léonard Comborn, quincailliers-taillandiers, épars aux quatre coins de ce labyrinthe. Comme nous entrions dans la semaine de Noël, les étalages étaient superbes et les allées et venues des chalands actives et serrées.

Joachim, qui savait son père estimé, comptait trouver partout le meilleur accueil et le plus large crédit.

Nous rencontrâmes partout visage de bois.

Il suffisait à Joachim de se nommer, de préciser qu'il était le fils du meunier du Lac de Saint-Yole, pour que le patron de la boutique, prétextant une affaire plus urgente, un client plus pressé, une priorité, ou simulant simplement de la distraction, nous laissât là, sur nos pieds, et nous tournât le dos.

Et nous deux, ne sachant quelle contenance prendre, nous mîmes longtemps à bien réaliser qu'on nous laissait tomber et que crédit était mort.

« Vois-tu, m'expliqua naïvement Joachim, on a su notre malheur au moulin, la mort de notre père, et on a peur de perdre avec nous. Il faudra voir maître Lehman à ce sujet. »

Comme nous flottions sur les boulevards, plutôt déferrés et fort tristes, cherchant où nous asseoir

pour manger le croustet que nous avions dans une musette, un des employés de la quincaillerie Bourdou, que midi venait de libérer, s'aligna sur nous et nous offrit l'apéritif. Joachim comprit qu'il avait quelque chose à nous dire et accepta. L'homme nous emmena dans un petit bouchon de la rue des Chaînes, et là, ayant commandé « trois petits vins blancs », nous révéla le sourd travail de dénigrement auquel les meuniers des Sept-Molles s'étaient livrés auprès de son patron, allant jusqu'à le menacer de lui retirer leur clientèle s'il nous aidait à la reconstruction du Lac par des livraisons à crédit. Après les conseils du meunier de la Volpine, après la poudre du meunier de la Buchellie, après la proposition d'étranglement par achat du meunier de Tulipon, nous reconnûmes qu'il y avait de l'esprit de suite dans le comportement de nos ennemis. Ah! les gueux!...

Notre lanterne, qui avait un bagou de camelot, nous indiqua le remède : trouver un bailleur de fonds, faire les premiers achats au comptant, puis attraper le patron de façon directe et soudaine sur sa méfiance, sa ladrerie, en le regardant dans les yeux et en ne mâchant pas les mots : « Je le connais, il se fera plat comme une descente de lit, bredouillera des excuses et ouvrira crédit illimité. C'est un vieux mulet qui ne marche qu'au fouet de la langue. » Pardieu! c'était clair comme la fontaine de Crésins!

Comme Joachim cherchait à démêler les mobiles intéressés de cet homme, et pensait vaguement à un pourboire, il les démasqua lui-même : il était pêcheur, pêcheur passionné! Il connaissait la Viviane mieux que nous, et même le Lac, dont il chanta

le charme en termes lyriques : à l'entendre, l'îlot était un paradis. Notre père l'y voyait souvent sans s'en offusquer; ailleurs, meuniers et paysans lui faisaient grise mine et même le chassaient de leurs fonds. Tout s'éclaira : un trempeur de fil tient plus à l'amitié d'un meunier qu'à celle d'un ministre.

« Entendu! lui dit mon grand, au Lac, vous serez désormais comme chez vous. Notre barque est à votre disposition.

— A propos de votre îlot, nous dit encore cette loutre quincaillière, je dois vous apprendre une chose qui peut vous être utile. Rolland, le gros marchand de bois, disait ces jours derniers à mon patron qu'il cherchait de beaux chênes bien droits pour faire je ne sais plus quoi. Je lui ai indiqué les vôtres. Il m'a répondu qu'il les connaissait et y pensait. Vous pouvez donc vous attendre à sa visite. »

Il voulut absolument payer la consommation « à charge de revanche au moulin, quand vous aurez reconstruit ». Ce mot nous fit plaisir, outre que le petit vin blanc nous avait réchauffés.

Nous prîmes notre repas sur un banc des allées Tourny, et, l'après-midi, Joachim vit quelques autres fournisseurs sans plus de succès, mais s'assura un envoi de chaux en le payant d'avance; puis, de la même façon, il acheta deux truelles, un niveau de maçon, une pelle à mortier, de sorte que la nuit pressée des jours de fin décembre nous surprit. Le carillon de Saint-Front, qui annonçait Noël tous les soirs dans cette semaine-là, éclata sur nos têtes alors que nous rôdions de la Clautre au Codert; je n'avais jamais rien entendu de si beau : c'était comme une danse d'étoiles sonores dans le ciel noir,

une pluie de perles en grappes lumineuses, un ruissellement d'harmonie. Et puis, sur la dernière note qu'on entendait s'en aller comme un oiseau, plus rien que le grand silence nocturne, la double sensation du temps infini et de l'infini de l'espace. Ensuite, sourde et profonde, cette émouvante musique se réveillait et continuait au plus profond du cœur.

Chargés de nos outils assez encombrants, nous allâmes passer la nuit dans la salle d'attente de la gare, après avoir achevé de manger les petites provisions que Marie nous avait préparées : l'auberge, même la plus pauvre, nous eût imposé une trop grande dépense.

Le lendemain, un peu roides d'avoir dormi dos à dos sur un banc, nous reprîmes le chemin du Lac par un temps vif et gris favorable à la marche, le vent du nord nous poussant, et nous arrivâmes à notre grotte où nous attendait un bon feu, juste au moment où il commençait à neiger.

Il était temps : j'étais à bout de courage; il me semblait que mes deux jambes fussent comme ces anciennes longues-vues dont les segments s'emboîtent les uns dans les autres.



Il ne moucheronna blanc que juste ce qu'il fallait pour donner aux fêtes de Noël et du Premier de l'an leur couleur traditionnelle. La neige ne tint pas, faute d'un terrain durci par une forte gelée.

Ces fêtes nous furent douces. Nous veillâmes pour Noël, allâmes à la messe de minuit en l'église de

Saint-Yole, après quoi, revenus sous nos roches, les yeux pleins de cierges, le nez d'encens, les oreilles de cantiques, Marie nous fit un bon vin chaud parfumé à la cannelle. Le matin du Premier de l'an démasqua les cadeaux : la petite, en grand secret, nous avait tricoté de belles chaussettes de grosse laine et nous lui avions rapporté de Périgueux, non moins sournoisement, moi, un mouchoir de tête, Joachim une paire de galoches en cuir verni. C'est à cette occasion que, pour la première fois nous nous embrassâmes à grosses lèvres, deux fois sur chaque joue, comme lorsqu'on s'aime bien, Marie et moi en rougissant, ce qui fit rire Joachim.

Et tout ceci se passait en un logis semblable à celui de la Nativité.

Le temps s'étant réconcilié avec lui-même, Joachim fit jouer la mine du meunier de la Buchellie dans le Terme, de façon si heureuse qu'il dégagea beaucoup de bonne pierraille : ainsi fut tourné en bien le mal qu'on voulait nous faire. Ce que nous avions retiré des décombres constituait d'ailleurs une provision presque suffisante : toutes ces pierres étaient encore vaillantes, bien que vieilles de je ne sais combien de fois cent ans. Le sable et la chaux étant enfin arrivés, et mon frère s'étant assuré l'aide d'un maçon pour les premiers jours, la reconstruction du mur recommença et dès lors marcha rapidement. Quand notre aide revint à ses propres travaux, Joachim en savait assez pour continuer seul, et j'avais moi-même appris à faire le mortier et même le ciment.

Nous arrivions au toit lorsque l'auto du gros marchand de bois s'arrêta devant notre grotte. Ce Rol-



JOACHIM EN SAVAIT ASSEZ POUR CONTINUER SEUL...

land était un quadragénaire trapu, grosses épaules, nuque bourrelée et puissante, mais puissance d'éclater, le poil ras et court, si sanguin et d'un sang si noir et si affleurant sous la peau qu'il faisait vaguement songer à une houillère du nord. Détails auxquels sa fille qui l'accompagnait donnait un relief singulier par sa blondeur, sa pâleur, son doré languisant de peuplier en parure d'automne. Ils affectaient d'échanger à tout bout de champs des propos en anglais, ping-pong verbal qu'ils avaient appris en de courts séjours à Londres plutôt que dans la lecture de Shakespeare ou de Macaulay. Ce maître de la plus puissante scierie du Périgord, ce dévastateur de forêts, ce mangeur d'arbres, avait les dehors, le langage, les manières d'un plébéien, avec, par-dessus sa vulgarité d'allure et sa syntaxe incertaine, je ne sais quelle insolente désinvolture qui trahissait une aisance acquise, apprise au contact de milieux sociaux supérieurs. Ce manant était en transfert de classe. Le melon accroupi sur la nuque, mâchonnant le gros cigare éteint du businessman des caricaturistes, l'instant d'après suçant une pastille pharmaceutique, la voix usée comme un paillasson par les mille et mille verres de fine ou d'armagnac qui s'y étaient essuyé les pieds, il rejeta la portière de la voiture qui parut tirer le canon en l'honneur de son débarquement, et se présenta :

« Rolland. Mlle Rolland. Bonjour. »

Puis, regardant Joachim avec des yeux d'écrevisse, le tutoyant d'emblée, il entra rondement en affaire :

« Tu es vendeur des chênes de l'îlot?

— Venez les voir, répondit Joachim.

— Oh! je les sais depuis longtemps! Je connais tous les arbres de cinq départements. Allons-y tout de même. *Come on, Daisy.* »

En passant devant les murs du moulin, Joachim dit :

« Il vous faudra prendre la mesure pour deux planchers et un bout de charpente.

— Hein? Quoi? Tu penses à un troc?

— Oui. Nous vous donnerons les arbres et vous nous donnerez ce qu'il nous faut pour achever de reconstruire.

— Tu ne manques pas de toupet! dit Rolland en toisant le moulin et en remuant des chiffres sous son chapeau melon. Je n'ai pas l'habitude de m'entendre poser des conditions.... Allons voir les chênes. »

Je m'arrête pour admirer la justesse du mot qui est venu sous ma plume « remuer »... oui, il remuait des chiffres, mais aussi au sens propre : en roulant son cigare d'un coin de la bouche à l'autre, ce qui faisait pédaler ses oreilles et donnait une oscillation comique à son chapeau posé en couvercle de pot — en couvercle de pot-au-feu qui danse à l'ébullition.

« Vous prendrez ceux que vous voudrez.

— C'est bien ainsi que je l'entends. Qu'est-ce que tu te figures, mon garçon? »

Joachim avait pris des renseignements utiles. Sans cette précaution, la houillère du nord l'aurait royalement empaumé : il avait un coup d'œil trop au compas pour que mon aîné fît marché juste, et notre qualité de misérables remontant leur foyer n'était pas de nature à le toucher. Je crois même que ce parvenu, en un moment philosophique, eût volontiers soutenu que nous avions de la chance d'avoir

trouvé une occupation si intéressante. Quoi qu'il en soit, il nota les arbres condamnés sur un croquis chiffré, le mit dans sa poche et dit :

« Pour le bois qu'il te faut, adresse-toi plutôt à une petite scierie, à Blin de Murjac, par exemple : Mes scies sont occupées en ce moment-ci à de grosses adjudications : je ne peux tout de même pas tout arrêter pour fabriquer les deux douzaines d'allumettes qu'attend ta bicoque. Je te paierai tes arbres dans les deux mille trois cents. Les bois qui te sont nécessaires monteront à seize cents. Tu peux donc facilement te débrouiller sans m'embarrasser de cette vétille. C'est mon dernier mot! *Come-on, Daisy.* »

Joachim, avec sa simplicité naïve, avait parfois des saillies surprenantes, révélant un esprit combatif et hautain. Il répondit à Rolland sous forme d'une interrogation directe qui fit sursauter ce grand seigneur de la poutre et de la volige :

« Monsieur Rolland, vous reconstruisez, vous aussi, à ce qu'on dit?

— Hein?... Eh bien? Ça t'intéresse? Oui, mon garçon, je reconstruis le château du Dognon, qui sera une de mes maisons de campagne!... Mais qu'est-ce que cela peut bien te faire? »

Et, lui parlant en anglais, il regarda sa fille avec des sourcils montés dans le front au dernier cran. Il devait lui dire : « Ces rustres vous ont de ces familiarités! » La demoiselle riait elle aussi, avec de gentils hû! hû! comme la rainette des prés.

« C'est que, reprit Joachim sans se déferrer, nous avons là, dans la grotte, quelque chose qui pourrait vous intéresser pour votre château.... »

Et il mena Rolland et sa fille dans notre logis sou-

terrain dont ils s'étonnèrent, s'amusèrent, se moquèrent même, car tout semblait tourner entre eux à une espèce de badinage systématique : « *It's the Robinson's cell!* » dit Mlle Rolland.... Je crois que c'est à leur contact, ce jour-là que je sentis pour la première fois cette disposition décevante de l'esprit moderne, qui s'applique à tout poser en équations dérisoires, dénigrantes, négatives, à tout tourner en caricature et en néant. Zéro égale zéro. Mais on a ri, ou ricané! On est très fort. Les Rolland ne virent en notre installation que motif à mots, traits et calembours qu'ils baragouinèrent heureusement en anglais. Mis en présence de la plaque de cheminée, ils se refroidirent, restèrent perplexes.

« Eh bien? quoi? qu'est-ce que c'est? Que signifie ce dessin?

— Vous ne reconnaissez pas les armes des comtes de Périgord? C'est une pièce unique dont on m'a offert mille francs!

— Des comtes de Périgord?... *Aoh!* ah! en effet! Où ai-je les yeux aujourd'hui?... *Look at, Daisy, it is a very fine piece!* »

Changement à vue. Voilà Rolland frémissant, enthousiaste. Il se met à quatre pattes, avance le nez sur la suie, s'y salit les doigts en caressant les creux et les bosses, glousse, énonce des remarques qui, sans doute, eussent fait crever de rire un héraldiste, tire son mètre, calcule, la voit déjà dans l'âtre de sa salle à manger du Dognon.

« Les armes des ducs de Périgord, tu te rends compte, *Daisy*?

— Des comtes, *father,* des comtes, *it is not the same thing.*

— *Aoh! yes!* Beuh! Ducs, comtes, marquis, amiraux, lansquenets, n'étaient-ce pas là tous des nobles? des seigneurs? des grades de gens qui s'étaient faits eux-mêmes, à la force du poignet? *We are in their place,* ma fille. Bon! Comborn, tu dis que cette plaque vaut mille francs?... les voici!

— Attendez! c'est que je me suis presque engagé pour la vendre à ce prix....

— Tu te dégageras.

— J'ai une parole.

— Mange-la. Sinon, bernique pour le bois de charpente.

— Je vois que nous sommes d'accord », dit Joachim. Et, désinvolte, il happa le billet qu'avançait le châtelain du Dognon.

« Je la ferai prendre demain. *Come on, Daisy* », dit Rolland; et ils remontèrent dans leur auto.

Il était homme de parole. Le lendemain, trois de ses employés vinrent dans une camionnette, chargèrent la plaque comtale, marquèrent les arbres, prirent les mesures du moulin. Ils reparurent une semaine après avec un chargement de poutres, poutrelles, planches et voliges qu'ils déposèrent devant la grotte. Une heure après le premier chêne de l'îlot s'abattait avec un fracas tragique dans la Viviane, remuée en suaires d'écume blanche; et, pendant toute la semaine, il nous fallut supporter une succession de vastes craquements qui nous brisaient le cœur.

Une fois l'abattage terminé, et les charrois, notre consolation fut de reconnaître qu'il restait à l'îlot assez d'arbres pour lui faire une belle couronne de verdure. En somme, une éclaircie. Et nous étions bien

décidés à ne jamais vendre les survivants : ils y sont encore, devenus plus puissants parce que moins serrés, à se mirer dans l'eau de la Viviane.

*
* *

Quand vinrent les fortes gelées de février, la maçonnerie atteignait au toit; les caprices du temps ne pouvaient plus nous arrêter dans notre travail qui s'effectuait maintenant à l'abri et ne pouvait plus être compromis par le froid. Un charpentier de Marjac vint nous aider pour les grosses pièces et resta huit jours avec nous, mangeant notre soupe, déclarant nos paillasses meilleures que la sienne et décidé, dit-il en partant, à trouver une autre « caverne » pour s'y installer lui aussi. En deux semaines, nous refîmes charpente, rebord de toiture et planchers, grossièrement mais solidement; solides à durer deux cents ans, sauf retour du sapin noir.

Joachim, content, s'écria quand tout fut fini :

« Hé! le premier soin de l'escargot, n'est-ce pas de faire ou refaire sa coquille? »

Nous aurions pu, fin février rentrer dans la nôtre. Mais mon grand dit qu'il valait mieux attendre les beaux jours : un transfert de marmite n'est pas agréable en hiver, il valait mieux rester encore un peu dans la tiédeur de la grotte, devenue un logis que maintenant nous aimions. Au fond, Joachim pensait secrètement la même chose que moi : que, vu le peu de meuble que nous avions sauvé, la cuisine

du moulin nous paraîtrait vide et nue; que notre deuil récent, à cet aspect, nous ressaisirait avec une amertume renouvelée; qu'au printemps enfin, où tout chante et flambe sur le tertre, sur la Viviane et jusqu'aux entrailles des maisons, la transition serait plus insensible et plus douce.

Et puis, il s'agissait maintenant de nettoyer la coursive, de dégager la roue, la substructure mécanique du moulin, et d'en reconnaître l'état. C'est à ces travaux que nous nous attelâmes sans attendre la fin du froid. Les eaux étaient petites et claires, il fallait en profiter : s'il pleuvait en mars ou avril, la Viviane, rendue plus vigoureuse, charrierait et emporterait, achevant ainsi notre travail.

Joachim décida qu'à la brouette, en suivant l'arête du barrage pour lors à sec en marge des eaux profondes, nous irions vider les décombres dans le bras mort de la Viviane, au-delà de l'îlot. Rien de plus raisonnable, de plus pratique, mais c'est à ces dispositions sans importance que le malheur nous attendait....

Au cours de ces allées et venues sur l'échine du barrage, une chaîne qui nous servait à monter de la terre dans un seau se brisa; le seau retomba dans l'écluse avec l'autre bout, s'immergea à la verticale du mur par trois mètres de fond. Joachim essaya de le ravoir au grappin. Or, tâtonnant ainsi à l'aveuglette, il remonta un corps lourd, mal accroché, qui émergea un instant, puis se libéra et coula à pic au fond de l'écluse : mais nous avions eu le temps de reconnaître la cassette de notre père.

Violemment ému, Joachim tenta de l'accrocher encore; en vain : en retombant elle avait dû se

retourner sur la boucle du couvercle. Elle n'offrait donc plus aucune prise. Toutes nos tentatives furent négatives.

Certes, je ne lui aurais pas obéi, à mon grand, si j'avais compris pourquoi il me renvoya à la grotte un peu avant midi. « Aide Marie à éplucher les pommes de terre, nous sommes en retard. » Resté seul à continuer la pêche énervante, exaspérante de notre trésor, tout échauffé de le savoir là, tout impatient de ne pouvoir remettre la main dessus, je n'eus pas le dos tourné qu'il se déshabilla, plongea dans l'eau glacée, ramena la cassette et nous arriva si frissonnant, si saisi de froid à la grotte, qu'il se trouva mal et se coucha tout de suite.

Et voici pour nous le recommencement des temps tristes : ces jours qu'il nous fallut vivre par secondes de pierre et par secondes de plomb, je sens que ma plume défaille de l'envie de les traverser en faufilant comme disent les tailleurs, c'est-à-dire en cousant à grands points. Mais que la douce et noble figure de mon grand enfant de frère aîné ne s'efface pas trop vite de ces papiers familiers : l'ombre de la mort désormais plane sur elle. Le soir, il avait une fièvre si forte qu'il commença à délirer. Nous l'entendîmes parler avec mon père, crier contre nos ennemis des autres moulins, se disputer avec les commerçants de Périgueux. Toute sa lutte pour le Lac flambait en punch d'illusions dans sa pauvre tête où les marteaux du sang battaient à grands coups. Le docteur de Murjac était là, appelé par M. Papon que Marie était allée prévenir.

« Une pneumonie carabinée, dit-il, mais ce garçon s'en tirera. Il a le cœur solide et il est sain! »

Toutefois, jusqu'à ce que la fièvre fût tombée, il revint tous les jours.

Durant cette semaine terrible, M. Papon vint matin et soir à la grotte du Lac; c'est par lui que nous eûmes les médicaments et maints bons conseils. Marie se comporta en petite infirmière de façon admirable, ne reculant devant rien, se couchant tout habillée pour prendre un court repos, trouvant la force de veiller là où je m'effondrais de chagrin et de fatigue. Nous n'osions nous demander ce qu'il adviendrait de nous si le grand frère, le protecteur, venait à nous manquer. Et lui dans ses intervalles de calme et de lucidité, il n'avait de mots que pour regretter son labeur interrompu et pour mesurer avec inquiétude « toute la peine qu'il nous donnait ».

Dès qu'il alla mieux et qu'il lui fut possible de se tenir assis dans son lit, il voulut voir la cassette. Il était impatient de savoir ce qu'elle contenait. La charge, que nous sentions dedans était assez lourde. Malheureusement la clef en était perdue et ce n'est que lorsqu'il put enfin se lever que, s'armant d'un crochet de fer, il parvint à faire jouer la serrure après de longs tâtonnements. L'intérieur était si enduit de limon encore gras qu'il nous fallut essuyer les pièces une à une. Il y avait soixante pièces d'or de vingt francs, trente-cinq de dix et quarante pièces en argent de cent sous : près de deux mille francs en valeur solide.

Dans son visage pâli et amaigri, les yeux agrandis et encore un peu hagards de Joachim brillèrent de joie.

« Avec ce que nous ont rapporté les noix, le prix de la plaque de cheminée, ce que j'ai encore en

poche et ce que me doit Rolland, cela nous fait près de cinq mille francs d'avance,... et nous n'avons pas touché aux livrets de caisse d'épargne,... nous sommes sauvés! »

Et vraiment, c'était une somme en ce temps-là : il était à Saint-Yole des commerçants orgueilleux qui n'eussent pu en aligner autant.

« Quoi qu'il arrive, reprit Joachim de sa voix voilée, nous ne toucherons jamais aux pièces. Père appelait sa cassette « son trésor de guerre ». Ce sera aussi le nôtre. »

Ce trésor retrouvé eut un effet presque immédiat, car il se sut au bourg comment Joachim Comborn « avait attrapé sa fluxion de poitrine ». « Hé! hé! c'était en repêchant le magot du vieux! » Le commis de la quincaillerie Bourdou, qui vint donner un coup de ligne à la pointe de l'îlot peu après, nous apprit que cela s'était colporté jusqu'à Périgueux : crédit renaissait de ses cendres, ou plutôt de sa boue, accompagné d'une estime toute neuve et bien méprisable. On nous faisait naturellement plus riches que nous n'étions. Une cassette remplie de rondelles de métal nous valait la considération que ne nous avait pas attirée notre vaillance dans la misère, la sainte entreprise de relever notre foyer détruit et de continuer la tâche de notre père.

La convalescence de Joachim fut longue. Il ne recouvrait pas son robuste appétit de naguère et ne parvenait point à se débarrasser d'une petite toux sèche qui, parfois, lui empourprait les joues d'un feu inquiétant et lui secouait les épaules. Il restait aussi très amaigri.

De sorte que nous ne finîmes de dégager la roue

qu'aux premiers jours du printemps, en travaillant avec des pauses. Il se révéla alors que le mécanisme des engrenages, particulièrement le rouet, avait subi des avaries. L'embarras était d'autant plus grand que la réparation nécessaire exigeait un « horloger de moulin », ouvrier spécialiste, devenu quasi introuvable.

Comme nous en étions fort ennuyés et tracassés, maître Lehman descendit de son tilbury devant notre grotte. C'était un beau matin d'avril, une vraie page bleue de renouveau, avec un brasillement de bonheur sur l'écluse de la Viviane, mais le notaire ne semblait pas en harmonie avec le temps : il portait au visage le verglas d'une grave préoccupation.

N'étant pas homme à faire languir les gens, il se planta par habitude plus que par besoin le dos au feu et nous révéla en quelques mots l'objet de sa visite :

« J'ai appris une chose qui va vous surprendre et vous ennuyer : on vous conteste la propriété de l'îlot.

— Ça! dit Joachim stupéfait, c'est un peu fort! Qu'on vienne donc me le prendre!

— On vous l'a déjà pris, répondit calmement maître Lehman, du moins sur le papier, sur l'acte de vente que les héritiers de votre défunt voisin de la rive droite, Pénichou, mort cet hiver, viennent de passer en l'étude de mon collègue de Ravignac avec le meunier de Tulipon qui s'en est porté acquéreur.

— Ils peuvent écrire sur le papier tout ce qu'ils voudront, répliqua Joachim en modérant sa colère, est-ce que ça change ce qui est, est-ce que ça nous prive de notre bien? Si nos ancêtres ont appuyé notre digue sur cet îlot, c'est bien qu'il leur appartenait!

— Ce n'est pas une preuve suffisante, objecta maître Lehman. Il a pu y avoir à cette époque un acte passé entre vos ascendants et ceux de Pénichou, qui sortait lui aussi d'une des plus anciennes familles du pays. Ce qui m'embarrasse en ceci — et me réconforte — c'est que, de tous les petits procès que Léonard Comborn a eu à soutenir autrefois contre des voisins envahissants, aucun ne regarde de ce côté. Il s'est battu sur toutes ses limites, sauf sur celle-là. J'y gagne une présomption de propriété bien établie et tacitement reconnue de tout le monde; mais j'y perds un document l'établissant en droit. En d'autres termes, vous êtes propriétaires de l'îlot par le fait de votre installation illégale, ici, au XVe siècle; propriétaires de fait, sans pièces justificatives; et la prescription acquisitive elle-même ne peut s'étendre à un lambeau de terre absolument inculte, que votre main n'a pas marqué, où va se promener qui veut, sans clôture et qui est devenu le lavoir des femmes de Saint-Yole....

— Mais du côté des Pénichou....

— Oh! je viens de passer huit jours à faire un singulier travail d'archiviste!... Du côté des Pénichou, le pré qui vient d'être vendu n'a fait l'objet d'aucune transaction, donc d'aucun acte légal particulier, donc d'aucune définition précise par arpentage, depuis des temps immémoriaux. On le trouve dans les actes de succession sous l'appellation vague de « pièce d'herbe jouxte le Lac ».

— Et le cadastre?

— Voilà le plus révoltant. Le cadastre, dans son tracé, soit erreur, soit ignorance, ne rattache l'îlot à aucune des deux parcelles riveraines : il ne le men-

tionne même pas. C'est un travail qui dut être fait à vue de nez, au pifomètre, comme ils disent, par de jeunes géomètres fatigués de courir dans les terres.

— Mais le notaire de Ravignac, comment a-t-il pu porter sur un acte une parcelle dont il ignorait le véritable propriétaire?

— Il est jeune lui aussi, c'est un débutant, sa bonne foi a été surprise.

— De toute façon, on peut revenir là-dessus?

— Oui, par un procès qui vous ruinera, mes pauvres enfants. Il sera embrouillé à plaisir, et long! interminable!... c'est ce que je voudrais éviter à tout prix. »

Maître Lehman but un bol de café que venait de lui verser Marie, alluma une cigarette et dit avant de continuer — nous autres restant là, béants, accablés :

« Petite, je mange avec vous ce matin. Ce que vous aurez.

— Une omelette au lard, monsieur, j'ai des œufs frais.

— Parfait.... Donc, en attendant ce procès, le meunier de Tulipon se croit si bien le maître de l'îlot qu'il se dispose à porter plainte contre vous. Il paraît que vous avez fait abattre et vendre « ses chênes ». Mon collègue de Ravignac, à qui j'ai mis une grosse puce à l'oreille, l'a retenu de s'engager trop vite dans cette voie. Mais que le Tuliponier s'impatiente, passe outre aux conseils, et c'est le commencement de la bagarre, des complications... et des frais!

— L'îlot, qu'en fera-t-il s'il nous le prend? Il ne pourra tout de même pas faire démolir une digue qui s'y appuie depuis trois cents ans et plus!

— Non, mais il pourra rendre cette digue inutile en frayant une voie libre à l'eau.

— Je pourrai m'y opposer.

— Sans doute, par le moyen d'un autre procès.

— Il s'y ruinera lui aussi, le gueux!

— Vous en serez bien avancés, vous, les Comborn! D'ailleurs ce Tuliponier n'est, à mon avis, qu'un homme de paille : il a derrière lui toute la confrérie de ceux de la vallée des Sept-Molles. Vous avez affaire à forte partie : une coalition.

— J'ai cinq mille francs, monsieur Lehman.... Précisément, je voulais vous les confier....

— Ils ne feront qu'une flambée, mon pauvre Joachim. Et ce seront plusieurs années de chagrins, de soucis, d'aigreurs, de perte de temps. Ce n'est pas ce qu'il te faut après la secousse que tu viens de subir. Mais, pour nous rafraîchir les idées, allons voir le moulin. »

Quand nous fûmes devant les engrenages abîmés, tragiques en leur immobilité, en leur paresse forcée, et que maître Lehman sut ce qui nous empêchait d'y porter réparation, il s'écria :

« Mais j'ai ce qu'il vous faut! Je sais qu'il existe encore, quelque part du côté de Jumilhac, en Limousin, un vieux spécialiste des moulins à rouet. Il doit bien avoir dans les quatre-vingts ans pour le moins, mais vert encore et bon biberon. Je demanderai des renseignements plus précis à ma femme qui est de là-bas.

— A quoi bon remettre les roues et les meules en état, s'il ne doit plus y avoir d'eau? répondit Joachim avec amertume. Ah! il y a des gens qui sont par trop bandits!

— Joachim, dit gravement maître Lehman, un bon conseil. Ne fixe pas ta pensée sur cette difficulté. Ne permets jamais à un chagrin de tourner dans ta tête comme un papillon de nuit. Pense résolument à autre chose : c'est le secret du bonheur, la source de la force. Quand il te vient un mot dur à l'adresse d'autrui, cherche-lui un remplaçant plus modéré, puis un autre plus doux, et ton irritation s'en ira au cours de ce petit exercice de vocabulaire. Fais comme Napoléon qui disait son cerveau construit ainsi qu'une commode dont il ouvrait et fermait les tiroirs à volonté. Les meuniers du pays, lorsqu'ils essaient de contrecarrer la renaissance du Lac, ne font que poursuivre leur intérêt bien compris. Comborn avait une bonne et fidèle clientèle et on l'accusait de gâcher le métier par une trop grande générosité. Il aurait fallu dire : honnêteté. Au lieu de t'emballer, de pousser des imprécations, pense froidement, en homme d'affaires, envisage tes intérêts en termes exacts, et défends-les *mordicus*. Je t'y aiderai de toutes mes forces!

— Oui, monsieur Lehman, répondit Joachim, mais comment appeler, sinon bandit, le meunier de Tulipon? »

Et il lui conta la tentative nocturne contre notre digue, qui le stupéfia, la pluie de pierres, qui le fit rire.

« En effet! en effet! Ce gaillard-là est plus dangereux que je ne pensais. Il n'y va pas avec le dos de la cuiller, le Tuliponier! »

Marie nous rappela. La soupe était servie, l'omelette allait faire le saut périlleux dans la poêle. Maître Lehman prit un très vif plaisir à ce « repas d'hommes moustériens » en un abri sous roche, et

affirma que cela lui inspirait le désir de relire les *Bucoliques* et les *Géorgiques* de Virgile. Tout en mangeant, il nous donna des nouvelles — fausses — des droits de succession concernant le Lac.... Fausses, parce que l'excellent homme les avait réglés de son argent; je ne pus les lui rembourser que plus tard, quand la prospérité fut revenue au moulin.

Avant de repartir, il nous dit :

« Maintenant, écoutez mes enfants : ne soufflez mot là-dessus. Laissez-moi agir. Je n'ai fait que commencer mes réflexions et mes recherches. Ce sera bien le diable si je ne trouve pas quelque pièce ancienne établissant de façon indiscutable votre propriété sur l'îlot. Si d'ici là votre ennemi de Tulipon se montre, évitez l'accrochage, ne serait-ce que de paroles. Gardez votre sang-froid — on serait trop heureux de vous le faire perdre — et ayez confiance en l'ami de votre père, qui reste le vôtre. »

Et il s'en fut, nous laissant à la fois consternés et réchauffés de nous sentir un tel protecteur. Joachim, ce soir-là, eut une forte poussée de fièvre et toussa beaucoup. Il trouva le sommeil avec peine, en homme qu'une préoccupation cruelle creuse au plus profond.

***

Le gros œuvre de reconstruction étant achevé, les mois d'avril et de mai furent consacrés aux travaux agricoles du Lac, dans le champ où notre blé vert était à échardonner et dans le jardin à bêcher, ensemencer et planter. Amusement et distraction au prix des rudes efforts qu'avait exigé la résurrection du

moulin. Et pourtant, c'est à ces jeux agréables que nous apparut le plus vivement l'état languissant de Joachim. Devenu très maigre, de teint cireux, toussottant fréquemment, crachant parfois, se plaignant d'étranges montées de sueur, surtout la nuit, il ne maniait la bêche qu'avec peine, à force de courage paysan — lui qui, jadis, eût remué un hectare sans se redresser une seule fois pour le soulagement des reins! Lorsque le prenait une de ces faiblesses, je lisais dans les yeux de Marie, devenus plus noirs, une profonde angoisse.

Il ne voulait pas entendre parler du médecin; et le médecin de Murjac, de son côté, s'était effacé sans insister.

« Ce n'est qu'un reste de rhume, disait mon grand, l'été le cuira. » Mais tout de même, comme il lui vint à l'esprit que son état était dû au séjour dans la grotte, il décida notre rentrée au moulin. Voilà nos lits, notre table, nos bancs, notre commode réinstallés dans l'antique cuisine, un peu perdus à cause de tout ce qui manquait, impression de vide et de nudité dont la tristesse s'effaça à peine lorsque le feu, de nouveau, brilla dans l'âtre de nos ancêtres.

« S'il y a des ombres autour de nous, dit Joachim, pensif, celle de notre père est ici présente, et qui tend ses mains desséchées au feu des Comborn, et qui nous bénit de l'avoir rallumé. »

Entré ainsi dans des imaginations étranges et moroses, il regrettait d'avoir vendu la plaque à Rolland, ce qu'il n'aurait pas fait si la cassette s'était retrouvée plus vite entre nos mains.

« Ce gueux d'antiquaire, disait-il, m'a fait peur, et il mentait! il mentait! Cette plaque qui nous venait

de nos vieux, nous portait bonheur. Quel mal nous peut venir de ceux dont nous sortons?

A sa langueur physique commençait à s'ajouter une grande apathie d'esprit. Maître Lehman nous ayant envoyé l'adresse exacte de « l'horloger de moulins », il remettait sans cesse d'écrire à cet homme ou d'aller le voir.

« Attendons, disait-il, de savoir si nous sommes toujours les maîtres de l'écluse. Le Tuliponier nous donnera certainement de ses nouvelles un de ces jours. A quoi bon réparer la roue, si ce n'est pour lui faire boire que de la honte! »

Pourtant Joachim retrouva sa vivacité des jours de santé et de force lorsqu'il aperçut ledit Tuliponier dans notre îlot. Ce couard avait laissé couler le temps, après l'achat de la prairie de Pénichou, sans oser venir reconnaître son bien. Maintenant, enhardi par la feuille tendre qui partout posait des écrans d'un vert frais, déjà opaque, il s'était hasardé dans le petit bras de la Viviane et, déchaussé, ses bottes à la main, il attendait sur l'herbette que le soleil lui ait séché les pieds pour les remettre. Ainsi penché et immobile derrière un tronc, il comptait du regard les chênes coupés, surveillant le moulin d'un œil oblique, et se répétant sans doute qu'étant chez soi par acte notarié, il n'avait plus rien à craindre.

Il fut dénoncé par Chirou, le petit chien hirsute et bâtard que les Duvivier venaient de nous donner. Sans les jappements de cette petite bête déjà éveillée et inquiète, nous ne l'eussions pas vu, confondu qu'il était dans le jeu des premières ombres du sous-bois. Mais Chirou n'eut pas plus tôt signalé sa présence en regardant de son côté que mon grand comprit de



IL EMPOIGNA SA FOURCHE....

qui il s'agissait. Il empoigna sa fourche, traversa le moulin comme la foudre, fit un claquement de sabots rapide sur le dos de l'écluse et fonça dans l'îlot à la baïonnette.

« Il va le tuer! » s'écria Marie toute blanche de saisissement.

Ma foi, j'en avais bien peur, moi aussi.

Mais le Tuliponier, voyant fondre sur lui cette charge de zouave, ne l'avait pas attendue. Voilà notre homme qui prend peur, tourne bride, court les pieds nus dans les épines et les broussailles en balançant ses bottes à bout de bras, saute dans le gué, glisse, s'y assoit, se redresse, lâche une de ses bottes que le courant emporte, se relève, passe en vacillant, grimpe lourdement sur l'autre rive, sur son pré, et ose seulement se retourner, prêt d'ailleurs à prolonger sa fuite si l'attaque franchit le bras mort.

Voyant Joachim arrêté, haletant sur le bord de l'îlot, le Tuliponier recouvra son sang-froid, autant que le peut un homme qui a les pieds lardés d'épines, la culotte mouillée et qui vient de perdre une de ses bottes : car la sienne était déjà à la pointe aval de l'îlot et sombrait définitivement dans les profonds.

« Ce brigand-là, s'écria-t-il, après avoir repris son souffle, est capable de tuer un homme!

— Pas n'importe quel homme, répondit Joachim, redevenu calme, mais un homme — *toi* — si tu remets les pieds sur mon îlot!

— L'îlot m'appartient, répliqua le Tuliponier, j'y suis chez moi, et te le prouverai sans tarder! Tu me paieras cher la botte que je viens de perdre, mauvais Comborn! Je boirai ici même toute la Viviane à

ne pas t'en laisser de quoi rincer une bouteille. En attendant, je te conseille de mieux recevoir l'huissier que je vais t'envoyer pour compter les arbres que tu m'as volés : de seulement montrer ta fourche il pourrait te cuire! »

Et comme Joachim, secoué par la course, toussait violemment :

« Va cracher chez toi, hé! poitrinaire! »

Le mot était si terrible en sa méchanceté directe, si féroce, qu'après l'avoir proféré, le meunier de Tulipon resta court, le regrettant peut-être, car les gens des campagnes craignent qu'à de tels coups de langue ne soit attachée une mystérieuse punition qui reviendrait sur eux comme une mèche de fouet. Il s'en alla donc, mi-honteux, mi-furieux, sa botte à la main, boitillant sur l'herbe et grommelant comme un chien qui se pourlèche les dents.

Il faut croire que Joachim s'était réellement fait illusion sur son état, car il s'arrêta dans le moulin au lieu de venir nous rejoindre dans la terre où nous étions occupés. Inquiet de ne pas le voir reparaître, j'y entrai et le trouvai assis au coin du feu, courbé, le visage dans les mains, ruisselant de larmes.

« Le Tuliponier m'a dit ce que tout le monde pense. Si c'est vrai, je suis perdu. Et si je m'en vais, que deviendras-tu, mon Elie? »

Marie nous trouva liés des bras, nous berçant l'un l'autre avec tendresse, et mêla ses larmes aux nôtres en une commune douleur. Et, désormais, plus rien n'effaça de la mémoire de mon pauvre grand ce mot du Tuliponier, lancé comme un coup de poignard.

*
* *

Le misérable tint parole : l'huissier de Murjac parut au Lac et constata que des chênes avaient été abattus, les compta. Joachim, lassé, le laissant piétiner librement notre propriété, crut toutefois bon d'en écrire à maître Lehman qui nous envoya un mot bien décourageant : les choses en étaient au même point, il fallait « attendre et patienter ».

Après l'huissier parurent les gendarmes; plainte déposée, ils venaient faire leur enquête sans enthousiasme.

« Ce meunier est un coquin, dirent-ils pour commencer. Tout le monde sait que l'îlot est à vous depuis le règne de Charlemagne! »

Tandis qu'ils étaient en grande conversation avec Joachim, Marie me dit :

« Pourquoi le maître ne veut-il pas qu'on en parle à M. Papon?

— Parce qu'il a promis à M. Lehman de ne rien dire à personne!

— Maintenant, tout le monde en parle, et c'est pourtant M. Papon seul qui pourrait nous tirer de là, lui qui sait si bien l'histoire! »

Cette réflexion rencontrait si bien ce que je pensais que, sur-le-champ, je laissai mon travail et profitai de ce que mon grand était occupé par les gendarmes pour courir à Saint-Yole. Il y avait quelque temps que nous n'avions pas vu mon bon maître, on le disait souffrant. Comme c'était un

jeudi, je le trouvai dans son jardin : il plantait des tomates.

« Bagatelle, me dit-il, c'est le foie qui me tracasse un peu. Et Joachim, comment va-t-il? »

Et il s'arrêta, gêné, n'osant pas en dire davantage; mais dans ses yeux je lus la même arrière-pensée que dans ceux de Marie.

Je lui expliquai tout au long, tel que nous l'avait exposé maître Lehman, le conflit qui venait d'éclater entre le Lac et Tulipon au sujet de l'îlot.

Je m'attendais à le voir éclater d'indignation, au lieu de quoi il resta parfaitement calme, un peu ironique même : m'entendre l'appeler au secours l'amusait au lieu de l'émouvoir.

« Bah! me dit-il, il ne faut pas s'en tracasser. Le notaire est très fort. Il finira bien par trouver un moyen ou un autre de prouver votre qualité de propriétaires.

— Mais, monsieur Papon, c'est qu'il ne trouve rien — rien! — rien qui dise: « L'îlot appartient aux Com- « born. » C'est un lieu où tout le monde se promène comme chez soi. Le plan cadastral lui-même ne le marque pas!

— Pis que cela, me dit paisiblement mon maître, il dessine la Viviane de façon à faire croire que l'îlot tient au pré Pénichou. Et vous êtes roulés d'avance s'il y a procès. Mais procès il n'y aura pas. »

A voir le vieil instituteur si tranquille, lui qui avait si souvent bouilli en notre faveur, je commençai secrètement à croire que la préoccupation de son foie le rendait indifférent aux ennuis des autres; et je sentais sourdre en moi la sève glacée de la haine. Il plantait méthodiquement ses tomates,

me parlait, courbé, égal, pas pressé, et même dis-je, avec un air de malice et de jubilation tout à fait étrange, comme si toute cette affaire n'offrait qu'un visage très amusant. Je fus sur le point de tourner les talons et de me sauver en pleurant.

« Attends que j'aie fini, dit-il enfin, et je vais te prouver qu'il est bon que je me sois occupé de la monographie de Saint-Yole, encore que cela me fasse prendre pour un vieux rat de papier. »

Le dernier plant en terre, il se redressa, se frotta le flanc droit, érigea son plantoir comme un énorme index professionnel, et, de sa voix spéciale pour la dissertation historique, articulant bien :

« Sache, mon Elie, ou plutôt, sache de nouveau — car je te l'ai appris et tu l'as certainement oublié — qu'en l'an 1683 Sa Majesté le roi Louis XIV ressentait un grand embarras dans ses finances à la suite des frais qu'avait entraînés l'édification du palais de Versailles, et aussi, il le faut le reconnaître, de vastes travaux de fortification aux frontières. Et son ministre des finances, ayant frappé les vaisselles d'or, d'argent et d'étain, créé des charges de maître des requêtes, de procureur, taxé le tabac, les bois de Normandie, les contrats d'échange, les consignations, le prétexte du tiers et du sixième denier, les barrières de Paris, les offices des postes.... »

M. Papon fit une énumération de cinq minutes; je grillais d'impatience; il prit un trait d'oxygène et continua ainsi :

« ... Bref, ne sachant plus quel mur presser pour en tirer de l'huile, ledit ministre des Finances, qui n'était plus Colbert, mort, mais Pelletier, eut l'idée heureuse — heureuse pour nous, mon Elie! — d'éta-

blir une taxe sur les petites îles que forment les rivières. Cet édit fut fort onéreux à beaucoup de particuliers, dont Martial Comborn, qui régnait alors au Moulin du Lac, et qui dut payer sept livres six sols pour l'islette dite l'îlot. Il en était donc le propriétaire.... J'ai lu cela noir sur blanc dans le rôle de l'époque, que nous retrouverons facilement dans les archives départementales, où je l'ai découvert il y a plus de dix ans, et que nous produirons sous le nez de MM. les juges. Je pense que c'est suffisant pour clore le bec au Tuliponier, s'il ne peut produire la preuve que, par la suite de cette année 1683, et jusqu'à nos jours, l'îlot Comborn n'a pas été vendu aux Pénichou. Voilà! Te sens-tu plus tranquille, mon Elie? »

Et M. Papon me regarda avec tendresse. Je lui sautai au cou, tout en larmes de joie.

« Allons! allons! tu ne vas pas t'exposer à la raillerie de Rabelais, qui dit de Pantagruel « qu'il « plorait comme un veau »? Mouche-toi : ce sera ensuite le tour du Tuliponier. Et un peu aussi celui de maître Lehman, qui sera bien attrapé sans doute qu'un petit historien de village tire d'embarras un grand légiste comme lui. Hé! hé! on a parfois besoin d'un plus petit que soi!... Bon Dieu!... je sens que la joie que j'en éprouve va me débarrasser de cette crise de foie!...

« Le mieux, reprit-il après s'être affectueusement massé le côté et les reins sous son gilet, le mieux serait de laisser le meunier de Tulipon prononcer son attaque, s'engager dans les frais, et de ne démasquer la batterie qu'à bout portant : mais ce serait le laisser vous attirer dans la mare saumâtre où vous

vous mouilleriez un peu. Il convient donc d'y aller franchement, de faire une offensive préventive. Je vais mettre maître Lehman à même de couper le mal dans sa racine. J'irai à Murjac cet après-midi. »

Et il y alla, leste comme un jeune homme.

La toile d'araignée qu'emporte le balai d'une bonne ménagère ne disparaît pas plus promptement que ne s'évanouirent les trames ténébreuses de nos ennemis à la nouvelle que le maître d'école de Saint-Yole détenait la preuve de notre propriété de l'îlot. Maître Lehman fit le voyage de Périgueux pour consulter le document et avisa de son existence son collègue de Ravignac, qui servit ce plat d'épingles au Tuliponier et à sa bande. M. Papon y gagna dans tout le pays un surcroît de considération. Et que nous aurions donc été heureux ce printemps-là, si un tel soulagement avait pu guérir notre bon Joachim!

***

Malheureusement, la phtisie galopante dont il était atteint faisait des progrès effrayants. Il était touché aussi dans son moral : le mot du Tuliponier lui étant sans cesse présent à l'esprit. Conscient de son affaiblissement rapide, qui l'anéantissait dès qu'augmentait la chaleur de la saison, en particulier les après-midi, il me vint une certitude obscure, très cruelle; et en même temps l'impatience de voir le moulin se remettre à tourner avant qu'il soit trop tard. Cela n'est heureusement pas bien clair dans la cervelle d'un bonhomme de quatorze ans; je ne l'ai raisonné

que plus tard, et maintenant encore, en revisant et écrivant mes souvenirs. Mais il me semble que l'étourderie de cet âge est ce qui m'a sauvé de tomber malade, moi aussi, d'inquiétude, de chagrin, de découragement devant la vie. Je ne sais d'autre part ce que je serais devenu sans la présence, sans l'aide de Marie. Quoi qu'il en soit, par la force des choses, j'étais maintenant dégagé de la tutelle de mon grand frère, il me fallait penser, prévoir, décider par moi-même. Il m'était imposé d'être homme avant l'âge. C'est une rude école. Et la fidèle petite servante, partageant mes charges, vieillissait ainsi prématurément en même temps que moi. Nous entrions épaule à épaule dans notre quinzième année avec des visages soucieux; et vraiment nous n'eûmes de bon, en ces jours sombres, que notre profonde et réciproque affection.

Donc, dis-je, ainsi livré à ma propre décision, je priai par lettre maître Lehman de me donner l'adresse exacte de cet « horloger de moulins » dont il nous avait parlé naguère, et lui marquai qu'il pressait que cet homme vînt au Lac. Le bon notaire comprit sans doute mes raisons non exprimées, car il me répondit « que précisément, il allait passer quelques jours à Jumilhac avec Mme Lehman, qu'il verrait ledit Guilhonet et traiterait lui-même de son engagement pour la remise en état du moulin ».

La semaine suivante, une lettre de Jumilhac : « Guilhonet va se mettre en route pour le Lac. Il faut prévoir pour lui un lit et assurer sa nourriture. Procurez-vous du vin, mais ne laissez jamais la bouteille sur la table. A jeun c'est un brave homme, un peu rustre, et un excellent ouvrier. »

Marie prépara donc un lit pour Guilhonet dans le moulin même, près de la trémie, j'achetai une bonbonne de vin à Saint-Yole, et nous attendîmes l'arrivée de ce singulier personnage. Joachim, maintenant, restait alité tout le jour, transpirant, toussant, avec parfois une écume rose autour des lèvres. Il avait de longs assoupissements. Marie ne quittait pour ainsi dire plus son chevet, le recouvrant lorsqu'il se mettait à l'air, remplissant le moindre de ses désirs. La nuit, sa toux creuse et profonde emplissait étrangement l'écho de la maison vide de meubles. Visiblement, il s'abandonnait, consentait à son destin, n'ayant plus d'autre intérêt à la vie que de nous savoir là, près de lui, demandant parfois de sa voix devenue faible comme celle d'un enfant : « Où est Elie?... Où est Marie? » questions qu'il lui arrivait de poser même quand nous étions tout à côté de sa couche, comme si, dérivant sur une eau noire, il se sentait entraîné loin de nous.

Un jour, il voulut se lever, revoir notre cabane sur le Terme, embrasser encore du regard la vallée, notre terre le long de l'écluse, notre îlot, notre moulin reconstruit par ses mains vaillantes, mais, dès les premiers pas sur le sentier montant, il perdit souffle, s'assit et dut renoncer à cette joie. En l'aidant à se lever quand Marie refaisait son lit, je le sentais devenu léger comme un fagot de genévrier, lui, le robuste garçon qu'on comparait l'an d'avant à ce Poncet de Saint-Yole, réputé tueur d'ours parce qu'il étouffait dans ses bras ceux des Bohémiens en des paris et des joutes de foire, et je me cachais comme une bête malade pour pleurer tout mon saoul. Ah! les douceurs de cet été-là ne furent pas pour nous!

Guilhonet enfin parut, salué par les aboiements de Chirou. Ce n'était pas un octogénaire encore, non diable! soixante-dix ans au plus, gaillardement portés. Un grand faraud roux de peau et de poil, comme ils sont souvent en Limousin, avec une petite voix aigrelette. Ce sont, dit-on, les descendants des Anglais qui firent souche dans le pays, lors de la guerre de Cent Ans. L'air un peu insolent à cause d'un nez en pied de marmite, de petits yeux verts malicieux, une face cuite pleine de taches de rousseur, pas de moustaches, un grand cou avec une pomme d'Adam pointue et mobile, le corps court, les bras immenses, et le tout sur de ces longues jambes un peu cagneuses qu'on compare plaisamment à des gousses de haricots. Il avait à l'épaule le balluchon de sa chemise de rechange et de ses outils.

« Vous arrivez bien, lui dis-je, nous allions nous mettre à table!

— Non, dit-il, ce n'est pas pour réparer la table que je suis venu. Voyons le moulin pour commencer.

— A la bonne heure! Voilà parler! »

Nous descendîmes dans les substructures. Il examina le mécanisme en silence.

« C'est un bazacle[1], dit-il. Il n'y a que les moulins à moutarde pour être plus simples. C'est ce qui l'a sauvé. Les arbres ne sont pas faussés, les dents ont tenu, les quatre pots qui manquent à la roue peuvent se remettre. Bon! quinze jours de travail si l'eau ne vient pas m'embêter et si le moulin n'a pas de vice caché — mais s'il en a, je m'en charge. Est-ce que

1. C'est-à-dire un moulin sur le modèle de celui de Bazacle, à Toulouse.

vous avez un établi pour façonner les pièces, et du bois sec?

— Nous n'avons que quelques outils pour bricoler.

— Est-ce qu'il y a un tonnelier dans le pays?

— Au bourg, oui, il s'appelle Verdechou.

— Verdechou ou Verdesalade, il faudra bien que j'aille le voir. Allons manger la soupe! »

Il avait avalé à pied le chemin de Murjac au Lac. Marie lui servit une assiettée pointue que, se voûtant sur la table, il prit au creux de son grand bras gauche, comme s'il voulait faire un tour de valse avec elle; puis, au moment de l'attaque, regardant sur la table, d'un ton scandalisé, avec un haut-le-corps :

« Hé! il n'y a pas de vin? »

La petite se dépêcha d'avancer une bouteille.

« Parce que, vous savez, dit-il, de sa voix tantôt rauque et tantôt aiguë, si vous n'avez pas de vin, je repars tout de suite! »

Et il se mit à ingurgiter, la bouche au ras de l'assiette, en soufflant comme un nageur. A la troisième cuillerée, il dit à travers le chou et la carotte :

« Je prends aussi le café, et la goutte dedans.

— Il y a ce qu'il faut », répondit Marie en me regardant d'un air de penser : « Eh bien! c'est un drôle d'oiseau qui est venu se percher chez nous! quel avale-dru! »

Joachim, ayant toussé dans son lit, au fond de la cuisine, Guilhonet se retourna :

« C'est ton père? Il est malade?

— C'est mon frère.

— Ah! oui, le notaire me l'a dit. Il a une mauvaise toux. Où est mon lit?

— En bas, dans le moulin.

— A la bonne heure! fit-il, rassuré. C'est que ça se donne plus facilement qu'on ne croit! »

Il reprit de la soupe, réserva cette fois le bouillon et y versa la moitié de la bouteille de vin, ce qui fit un « chabrol » formidable qu'il avala avec des bruits de ventouse tout à fait effrayants. Ensuite venait du salé, qu'il mangea sans fourchette, au pouce et au couteau, puis un fromage auquel il ne toucha pas. Une fois la soupe avalée et le chabrol, il devenait sobre sans être tempérant : il but un litre et demi ce matin-là, et nous vîmes aux repas suivants que c'était son habitude.

Le café pris, bien arrosé d'alcool de prune, il se remit fermement sur pied, alla voir Joachim de plus près, le regarda d'une mine assez sinistre, lui conseilla de boire un bon vin chaud, vérifia si nous étions bien d'accord sur son salaire et descendit au moulin. Et là, je fus réconforté. C'était, à n'en pas douter, un maître ouvrier. Il sut en moins de deux heures dégager les pièces brisées, les détacher, nettoyer les engrenages, bref, mettre en si grande évidence les avaries du mécanisme qu'il eût pu commencer à remonter le tout si les organes de rechange avaient été façonnés.

Il travaillait dur, silencieusement, puis, brusquement, se mettait à chanter, mais une seule note, paysanne, longue, étirée comme une chandelle qui file; étrange vocalise qui cessait net et ne recommençait pas tout de suite; de quoi rire si, là-haut, ne lui avait répondu la toux profonde de Joachim.

J'en fis rapport à mon grand, que les manières rustiques de cet escogriffe inquiétaient. Il dit dans un souffle :

« Maître Lehman avait dit vrai. Ne le faites pas trop boire!

— Si je mets de l'eau dans son vin, objecta Marie, il ira en chercher d'autre au bourg.

— Où est-il maintenant?

— Il est allé trouver Verdechou pour tout ce qui lui manque.

— Alors, soupira Joachim, c'est le mariage de la poudre et du feu! »

***

Ce Verdechou était racialement aussi dissemblable de Guilhonet qu'on peut l'imaginer : petit, sec, brun, d'origine gasconne, la langue agile et bien huilée, le profil de Henri IV sans la barbe, fier « d'avoir eu le certificat d'études à onze ans », grand liseur de tout ce qui lui tombait sous la main et discoureur prétentieux sur tous les sujets, prenant à partie M. le curé et M. Papon, voulant en remontrer à l'un sur sa théologie, à l'autre sur sa grammaire, ce qui n'aurait rien été si le vin ne l'avait rendu fanfaron, agressif et batailleur. Les bandes formées jadis de ces gens-là devaient être redoutables sur un champ de bataille bordé de vignes. A jeun, le meilleur tonnelier du Périgord, redevenu bon, sifflant comme un merle en assemblant ses douves, appelant sa futaille « mes amphores », ne se rappelant rien de l'ivresse et de la querelle de la veille à l'auberge, et attribuant les marques de horions qu'il avait sur la figure à une ruade de son propre maillet.

« ... ou alors, disait-il, je me suis fait ça en rêve. Je travaille même en dormant.

— Et... bois-tu? lui demandait-on.

— Oui, mais, peuh! ça ne fait même pas huit degrés! »

« Ce Verdechou, disait de lui M. Papon, a toujours soif et sait tout. C'est un esprit universel, un Pic de la Mirandole, et c'est malheureusement aussi une « Encyclopédie. »

Mauvais calembour qui devint le sobriquet du tonnelier et qu'on ne comprend que si l'on sait que « pépie » est, dans la vallée des Sept-Molles, synonyme de grand-soif. Mon bon maître, qui était malicieux, appelait aussi Verdechou « Pharamond », parce que l'artisan, ayant ses propres idées sur l'histoire de France, prétendait que la fameuse hache de jet des Francs n'était autre qu'une doloire de tonnelier. Ceci, qui n'était au commencement qu'une plaisanterie, devint une « thèse » défendue avec acharnement dès que l'instituteur s'en empara et s'en servit comme le toréador d'une cape rouge pour exciter le petit érudit de cabaret.

« Je vous assure, Verdechou, que cette francisque n'était qu'une... francisque!

— Et moi, monsieur l'instituteur et grand savant, je vous dis que c'était une doloire!... mais à quoi bon discuter, vous n'entendez rien aux outils, et, pour ce qui est des armes, vous avez servi dans les brancardiers! »

Dès qu'entrés en pourparlers, Verdechou et Guilhonet éprouvèrent le besoin d'aller clarifier leurs propos à l'auberge, en compagnie du maréchal-ferrant dont l'aide serait utile pour les ferrements.

Comment cette francisque revint sur le tapis, c'est ce que je n'ai jamais su. Il faut que M. Papon ait passé dans la rue tandis que les trois compagnons buvaient, les oreilles déjà chaudes, qu'une association d'idées ait conduit le tonnelier sur son sujet favori, ou tout simplement qu'il ait voulu briller aux yeux du grand Limousin roux qui offrait la tournée.

« C'était tout simplement une doloire, mes amis! »

Aussi batailleur que lui de la langue et des poings, Guilhonet s'empressa de lui répondre que non, dès qu'il eût vaguement compris de quoi il s'agissait.

« Tu n'y entends rien, fabricant de vaches en bois. C'était un hache-paille! »

Le maréchal-ferrant, qui en ces débats rasait le sol comme l'hirondelle qu'inquiète l'approche d'un orage, essaya de proposer un moyen terme : c'était une hachette. Mais la salive de la diplomatie ne peut rien contre la force du vin. Et puis, comparer les barriques pansues, les chères « amphores » à des vaches! Blessé au plus vif, le tonnelier traita son adversaire de « raccommodeur de tourniquets ». Voilà Verdechou et Guilhonet aux gros mots, aux menaces, aux prises enfin, la table renversée, les verres en morceaux et de telles bourrades que les cadres tombaient des cloisons. L'aubergiste ne put les séparer et les mettre dehors qu'avec le renfort de son chien, un grand berger dangereux qu'il leur lâcha dans les jambes. Pour la musique accompagnant cette gymnastique, un charivari de braillements et d'aboiements à assourdir cent paires d'oreilles toutes neuves. Marie, qui se trouvait au bourg pour le pain et quelques provisions en vue de corser notre ordinaire, assista

à la bagarre et revint bien vite nous en informer, consternée.

Nous crûmes que tout était perdu.

Guilhonet reparut au Lac, un pan de sa culotte pendant sur sa cuisse de vieux héron comme une sabretache. Il se coucha sans souper, cuva son vin. La petite en profita pour raccommoder l'accroc scandaleux. Nous nous attendions à voir l'homme s'en aller le lendemain.

« Le voilà brouillé à mort avec qui pourrait l'aider, dit Joachim de sa voix lasse. Il ne pourra rien faire. Pourtant, il me tarde que le moulin marche.... Je ne voudrais pas.... »

Il n'acheva pas, écrivit le reste sur son drap de sa main maigre et blanche, mais nous deux, le cœur serré, nous avions compris.

Le lendemain, Guilhonet se leva à l'aube, frais comme l'œil, revint chez Verdechou, qui de son côté se trouvait dans des dispositions semblables. Ils se réconcilièrent. Je dis mal, ils n'eurent pas besoin de se réconcilier : tout était oublié. Rien ne s'était passé. Il n'y avait rien eu. Guilhonet se mit au travail sur l'établi du tonnelier et, dès lors, tout marcha rondement. Ils s'enivrèrent ensemble, fraternellement, tous les deux jours, mais sans que revînt entre eux la francisque de discorde : et, dans les moments de lucidité, l'horloger des moulins abattait au Lac un travail exécuté de main souveraine.

De notre côté, le blé étant mûr, il nous fallut le couper sur la grande pièce du bord de l'écluse. Nous eûmes l'appariteur Millécu pour nous aider à manier la faucille, et, plus tard, pour lier, assembler et mettre en tas les gerbes, M. Papon et M. le curé. Ce



L'AUBERGISTE NE PUT LES SÉPARER

n'était pas là un renfort bien considérable parce que ces pauvres et bons amis n'étaient guère agiles de leurs jambes, ni adroits de leurs mains. En outre, tout en travaillant sous deux grands chapeaux de paille qui leur donnaient un air de s'être travestis de façon plaisante, ils se mirent à discuter savamment de l'origine du mot « Pétrocoriens ».

M. le curé disait :

« Ce nom des Gaulois qui occupaient alors notre contrée me semble venir de *petra*, pierres, *petraeus*, rocheux, *petrosus*, pierreux.... Pétrocoriens : ceux du pays des pierres, en mauvais latin, bien entendu. Je vous avoue n'avoir aucune lumière particulière là-dessus, je l'ai entendu dire, lu, et j'y ai cru. D'ailleurs, même si c'était faux, cela tombe si juste!

— Pourquoi pas de *petro*, rustre? clamait M. Papon, l'index en l'air. L'erreur vient de ce qu'on a torturé le latin pour expliquer un mot celtique. La science moderne voit dans *Petrocorii* deux mots celtiques fondus en un seul : *petru*, qui signifie quatre, et *coriu*, qui veut dire armée. *Petrocorii* = les quatre armées. Et cela, monsieur le curé, se retrouve à Tréguier, en Bretagne, ou les *Tricorii* n'en formaient que trois.

— Je m'incline devant tant de science, soupirait le vieux curé. Mais ce que ce mot gagne ainsi en précision, il le perd en poésie, hélas!

— N'y a-t-il pas plus de poésie dans la vision de quatre armées rangées en bataille que dans celle d'un pays de cailloux éparpillés? » répliquait superbement l'instituteur.

Et ainsi de suite en rassemblant les javelles : c'était l'Académie aux champs.

« Pourvu, me soufflait Marie, au plus fort du débat, pourvu qu'ils ne se battent pas comme le Pharamond et notre Guilhonet! »

Les connaissant moins bien que moi, qui les savais vieux amis et friands de contestations savantes, poussées avec vivacité et entêtement ou plutôt jouées, elle prenait ces fusillades verbales au sérieux, la pauvrette!

« Ah Marie! que notre Joachim tousse aujourd'hui! »

Car, n'écoutant nos aides bénévoles que d'une oreille, je prêtais anxieusement l'autre aux bruits qui nous arrivaient de la grande carcasse sonore du moulin, assourdis, tantôt le bruit du marteau de Guilhonet, tantôt les quintes de plomb de mon frère. Lors de sa dernière visite — il les faisait rares et espacées, les sachant inutiles —, le médecin nous avait laissé comprendre que mon bon Joachim n'irait pas jusqu'à l'Assomption, qui est le 15 août.

Quand ce mois redouté fut là, Guilhonet dut aller à Périgueux à la recherche d'une pièce qui lui manquait et pour une réparation aux courroies; il ne devait être absent que deux jours; trois jours ensuite lui seraient suffisants pour parachever son travail. Le moulin devait tourner, affirmait-il, pour le 10 août au plus tard.

Et il parlait sérieusement, car je lui avais fait comprendre quelle course était commencée.

Il tint parole.

Pendant son absence, comme nous nous trouvions auprès de son lit, Joachim se mit à nous parler soudain avec une ardeur subite qui fit briller un

instant ses yeux si éteints et si caves, si pleins d'une noire pensée fixe.

« Ecoutez-moi bien, dit-il. Je m'en vais. Bientôt je ne serai plus là, je le sais. Ma volonté, qui serait aussi celle de notre père, mon Elie, est que vous restiez toute la vie ensemble, Marie et toi. »

Il parlait avec peine, la poitrine montant et descendant comme une vague, avec une petite voix fluette, prise au fond du gosier, à la source du souffle.

« Vous me comprenez bien? Il faut que vous restiez ensemble, travailliez ensemble, ici, au moulin. Plus tard, quand vous en aurez l'âge, vous vous marierez, et, par vous, le Lac vivra. Je voudrais pouvoir en porter l'assurance à notre père. Elie, qu'en penses-tu?

— J'aime Marie de tout mon cœur, mon grand!

— Et toi, Marie?

— Maître, cette maison est devenue mienne, pourquoi quitterai-je Elie? J'ai confiance en lui.

— Alors embrassez-vous comme des fiancés... »

Nous pleurions à gros sanglots. J'embrassai Marie sur sa joue fraîche et saine, parmi le sel des larmes. Elle me rendit mon baiser avec ferveur. La saveur de la vie passa entre nous, plus forte que tout le reste. Joachim souriait, d'un air exténué et heureux. Il reprit au bout d'un instant :

« Plus tard, vous appellerez votre premier né Léonard, comme le père, et le second, Joachim, comme moi, pour que, par eux, nous restions près de vous. »

Puis les yeux fermés, regardant l'au-delà :

« Je voudrais aussi pouvoir lui dire : Père, le moulin s'est relevé, ta maison du Lac s'est remise à chanter! »

Il ajouta, après un court silence :

« A moins qu'il ne le sache déjà! les morts savent tout.... »

Après ces fiançailles tristes en cette cuisine nue, devant ce grabat d'agonisant, rien ne fut changé dans notre existence. Nous entourions Joachim, qui baissait à vue d'œil, mais toujours lucide, des soins les plus tendres. Mais, lorsque le regard de Marie rencontrait le mien, grave et amical, nous nous sentions maintenant plus forts que la misère et que la mort.

Pendant l'absence de Guilhonet, empruntant deux fléaux aux Duvivier, nous battîmes notre blé pour en tirer la valeur d'un demi-sac, puis, l'étalant au soleil sur un drap, je le remuai fréquemment pour l'avoir bien sec : car, avait dit Joachim, faire tourner la meule à vide, fût-ce pour l'essayer, nous porterait malheur. Quand il fut au point voulu, j'en portai ma pleine casquette à mon grand. Il y plongea sa main squelettique, le fit ruisseler :

« Il est beau! » dit-il, et il y eut comme un sourire autour de ses yeux hagards.

Rentré de Périgueux, Guilhonet donna le dernier tour d'écrou, planta l'ultime pointe : le moulin était en état de tourner. C'était le 10 août au matin, par un temps splendide qui faisait flamboyer le Terme, briller et chanter la vallée, brasiller l'écluse sous les frissons de l'air. Et l'eau de la Viviane semblait se presser, impatiente, devant la vanne qui, maintenant lui refusait passage, la forçait de monter contre le barrage et de s'y déverser en un mince, oblique, mouvant et bruissant rideau aux franges d'écume blanche.

Guilhonet ouvrit la vanne. Le bruit puissant de

l'eau laborieuse emplit du fondement au faîte la maison qui sembla ne plus être qu'une architecture sonore. Moins d'une minute après mon signal se mêla à cette rumeur la pulsation sourde et régulière qui avait bercé toute mon enfance et celle de Joachim. Ce battement familier du cœur du Lac ressuscité, mon frère le perçut du fond de son abîme comme le dernier bruit de la terre. Il rouvrit les yeux, écouta, se redressa brusquement et appliqua tout son corps contre le mur pour s'emplir de la chanson vivante de son moulin, criant d'une voix étrangement forte et joyeuse, celle de son temps de jeunesse et de beauté :

« Père !... Père !... »

Et il retomba mort sur sa couche.

***

Je serais un ingrat si je m'arrêtais ici, comme j'ai été tenté de le faire, car il me reste à rendre hommage aux hommes de cœur qui permirent à Elie Comborn, meunier de quinze ans, de surmonter toutes les difficultés d'une situation difficile.

A Guilhonet tout d'abord qui, au lieu de refaire son balluchon et de quitter le Lac, une fois son travail terminé, décida d'y rester pour m'apprendre plus complètement mon métier de farinier.

Premièrement, comment l'aurais-je appris, n'ayant rien à moudre? Car si notre ancienne clientèle, fatiguée d'aller à Peyras, à Tulipon ou à la Volpine, était prête à revenir au Lac, là, tout près, à une perte de

temps courte, ces braves gens n'en hésitaient pas moins à confier leur blé à mes mains inexpertes. La présence de Guilhonet, tenu « pour grand ivrogne devant le Diable, mais grand ouvrier devant Dieu », les rassura. Peu à peu réapparurent les ânes — car ce furent les plus pauvres qui revinrent les premiers — les mulets, les carrioles, qui, jadis, animaient si agréablement les abords du moulin. Et nous pensions, Marie et moi, que père, Joachim et Nane seraient heureux dans leur tombe, autant que les pauvres morts peuvent l'être, si la terre leur portait les bruits du Lac ressuscité, ces claquements de fouets, ces coups de sabots impatients, ces frissons de grelot quand les mouches tourmentent les bêtes. Ces pensées-là sont des enfantillages, mais combien consolateurs!

Secondement, Guilhonet m'apprit la meunerie, qui est science et art — et poésie, quand on pense au pain de demain. Les fous qui, au cours de banquets avinés, se lancent des boulettes de mie à la tête, ne savent pas tout ce que la miche a coûté de peine et d'ingéniosité au paysan, au meunier et au boulanger, avant de devenir l'apaisement et le sang des hommes. Certes, ayant souvent aidé mon père et Joachim, je savais déjà le mécanisme des moutures, du blutage, de la mise en sac; mais ce n'avait été qu'un jeu, des simulacres où je ne m'étais vraiment intéressé qu'à l'action, à la comédie. Guilhonet me mit sur une voie plus sérieuse. Il m'apprit à apprécier le blé de l'œil et des doigts, à calculer mentalement quel sera son rendement en farine, à faire le pourcentage des graines et des corps étrangers qu'il contient, à deviner s'il est creux, affligé de charançons ou de moisissures. Il

m'enseigna comment se manipulent les semoules et les gruaux, quelles sont les utilisations diverses du petit blé ou blé cassé, et des graines noires, et comment l'excellence d'un son se mesure à sa couleur et à la largeur de son écaille. En un mot, il me rendit capable de connaître la matière de mon travail.

L'autre grand service qu'il me rendit fut de me révéler les règles diplomatiques non moins nécessaires à un meunier, qui doit traiter avec des clients retors. Jusque-là je ne m'étais intéressé aux conversations de mon père avec ses pratiques que pour en happer le fond, l'image, le mot pittoresque, ce qui est proprement s'arrêter aux bagatelles. Guilhonet, traitant maintenant en mon nom, me révéla les dessous du discours, ce qui ne se dit pas, ce qui se sous-entend, ce que les sots ne perçoivent jamais et, pour ainsi dire le filigrane de toute conversation humaine. Et, puisque autrui ne montrait sa pensée que prudemment, à en faire autant de la mienne. Entendez-moi bien, mes amis : avoir la langue prudente n'est pas hypocrisie, cela ne conduit pas forcément à mentir : c'est simplement sage retenue, et cela conduit à l'entente et à la paix. Tous les conflits naissent de mots meurtriers. Oui, un bon meunier doit connaître sa rivière, connaître son moulin, connaître le beau blé d'où sort le pain des hommes — c'est ce qui nous a été donné de plus beau avec l'air, l'eau, et le soleil — et connaître les règles élémentaires des rapports sociaux.

En écrivant ceci, le souvenir du geste pieux de nos ancêtres qui, lorsqu'un morceau de pain tombait à terre, portaient à leur bouche et baisaient cette parcelle sacrée avant de la remettre sur la table, m'est

si vivement présent à l'esprit que la noblesse et la beauté d'un tel geste me mouille les yeux.

Donc, sourd aux lettres que lui écrivait sa femme, qui se demandait ce qu'il pouvait bien faire à rester si longtemps en Périgord, Guilhonet s'attarda au Lac près de six mois, et il y fut ma providence professionnelle. Je lui passe de bon cœur qu'il s'enivrait abominablement chaque dimanche avec son ami, son inséparable Verdechou, et qu'il me fallait aller le chercher au bourg, crainte qu'il ne tombât dans la Viviane, ou ne passât la nuit dans un fossé : vu son âge, la gelée blanche eût été son suaire. Mais je note à sa décharge que, le lendemain matin, clair et frisque comme l'alouette, il était à la trémie ou à la vanne avant moi, avec la mine d'un homme qui, la veille, a fait sa cure d'eau de Vichy. Ces vieux buveurs de vin, quelles carcasses! En revanche, il était prudent sur l'alcool, qu'il ne prenait que mêlé à son café.

Maître Lehman, parce que j'étais mineur, se constitua mon tuteur légal. Comment, sans lui, serais-je sorti de toutes les difficultés d'hériter de mon père et de mon frère, de lever l'argent que Joachim avait à la caisse d'épargne, de tenir enfin une comptabilité dont je ne savais pas les premières règles? Cet homme vigilant resta dès lors penché sur mes affaires, les assainit, les régla, m'avança les sommes nécessaires, bref, me dépêtra, pauvre mouche que j'étais, de la vaste toile d'araignée que les lois tissent autour de l'homme naturel, et où il serait sucé à blanc par mainte épeire sans la forte et clairvoyante main d'un tel protecteur.

M. le curé, après l'enterrement de mon pauvre Joachim, prit Marie au presbytère, où elle partagea

la chambre de sa vieille servante. Cet homme sage et averti estima qu'il serait plus décent qu'il en fût ainsi pour le temps qui nous séparait de ma dix-huitième année. Marie fit donc le va-et-vient chaque jour entre la cure et le moulin, et je dus me résigner à dormir seul dans cette maison vide où je n'avais, les premières semaines, que la compagnie de Guilhonet. De Guilhonet qui se disputait en rêve avec son cher Verdechou ou avec sa femme. Il est vrai que j'avais aussi mon bon Chirou qui dormait près de mon lit, sur un sac, ou dans les cendres du foyer quand revint la mauvaise saison. Quel bonheur chaque matin, de voir reparaître Marie, souriante, heureuse elle aussi de me retrouver, de m'embrasser pour me souhaiter le bonjour, de reprendre ses tâches dans notre maison! Sous sa main, notre basse-cour prospéra si bien que, poules, pigeons, canards, oies, pintades et lapins, le Lac était devenu bruissant et caquetant de vie comme un comice agricole quotidien.

M. Papon, lui, fut mon conseiller avisé en toute chose. Il se mit à compulser des ouvrages techniques sur la meunerie pour m'en extraire des cahiers de notes, de remarques, de conseils, de chiffres et de pourcentages. Bientôt il commença à discourir d'abondance sur ces choses, comme si ç'avait été l'unique occupation de toute sa vie. Il m'aida moralement en prêchant aux gens du pays le retour au Moulin du Lac : « Il faut les aider, ces enfants : Elie est déjà un farinier de première classe. » En outre, c'est à lui que je dus de m'orienter vers la transformation de notre grande terre en jardin maraîcher et pépinière de noyers.

M. Papon eut la clairvoyance de prévoir et de devi-

ner que le Moulin du Lac, avec sa mécanique primitive, faite pour livrer une bonne farine entière, ne répondrait plus bien longtemps aux exigences de sa clientèle locale.

« Les gens, me disait-il, sont devenus difficiles et paresseux. Ils font encore leur pain eux-mêmes, mais chaque année il y a des déserteurs qui transforment leur four ancestral en étable à lapins et grossissent les rangs des clients du boulanger. Ils préfèrent au pain grossier et nourrissant que mangeaient leurs parents celui qui se fabrique en série avec des farines plus légères et plus blanches. Le premier croquant venu veut aujourd'hui de la miche comme le roi Louis XIV n'en mangea jamais. Il te faut donc t'attendre à voir ton moulin réduire peu à peu son activité devant la disparition de la boulange familiale et l'emprise des grosses minoteries.

« Tends une autre corde sur ton arc, mon Elie!

« Deviens producteur de légumes. Tu sais que nos cultivateurs vont à leurs grandes terres et négligent leurs jardins. Ils n'ont pas le temps de s'en occuper, disent-ils; ils le laissent aux soins des femmes, dont la principale préoccupation est d'avoir des fleurs pour la Toussaint, quitte à gémir quand elles ne savent que mettre dans le pot-au-feu. Il nous faut, en août, quand le Périgord grille au soleil, aller querir de la salade à Périgueux. Produis-en, avec des tomates, des melons, des choux, tu as l'eau de ton écluse pour en assurer la croissance, même par les plus grandes sécheresses, et tu deviendras le verdurier de Saint-Yole et de Murjac. Il te faut pour cela un hectare de terrain.

« Sur l'hectare qui te reste, tu vas te constituer

une pépinière de dix mille noyers. Tu sais aussi que les gens de nos pays vont acheter des plants greffés à Périgueux. Ils ne savent pas se constituer des pépinières personnelles, et encore moins greffer un sauvageon. Je m'en vais te rappeler les principes de la greffe, tu t'exerceras sur les sujets de ton Terme : noyers, noisetiers, cerisiers qui y abondent; et quand tes dix mille noix, mises en terre à des temps espacés, seront devenues des générations successives de petits arbres, tu les grefferas, les vendras et verras luire des écus!

« Et toi, ma petite Marie, puisque tu as la main heureuse dans l'élevage, au lieu d'avoir des lapins de toute bourre, des pigeons et des poules de toute plume, des canards de races bâtardes, il te faudra apprendre à choisir et à sélectionner. Je te recommande les Rhode-Island, les canards d'Inde et les pigeons Carneau. Tu t'assureras ainsi de bonnes pièces de four pour le dimanche, des ventes fructueuses à ceux qui voudront en prendre de la graine, et des œufs qui rempliront ta bourse d'un argent intelligemment gagné.

« Ton père, dit mon bon maître, pour terminer son discours, avait une tendance à l'immobilité que tu dois secouer en toi. Tu lui devais de remettre le moulin en marche, c'est fait; mais qu'un maraîcher, un pépiniériste et un éleveur s'adjoigne au farinier, il n'y aura rien là que de quoi le réjouir, s'il peut suivre ton comportement du fond de sa tombe. Je sais ce que tu penses : mais, mon Elie, on peut garder une parfaite simplicité d'âme et de cœur, comme Léonard Comborn, au milieu des transformations de la vie moderne. »

J'ai suivi les conseils de mon instituteur et m'en suis bien trouvé. Mais cet homme de bien ne se contenta pas de m'aider de ses conseils : il fut constamment comme mon bras droit, lorsque j'entrepris de les suivre, ne ménageant ni son temps, ni sa peine. Il y eut d'autant plus de mérite que c'était sa dernière année d'exercice, qu'il avait la préoccupation de s'aménager un autre logis dans le bourg pour sa retraite, et qu'enfin — et surtout — venait de lui être accordé par la Société archéologique du Périgord le moyen de faire imprimer sa *Monographie de Saint-Yole depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours*. Voilà l'excellent homme en fièvre à la pensée de voir l'ouvrage de toute sa vie imprimé, mis en forme de livre, avec, en tête :

L. PAPON,
Instituteur honoraire,
Officier d'Académie.

Ainsi allait-il réaliser le plus cher de ses rêves, d'ailleurs le rêve de tout lettré petit ou grand. Et ma foi, il eût été bien naturel que les corrections des épreuves typographiques, qu'il effectuait avec minutie, tremblant d'oublier une virgule, l'aient distrait de s'occuper de son élève, le jeune farinier du Lac.

*
* *

Février de l'année suivante, voilà une grande ombre noire, auréolée de blanc, qui s'encadre dans la porte du moulin et demande si c'était bien le Lac « ichi ».

« Oui.

— Où est Guilhonet? »

Cela, proféré d'une voix impérieuse par une espèce de vieux colonel ridé, tanné, barbu, portant autour de ses rares cheveux jaunes, bien aplatis, bien lissés, la plus jolie, la plus légère, la plus irréelle des coiffures provinciales : le barbichet limousin, pareil à un grand papillon blanc.

Marie et moi, restâmes interdits. La vieille femme répéta, en frappant la pierre du seuil de son parapluie, comme d'une hallebarde d'église :

« Où est Guilhonet? Vous ne comprenez pas le patois de Jumilhac? Je chuis cha femme!

— Il est au bourg, lui dis-je, je vais aller vous le chercher. Entrez vous reposer en l'attendant.

— Oh! j'irai bien moi-même! j'arrive de Murjac à pied, je peux bien avaler une borne de plus. Ch'est loin?

— A dix minutes d'ici.

— Allons-j'y donc! »

Parce que c'était un dimanche matin, Guilhonet était allé se faire raser et couper les cheveux à Saint-Yole. « Seigneur, pensai-je, en cheminant aux côtés de cette femme taillée en moulin à vent, faites que mon brave Guilhonet soit encore chez le perruquier,

quand nous arriverons. Elle est capable de lui faire reprendre le chemin de Jumilhac à moitié rasé ou à moitié tondu! »

Mme Guilhonet, le long du chemin, ne me dit qu'une parole, mais révélatrice de sa pensée profonde :

« Il y a des vignes par ichi, je vois!

— Oui....

— Cha ne m'étonne plus que che grand flandrin y choit resté chi longtemps! »

Ma prière n'ayant point été entendue, point de Guilhonet chez le perruquier Bourrasset, mais un Guilhonet et son cher Verdechou attablés en face, devant un petit vin blanc doré, les yeux émerillonnés, le nez et le menton levés comme deux caps de bonne espérance, désormais bien d'accord sur la francisque, et communiant en ces propos d'ivrogne où les traits d'esprit commencent à s'empâter sur une langue à demi paralysée.

Le visage du « raccommodeur de tourniquets » changea instantanément à la vue de sa femme : il passa de la satisfaction souriante et heureuse à un masque de consternation et de deuil. Ainsi se dégonfle et pend en plis la voile qu'abandonne le vent.

Elle ne dit que « Véné! » — viens — mais d'un sifflement intraduisible. Guilhonet obéit immédiatement, comme un chien bien dressé, sans toutefois oublier de vider son verre. Il se leva. Alors, remis de sa surprise, intervint Verdechou :

« Quoi, c'est ta femme? Et qu'est-ce que cela peut bien me faire, à moi? En voilà des manières : venir déranger les gens qui discutent! Rassieds-toi, Guilhonet!... Bravons la tempête ensemble. Madame, votre

mari attendra que vous soyez revenue de la messe. Elle ne fait que commencer : courez-y..., vous nous retrouverez ici. Ah! par exemple! mais rassieds-toi donc, fils de loup! »

Pour toute réponse, Mme Guilhonet lui déchargea un grand coup de parapluie sur la tête.

Verdechou, étourdi par ce coup de francisque inattendu, devint larmoyant, pleurnichard, tomba dans les bras de son compère, et les deux ivrognes se séparèrent pathétiquement comme si l'un d'eux se fût trouvé aux portes de la mort. Filant doux et marchant dix pas devant ainsi qu'un prisonnier de guerre, Guilhonet revint au moulin sans mot dire. Marie réussit à persuader sa femme d'accepter au moins une assiettée de soupe, d'en laisser prendre une aussi à son homme; après quoi, le balluchon fait — dont une chemise encore mouillée qu'il fallut aller chercher sur le fil — nous vîmes avec regret notre vieux compagnon reprendre tristement le chemin de son lointain bagne conjugal. Le blanc barbichet disparut au bout de la route qu'envahissaient déjà les légères brumes du soir, comme un morutier qui vogue, toutes voiles dehors, vers l'Islande.

Maintenant, un aveu : j'étais tout doucement devenu un vrai braconnier. Cela fait partie de la science d'un meunier : je tendais des cordes, je lançais notre vieil épervier sauvé du désastre parce que tendu sur un des murs qui n'avaient pas lâché, je posais des nasses. Ceci, certes, pour varier notre pauvre nourriture, mais surtout pour avoir le plaisir d'envoyer de temps en temps une belle carpe, un brochet ou une friture de goujons à M. le curé, à M. Papon ou à maître Lehman. Je tiens pour un gueux tout fari-

nier de rivière qui ne fait pas manger dignement maigre à ceux qui furent et restent ses bienfaiteurs.

Et ceci, au temps des foins, me valut une bien vive satisfaction... morale. Le Tuliponier, venu avec bœufs et charrette pour ramasser les siens sur son grand pré de l'autre côté de la Viviane, trouva à propos de s'avancer sur le bord de la rive, juste en face de la pointe de l'îlot où commencent les profonds, sans doute pour se rendre compte de ce que je faisais là, dans ma barque. A dire vrai, je relevais une nasse et le gueux m'espionnait derrière les hautes eupatoires sans que je le visse. Voilà la rive, creusée par les eaux qui s'effondre sous lui; voilà mon Tuliponier qui tombe à grands ploufs et rejaillissements, d'une hauteur de trois mètres, dans le trou le plus dangereux des parages, en compagnie de deux tombereaux de sable et d'argile qui firent aussitôt autour de son engloutissement comme les yeux d'un bouillon bien gras.

J'avoue que, revenu de mon saisissement, ma première pensée fut de me désintéresser du sort de ce misérable. Le mot meurtrier qu'il avait planté dans le cœur de mon frère l'était encore dans le mien, d'où il ne s'effacera jamais, et d'autant plus vif à cette époque qu'allait bientôt arriver le premier anniversaire de la mort de Joachim. Ma seconde pensée fut d'avoir honte de la première. Laissant retomber ma nasse au fond de l'eau, je dirigeai ma barque à force de rames sur le lieu jaunâtre de la disparition de mon ennemi. Il revint deux ou trois fois sur l'eau, replongea sans que je pusse le saisir; enfin, alors que se jouait sa dernière chance, je fus assez heureux pour le retrouver à la gaffe, accroché par le fond

de sa culotte de façon tellement grotesque que je ne pouvais souhaiter vengeance plus douce et plus inoffensive. Bien que plus mort que vif, ayant bu bonne tasse et suffoquant déjà, il n'avait pas perdu connaissance et s'accrocha à la barque de façon désespérée et dangereuse, et c'est dans cette position que je l'emmenai à la pointe de l'îlot, où il aborda sur le ventre, comme un phoque, crachant, toussant, puis au moulin où Marie s'occupa de lui administrer bien vite un verre d'eau-de-vie qui le fit naître une seconde fois.

Ensuite, un grand feu de genévrier....

Et voyez, il dut mettre, pour attendre que sa chemise et sa culotte fussent sèches, une harde de Joachim.... « Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

« Bougre, lui dis-je, c'est une moule perlière que vous essayiez de pêcher, en plongeant ainsi, ou bien votre botte? »

Il comprit l'allusion et eut le cœur de répondre :

« Petit, j'ai bien plus regretté que ma botte ce que j'ai dit ce jour-là à ton pauvre frère! »

Voilà l'âme d'autrui; pour noire qu'elle soit comme un grenier à foin, comme un grenier à foin elle a toujours une petite lucarne de ciel.

Ce mot nous réconcilia : à partir de cette fausse noyade, nous ne fûmes pas des amis, non certes, le fossé restait sous l'herbe nouvelle, mais il y eut entre nous des rapports plus humains, et, par la suite, le Tuliponier ne manqua aucune occasion de me rendre de menus services.

*
* *

Ce qu'il me démangeait d'écrire est écrit. Depuis lors, quinze ans ont passé. J'approche, ou plutôt, Marie et moi approchons de la trentaine.

A dix-huit ans sonnés nous nous sommes mariés. Dois-je vous énumérer nos témoins et nos invités? Pourtant il me faut noter que Guilhonet revint de son lointain Limousin pour être des nôtres, et se tint très convenablement.

Léonard, notre aîné, a onze ans.

Joachim, son cadet, en a huit.

La petite Jeanne (Nane) est encore au berceau.

Le Moulin du Lac continue de desservir une petite et fidèle clientèle de gens qui veulent manger du vrai pain. Mais toutes les fois qu'un vieux de la commune s'en va, c'est un four qui se ferme, une pratique à rayer dans mon cahier.

Fort heureusement, notre métier de maraîcher, les produits d'un élevage sélectionné et les gains de la pépinière nous assurent une existence aisée, restée simple et sévère, dominée par un constant idéal d'épargne et d'économie. La prospérité est revenue au Lac après les dures et dramatiques années.

J'ai, selon le conseil de mon bon maître, sacrifié au progrès en ceci que j'ai une petite camionnette automobile pour aller au marché de Murjac, où l'on apprécie mes poireaux; le moulin a suivi le mouvement d'électrification de la commune; enfin, peut-être



A DIX-HUIT ANS, NOUS NOUS SOMMES MARIÉS....

remplacerai-je son mécanisme primitif par la turbine et le moteur.

Un autre progrès, moins visible, est que j'ai, grâce aux bibliothèques de M. le curé et de M. Papon, beaucoup lu, et du bon : Plutarque, Rabelais, Montaigne, La Fontaine, Courier, je les sais sur le bout du doigt, je me sens parfois devenir aussi doctoral et prétentieux que Verdechou. Je songe secrètement à faire un meunier de mon petit Léonard, et un légiste de Joachim, pour réaliser les grandes ambitions de mon père. Il a l'esprit vif et tient la tête de sa classe : il ressemble physiquement, et de façon frappante, au fier homme qu'était son aïeul.

Marie et moi nous aimons et vivons liés comme les doigts des deux mains quand elles prient. La Bible a eu raison d'affirmer qu'une bonne compagne est un don de l'Eternel. Il n'est point de cœur plus tendre, d'esprit plus droit, de bras plus vaillants. Lors de mon temps de service militaire, tout a reposé sur elle et tout a été parfaitement conduit.

Et maintenant, avec un esprit tout aussi grave, j'ai repris l'habitude qu'avait mon père de monter rêver seul sur le Terme, le dimanche matin, à ces moments où l'on prend comme du recul pour contempler les lieux et les êtres qu'on aime et où l'on cherche à se ressaisir par la solitude et la méditation. Je suis assis sur une pierre, près de la « cabane gauloise ». J'écris ceci sur mes genoux. La matinée de juin est d'un temps de paradis.

Sous moi, la cheminée du moulin fume bleu : nous aurons un canard aux navets pour le repas de midi. Maître Lehman qui a cédé son étude à son fils, et ne fait plus que vivre en philosophant, sera notre hôte

avec M. Papon. J'entends pleurnicher la petite Na
et Marie qui chantonne d'une voix fraîche p
l'apaiser. Mes deux polissons sont à la messe à Sa
Yole.

Entre deux peupliers, je discerne M. Papon
assis sur un pliant, pêche, immobile. Il y vient t
les jours, à la même place. Le cher homme a vi
au point qu'il croit parfois sa ligne à l'eau al
qu'elle est suspendue à la branche d'un arbre.
semble alors — dit-il — attendre un poisson vol
Et puis, il a eu un grand chagrin : on a imprimé
Monographie avec une déplorable négligence : il
des fautes de ponctuation qui le font rugir,
fautes d'accentuation qui lui arrachent des larm
des fautes d'orthographe qui le couvrent de hor

« Cette publication me déshonore! » soupire-
Tout à l'heure il nous répetera cela.

« Pétrocoriens avec deux *r*; « le syndic de Sai
« Yole était boiteux... » avec un accent circonfl
« comme « boîte de sardines! » Et chute part
avec ce maudit chapeau!... »

Maître Lehman le consolera en lui parlant d'u
deuxième édition corrigée : ce serait un succès!

Le moulin se tait. L'écluse murmure.

Toute la vallée des Sept-Molles flambe de ne
chlorophylle sous le soleil, comme un grand pu
vert. Les cloches des paroisses, se répondant de li
en lieue, doublent d'une rivière aérienne et sonore
ruban miroitant de la Viviane. C'est une vision p
sible et radieuse, un de ces moments où l'on v
drait, du doigt, fixer les implacables aiguilles
l'horloge.

Dans quelques jours j'aurai trente ans. C'est

milieu du chemin de la vie. Mais pourquoi dit-on que la vie est un chemin? N'est-ce pas plutôt comme un fleuve qui nous entraîne? « Un fleuve » est bien magnifique à écrire : disons un ruisseau, ou même une simple rigole des prés où nous flottons comme une herbe.

Et voyez l'insondable cœur de l'homme! Conscient de ce moment de bonheur, pourquoi songé-je, avec une ombre de mélancolie, à ce conte que la Nane m'avait fait jadis sur les poissons de la Viviane, qui, les sots, s'inquiétaient de savoir où va la rivière, alors que l'essentiel pour eux était de savoir où va le poisson!

Grave question, sortie d'un petit drame naïf, et qui maintenant se dresse devant mon esprit et semble me conseiller de m'inquiéter moins du cours du monde que du sens de ma propre existence....

Oui, mon bon père, mon grand Joachim, ma vieille Nane, vous qui maintenant savez tout ce qu'il importe de savoir, *OU VA LE POISSON?...*

Imprimé en France
BRODARD & TAUPIN
Paris-Coulommiers
——8911-12-1952——
—Dépôt légal 1306—

